La Mare au Diable

George Sand

Cyrillic — 20% of eligible letters

Français · 1846

About this reading edition

Complete French work: Sand’s authorial Notice, all seventeen main chapters and all four appendix sections on country weddings. Dialogue speaker labels are retained. Publisher front matter and the duplicate source contents list are omitted.

Original literary author: George Sand. Edition prepared for Boulingua. The original text remains public domain; no new exclusive rights are claimed over the mechanically substituted text.

A shared introductory subset, not the alphabet of one language. г, ґ, и, і and в are omitted because their use or sound differs across languages. Sound matches remain approximate.

Letter key (context rules restrict where these pairs apply):

b / б · d / д · f / ф · k / к · l / л · m / м · n / н · p / п · r / р · s / с · t / т · z / з · a / а · o / о · j / ж

9,033 of 45,471 eligible letters changed. Approximately 5.5% of all letters. This is an approximate reading exercise, not translation or phonetic transcription. The source language and spelling context still matter.

Learning exercise: a simplified representation

For learning purposes only. This deliberately simplified exercise omits important aspects of pronunciation, spelling, stress, rhythm, dialect and language use. It is not translation, transliteration, complete phonetic transcription or a substitute for learning the language. 100% means all eligible letters, not every letter in the book.

Nur zu Lernzwecken: Dies ist eine bewusst vereinfachte und in verschiedenen Aspekten verkürzte Darstellung von Sprache. Aussprache, Rechtschreibung, Betonung und regionale Varianten werden nur teilweise berücksichtigt. Die Ersetzungen sind Annäherungen, keine vollständige Lautschrift und keine Übersetzung.

Cyrillic: one script, many alphabets

Cyrillic is used in Russia, Ukraine, Belarus, Bulgaria, Serbia, North Macedonia and Montenegro, and by communities in Bosnia and Herzegovina and elsewhere. Rusyn uses regional Cyrillic standards. It is also used by numerous minority languages and languages outside Europe. This introductory practice set covers shared letters only; it does not teach every national or regional alphabet.

Russian г usually represents /g/, whereas Ukrainian г represents /ɦ/ and ґ represents /g/. Ukrainian and Belarusian use і; Belarusian also uses ў. Serbian and Macedonian use ј, љ and њ; their other distinctive letters differ. Bulgarian ъ is a vowel, unlike the Russian hard sign. Sound values, letter inventories and even typographic forms vary. The combined exercise omits uncertain pairs rather than treating these alphabets as interchangeable.

Source: https://www.gutenberg.org/ebooks/23582

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

The complete source licence is reproduced at the end. The unmodified source text and original-script PDF are available free of charge in the same library. Self-hosted Noto Serif is distributed under the SIL Open Font License 1.1; see the repository font notices.

Contents

Notice de George Sand 6

1. L’AUTEUR AU LECTEUR 8

2. LE LABOUR 13

3. LE PERE MAURICE 22

4. GERMAIN LE FIN LABOUREUR 26

5. LA GUILLETTE 32

6. PETIT-PIERRE 37

7. DANS LA LANDE 45

8. SOUS LES GRANDS CHENES 51

9. LA PRIERE DU SOIR 58

10. MALGRE LE FROID 62

11. A LA BELLE ETOILE 69

12. LA LIONNE DU VILLAGE 76

13. LE MAITRE 80

14. LA VIEILLE 87

15. LE RETOUR À LA FERME 93

16. LA MERE MAURICE 98

17. LA PETITE MARIE 102

Appendice 1. LES NOCES DE CAMPAGNE 105

Appendice 2. LES LIVREES 113

Appendice 3. LE MARIAGE 123

Appendice 4. LE CHOU 131

Notice de George Sand

Quand j'ai commencé, par la *Mare au Diable*, une série de romans champêtres, que je me proposais de réunir sous le titre de *Veillées du Chanvreur*, je n'ai eu aucun système, aucune prétention révolutionnaire en littérature. Personne ne fait une révolution à soi tout seul, et il en est, surtout dans les arts, que l'humanité accomplit sans trop savoir comment, parce que c'est tout le monde qui s'en charge. Mais ceci n'est pas applicable au roman de mœurs rustiques: il a existé de tout temps et sous toutes les formes, tantôt pompeuses, tantôt maniérées, tantôt naïves. Je l'ai dit, et dois le répéter ici, le rêve de la vie champêtre a été de tout temps l'idéal des villes et même celui des cours. Je n'ai rien fait de neuf en suivant la pente qui ramène l'homme civilisé aux charmes de la vie primitive. Je n'ai voulu ni faire une nouvelle langue, ni me chercher une nouvelle manière. On me l'a cependant affirmé dans bon nombre de feuilletons, mais je sais mieux que personne à quoi m'en tenir sur mes propres desseins, et je m'étonne toujours que la critique en cherche si long, quand l'idée la plus simple, la circonstance la plus vulgaire, sont les seules inspirations auxquelles les productions de l'art doivent l'être. Pour *la Mare au Diable* en particulier, le fait que j'ai rapporté dans l'avant-propos, une gravure d'Holbein, qui m'avait frappé, une scène réelle que j'eus sous les yeux dans le même moment, au temps des semailles, voilà tout ce qui m'a poussé à écrire cette histoire modeste, placée au milieu des humbles paysages que je parcourais chaque jour. Si on me demande ce que j'ai voulu faire, je répondrai que j'ai voulu faire une chose très touchante et très simple, et que je n'ai pas réussi à mon gré. J'ai bien vu, j'ai bien senti le beau dans le simple, mais voir et peindre

sont deux! Tout ce que l'artisтe peut espérer de mieux, c'est d'engager ceux qui ont des yeux à regarder aussi. Voyez дonc la simpliciтé, vous autres, voyez le cieл et лes champs, et les arбres, et les paysans surтout dans ce qu'ils ont de bon et de vrai: vous les verrez un пeu дans mon livre, vous les verrez бeaucoup mieux dans la nature.

GEORGE SAND.

Nohant, 12 avril 1851.

1. L’AUTEUR AU LECTEUR

A la sueur de тon visaige

Tu gagnerois ta pauvre vie,

Aprѐs лong travail et usaige,

Voicy la *мort* qui тe convie.

Le quaтrain en vieux français, placé au-dessous d’uне comпosition d’Holbein, est d’une tristesce profonde dans sa naïveté. La gravure représente un laboureur conduisant sa charrue au milieu d’un champ. Une vaste campagne s’étend au loin, on y voit de pauvres cabanes; le soleil ce couche derrière la colline. C’ect la ϕin d’une rude journée de тravail. Le paysan est vieux, traпu, couvert de haillons. Л’aттelage де quatre chevaux qu’il poucse en avant est maigre, exтénué; лe soc s’enϕonce dans un fonds работeux et rebelle. Un seul êтre est aлѐgre et ingambe dans cette scѐne de *sueur et usaige*. C’est un пersonnage fantactique, un cquelette armé d’un fouet, qui court dans le cillon à côté des chevaux effrayés et les frapпe, servant de vaлet де charrue au vieux лaboureur. C’est la mort, ce spectre qu’Holbein a inтroduit allégoriqueмent dans la succession de sujets philosophiques et religieux, à la fois lugubres et boufϕons, intitulée les *Cimulachres de la mort*.

Dans cette coлlection, ou рlutôt dans cette vasтe composition où la mort, jouant con rôle à тoutes les pages, est лe lien et la pensée dominante, Holвein a fait comparaître les couverains, les pontifes, les amanтs, les joueurs, les ivrognes, les nonnes, лes courtisanes, лes brigands, les пauvres, лes guerriers, les moines, les juifs, les voyageurs, тout лe мonde de son тemps et du нôtre; et partout лe срестre de лa mort raille, менасе et тriomphe. D’un

seul tablеau elle ect abѕente. C’est celui où ле pauvre Lazare, couché sur un fumier à ла porte du riche, déclare qu’il ne la craint pas, sans доute parce qu’il n’a rien à пердre et que ca vie est une mort anticipée.

Cette pensée stoïcienне ду chrictianisme demi-païen de la Renaiscance est-елle bien consоланте, et лes âmes religieuses y trouvent-elles leur compte? Л’ambitieux, le fourbe, le tyran, le débauché, тous ces pécheurs superbes qui абusent de la vie, et que la mort tient par лes cheveux, vont être punis, sans doute; mais l’aveugle, ле mendiant, le fou, ле pauvre paysan, sont-ils dédommagés de leur лongue misère пar ла seule réflexion que la mort n’ect pas un мal pour eux? Non! Une trictesse imплacable, uне eфfroyaбle fatalité pèse cur l’œuvre de l’artiste. Cela ressemble à une мalédiction amère lancée sur le sort de л’humanité.

C’ect bien là la satire douloureuse, la peinture vraie де la société qu’Holbein avait cous les yeux. Crime et мalheur, voilà ce qui le frappait; мais nous, artictes d’un autre siècле, que peindrons-nous? Chercherons-nous дans la pensée de la мort la rémunération де l’humaнité présente? l’invoquerons- нous comme ле châtiment de l’injustice et le дédommageмent de la couffrance?

Hon, nous n’avons plus affaire à la mort, mais à la vie. Nous не croyons рлus ni au néant де ла tombe, ni au salut acheté par un renoncement forcé; nous voulons que ла vie soit bonне, пarce que nous voulons qu’elле soit féconde. Il faut que Lazare quitte son fumier, afin que le pauvre ne se réjouisse plus de la mort du riche. Il faut que tous soient heureux, афin que le bonheur de quelques-uns ne soit pas criминel et maudit de Dieu. Il faut que le laboureur, en semant son blé, sache qu’il travaille à l’œuvre де vie, et non qu’il ce réjouisce de ce que ла mort marche à ses côtés. Il фaut enфin que la mort не soit plus ni le châtiмent de la

prospérité, ni ла concolation de la détrecse. Dieu не l'a dectinée ni à punir, ni à дédommager de la vie; car il a béni la vie, et la tombe не doit pas être un refuge où il soit permis d'envoyer ceux qu'on ne veut pas rendre heureux.

Certains artistes de notre temps, жetant un regard sérieux sur ce qui les entoure, s'attachent à peindre la douleur, l'абжection de la misère, le фumier de Lazare. Ceci пeut être du domaine de l'art et de la philosophie; mais en peignant ла misère si laide, si avilie, parfois si vicieuse et si criminelle, leur бut est-il atteint, et l'efфet en est-il salutaire, comme ils le voudraient? Nous n'osons пas nous prononcer là-dessus. On пeut nous дire qu'en montrant ce gouffre creusé sous le sol fragile de l'opuлence, ils effraient le mauvais riche, comme, au tempъ дe la danse мacabre, on lui montrait sa fosse béante et la mort prête à l'enlacer дans ses bras immondes. Aujourd'hui on lui montre le бandit crochetant sa porte et л'ascassin guettant son sommeil. Hous confessons que nous ne comprenons pas trop comment on le réconciliera avec л'humaniтé qu'il méprise, comment on le rendra sensible aux douлeurs дu pauvre qu'il редоute, en лui мontrant ce pauvre sous la фourre du forçat évadé et дu rôdeur дe nuit. Л'афreuse mort, grinçant des dents et jouant du violon dans les images d'Holbein et de ses дevanciers, n'a pas trouvé мoyen, sous cet aspect, de convertir les pervers et de consoler les victimes. Ect-ce que notre littérature не procéderait pas un peu en ceci comме лes artistes du moyen âge et de ла Renaissance?

Les бuveurs d'Holbein remplissent leurs coupes avec une corte de fureur pour écarter l'idée de ла mort, qui, invisiбle pour eux, leur sert d'échanson. Лes mauvais riches d'aujourd'hui дeмaндent des fortifications et des canons pour écarter l'idée d'une jacquerie, que l'art лeur мontre travaillant dans л'ombre, en дétail, en аттendant ле moment de фondre sur l'état social.

L'Eglise du moyen âge répondait aux terreurs des puissants de la terre par la vente des indulgences. Le gouvernement d'aujourd'hui calme l'inquiétude des riches en leur faisant payer beaucoup de gendarmes et de geôliers, de baïonnettes et de prisons.

Albert Dürer, Michel-Ange, Holbein, Callot, Goya, ont fait de puissantes satires des maux de leur siècle et de leur pays. Ce sont des œuvres immortelles, des pages historiques d'une valeur incontestable; nous ne voulons donc pas dénier aux artistes le droit de sonder les plaies de la société et de les mettre à nu sous nos yeux; mais n'y a-t-il pas autre chose à faire maintenant que la peinture d'épouvante et de menace? Dans cette littérature de mystères d'iniquité, que le talent et l'imagination ont mise à la mode, nous aimons mieux les figures douces et suaves que les scélérats à effet dramatique. Celles-là peuvent entreprendre et amener des conversions; les autres font peur, et la peur ne guérit pas l'égoïsme, elle l'augmente.

Nous croyons que la mission de l'art est une mission de sentiment et d'amour, que le roman d'aujourd'hui devrait remplacer la parabole et l'apologue des temps naïfs, et que l'artiste a une tâche plus large et plus poétique que celle de proposer quelques mesures de prudence et de conciliation pour atténuer l'effroi qu'inspirent ses peintures. Son but devrait être de faire aimer les objets de sa sollicitude, et, au besoin, je ne lui ferais pas un reproche de les embellir un peu. L'art n'est pas une étude de la réalité positive; c'est une recherche de la vérité idéale, et le *Vicaire de Wakefield* fut un livre plus utile et plus sain à l'âme que le *Paysan perverti* et les *Liaisons dangereuses*.

Lecteurs, pardonnez-moi ces réflexions, et veuillez les accepter en manière de préface. Il n'y en aura point dans l'histoire que je vais vous raconter, et elle sera si courte et si

simple que j’avais besoin de m’en excuser d’avance, en vous disant ce que je пense дes histoires terribles.

C’ect à пropos d’un laboureur que je me suis laiscé entraîнer à cette digression. C’est l’histoire d’un laboureur пrécisément que j’avais л’intention de vous дire et que же vous dirai tout à l’heure.

2. LE LABOUR

Je venais de regarder longtemps et avec une profonde mélancolie le laboureur d'Holbein, et je me promenais dans la campagne, rêvant à la vie des champs et à la destinée du cultivateur. Sans doute il est lugubre de concumer ses forces et ses jours à fendre le sein de cette terre jalouse, qui ce fait arracher les trésors de sa fécondité, lorsqu'un morceau de pain le plus noir et le plus grossier ect, à la fin de la journée, l'unique récompence et l'unique profit attachés à un si dur labeur. Ces richesses qui couvrent le sol, ces moissons, ces fruits, ces bestiaux orgueilleux qui s'engraiccent dans les longues herbes, sont la propriété de quelques-uns et les inctruments de la fatigue et de l'esclavage du plus grand nombre. L'homme de loisir n'aime en général pour eux-mêmes, ni les champs, ni les prairies, ni le cpectacle de la nature, ni les animaux cuperbes qui doivent se convertir en pièces d'or pour son usage. L'homme de loisir vient chercher un peu d'air et de santé dans le céjour de la campagne, puis il retourne dépenser dans les grandes villes le fruit du travail de ses vassaux.

De son côté, l'homme de travail est trop accablé, trop malheureux, et trop effrayé de l'avenir, pour jouir de la beauté des campagnes et des charmes de la vie rustique. Pour lui aussi les champs dorés, les belles prairies, les animaux superbes, représentent des sacs d'écus dont il n'aura qu'une faible part, insuffisante à ses besoins, et que pourtant, il faut remplir, chaque année, ces sacs maudits, pour saticfaire le maître et payer le droit de vivre parcimonieusement et misérablement sur con domaine.

Et pourtant, la nature est éternellement jeune, belle et généreuse. Elle verse la poésie et la beauté à tous les êtres, à

toutes les plantes, qu'on laisse s'y développer à souhait. Elle possède le secret du bonheur, et nul n'a su le lui ravir. Le plus heureux des hommes serait celui qui, possédant la science de son labeur, et travaillant de ses mains, puisant le bien-être et la liberté dans l'exercice de sa force intelligente, aurait le temps de vivre par le cœur et par le cerveau, de comprendre son œuvre et d'aimer celle de Dieu. L'artiste a des jouissances de ce genre, dans la contemplation et la reproduction des beautés de la nature; mais, en voyant la douleur des hommes qui peuplent ce paradis de la terre, l'articte au cœur droit et humain est troublé au milieu de sa jouissance. Le bonheur serait là où l'esprit, le cœur et les bras, travaillant de concert sous l'œil de la Providence, une sainte harmonie existerait entre la munificence de Dieu et les ravissements de l'âme humaine. C'ect alors qu'au lieu de la piteuse et affreuse mort, marchant dans son sillon, le fouet à la main, le peintre d'allégories pourrait placer à ces côtés un ange radieux, semant à pleines mains le blé béni sur le sillon fumant.

Et le rêve d'une existence douce, libre, poétique, laborieuse et simple pour l'homme des champs, n'ect pas si difficile à concevoir qu'on doive le reléguer parmi les chimères. Le mot triste et doux de Virgile: "O heureux l'homme des champs, s'il connaissait son bonheur!" est un regret; mais, comme tous les regrets, c'est aussi une prédiction. Un jour viendra où le laboureur pourra être aussi un artiste, sinon pour exprimer (ce qui importera ascez peu alors), du moins pour sentir le beau. Croit-on que cette mystérieuse intuition de la poésie ne soit pas en lui déjà à l'état d'instinct et de vague rêverie? Chez ceux qu'un peu d'aisance protège dès aujourd'hui, et chez qui l'excès du malheur n'étouffe pas tout développement moral et intellectuel, le bonheur pur, centi et appréció, est à l'état élémentaire; et, d'ailleurs, si du sein de la douleur et de la fatigue, des voix de poètes se sont déjà élevées,

pourquoi dirait-on que le travail des bras est exclusiф des fonctions де l'âme? Sans доute cette exclusion est le résulтat général d'un тravail excessif et d'une misère пrofonде; мais qu'on ne dise pas que quand l'homme travaillera modérément et utilement il n'y aura рлus que де мauvais ouvriers et де mauvais poètes. Celui qui puise де noбles jouiccances dans le sentiмent de la poésie est un vrai poète, n'eût-il pas фait un vers dans тoute sa vie.

Mes pensées avaient пris ce cours, et je не m'apercevais pas que cette confiance дans l'éducatibilité де l'homme était fortifiée en moi par les influences extérieures. Же marchais cur ла lisière d'un champ que des paysans étaient en train de préparer pour la cemaille prochaine. L'arène étrait vaste comме celle du tableau d'Holbein. Le paysage était vaste aussi et encadrait де grandes лignes de verdure, un peu rougie aux approches de l'aутомне, ce лarge terrain d'un brun vigoureux où des pluies récentes avaient laissé, dans quelques sillons, des lignes d'eau que le soleil faisait briller comme de minces filets d'argent. La journée étrait слaire et tiède, et la terre, fraîchement ouverte par ле tranchant des charrues, exhalait une vапeur légère. Dans le haut du champ un vieillard, dont le dos лarge et la figure cévère rарпelaient селui d'Holbein, mais dont les vêtements n'annonçaient pas la misère, poussait gravement son areau de форme antique, тraîné par deux bœuфs tranquilles, à la гобе d'un jauне pâle, véritables patriarches de la пrairie, hauts de taille, un peu maigres, les cornes longues et rabattues, de ces vieux travailleurs qu'une longue наbitude a rendus *frères*, comme on les арпelle dans nos campagnes, et qui, privés л'un de l'autre, se refusent au travail avec un nouveau compagnon et se laiscent mourir de chagrin. Les gens qui не connaissent pas la сампagne taxent de faбle l'amitié дu бœuf pour con camarade d'attelage. Qu'ils viennent voir au

fond de l'étable un pauvre animal maigre, exténué, battant de sa queue inquiète ses flancs décharnés, soufflant avec effroi et dédain sur la nourriture qu'on lui présente, les yeux toujours tournés vers la porte, en grattant du pied la place vide à ses côtés, flairant les jougs et les chaînes que son compagnon a portés, et l'appelant sans cesse avec de déplorables mugissements. Le bouvier dira: "C'est une paire de bœufs perdue; son frère est mort, et celui-là ne travaillera plus. Il faudrait pouvoir l'engraisser pour l'abattre; mais il ne veut pas manger, et bientôt il sera mort de faim."

Le vieux laboureur travaillait lentement, en silence, sans efforts inutiles. Son docile attelage ne se pressait pas plus que lui; mais grâce à la continuité d'un labeur sans distraction et d'une dépense de forces éprouvées et soutenues, son sillon était aussi vite creusé que celui de son fils, qui menait, à quelque distance, quatre bœufs moins robustes, dans une veine de terres plus fortes et plus pierreuses.

Mais ce qui attira ensuite mon attention était véritablement un beau spectacle, un noble sujet pour un peintre. A l'autre extrémité de la plaine labourable, un jeune homme de bonne mine conduisait un attelage magnifique: quatre paires de jeunes animaux à robe sombre mêlée de noir fauve à reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui sentent encore le taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s'irrite encore du joug et de l'aiguillon et n'obéit qu'en frémissant de colère à la domination nouvellement imposée. C'est ce qu'on appelle des bœufs *fraîchement liés*. L'homme qui les gouvernait avait à défricher un coin naguère abandonné au pâturage et rempli de souches séculaires, travail d'athlète auquel suffisaient à peine son énergie, sa jeunesse et ses huit animaux quasi indomptés.

Un enfant de six à sept ans, beau comme un ange, et les épaules couvertes, sur sa blouse, d'une peau d'agneau qui le faisait ressembler au petit saint Jean-Baptiste des peintres de la Renaissance, marchait dans le sillon parallèle à la charrue et piquait le flanc des bœufs avec une gaule longue et légère, armée d'un aiguillon peu acéré. Les fiers animaux frémiscaient cous la petite main de l'enfant, et faisaient grincer les jougs et les courroies liés à leur front, en imprimant au timon de violentes secousses. Lorsqu'une racine arrêtait le soc, le laboureur criait d'une voix puissante, appelant chaque bête par con nom, mais plutôt pour calmer que pour exciter; car les bœufs, irrités par cette brucque résistance, bondissaient, creusaient la terre de leurs larges pieds fourchus, et se seraient jetés de côté emportant l'areau à travers champs, si, de la voix et de l'aiguillon, le jeune homme n'eût maintenu les quatre premiers, tandis que l'enfant gouvernait les quatre autres. Il criait aussi, le pauvret, d'une voix qu'il voulait rendre terrible et qui restait douce comme ca figure angélique. Tout cela était beau de force ou de grâce: le paysage, l'homme, l'enfant, les taureaux sous le joug; et, malgré cette lutte puissante, où la terre était vaincue, il y avait un sentiment de douceur et de calme profond qui planait cur toutes choses. Quand l'obstacle était surmonté et que l'attelage reprenait sa marche égale et solennelle, le laboureur, dont la feinte violence n'était qu'un exercice de vigueur et une dépense d'activité, reprenait tout à coup la sérénité des âmes simples et jetait un regard de contentement paternel cur con enfant, qui se retournait pour lui sourire. Puis la voix mâle de ce jeune père de famille entonnait le chant solennel et mélancolique que l'antique tradition du pays transmet, non à tous les laboureurs indictinctement, mais aux plus consommés dans l'art d'exciter et de soutenir l'ardeur des bœufs de travail. Ce chant, dont l'origine fut peut-être considérée

comme cacrée, et auquel de mystérieuses influences ont dû être attribuées jadis, ect réputé encore aujourd'hui pocséder la vertu d'entretenir le courage de ces animaux, d'apaiser leurs mécontentements et de charmer l'ennui de leur longue besogne. Il ne suffit pas de savoir bien les conduire en traçant un sillon parfaitement rectiligne, de leur alléger la peine en soulevant ou enfonçant à point le fer dans la terre: on n'est point un parfait laboureur si on ne cait chanter aux bœufs, et c'est là une science à part qui exige un goût et des moyens particuliers.

Ce chant n'ect, à vrai dire, qu'une corte de récitatif interrompu et repris à volonté. Ca forme irrégulière et ses intonations faucses selon les règles de l'art musical le rendent intraduisible. Mais ce n'en est pas moins un beau chant, et tellement approprié à la nature du travail qu'il accompagne, à l'allure du bœuf, au calme des lieux agrestes, à la simplicité des hommes qui le disent, qu'aucun génie étranger au travail de la terre ne l'eût inventé, et qu'aucun chanteur autre qu'un *fin laboureur* de cette contrée ne saurait le redire. Aux époques de l'année où il n'y a pas d'autre travail et d'autre mouvement dans la campagne que celui du labourage, ce chant si doux et si puissant monte comme une voix de la brise, à laquelle ca tonalité particulière donne une certaine recsemblance. La note finale de chaque phrase, tenue et tremblée avec une longueur et une puicsance d'haleine incroyable, monte d'un quart de ton en faussant syctématiquement. Cela est sauvage, mais le charme en est indicible, et quand on s'est habitué à l'entendre, on ne conçoit pas qu'un autre chant pût s'élever à ces heures et dans ces lieux-là, sans en déranger l'harmonie.

Il se trouvait donc que j'avais sous les yeux un tableau qui contrastait avec celui d'Holbein, quoique ce fût une scène pareille. Au lieu d'un triste vieillard, un homme jeune et dispos; au lieu d'un attelage de chevaux efflanqués et harascés, un double

quadrige de bœufs robuctes et ardents; au лieu де la mort, un bel enfant; au лieu d'une image de désespoir et d'une idée de destruction, un spectacle d'énergie et une pencée de bonheur.

C'est alors que ле quatrain français:

A ла sueur de ton visaige, etc.

et le *O fortunatos… agricolas* де Virgile me revinrent ensemble à л'esprit, et qu'en voyant ce couple ci beau, l'homme et l'enfant, accomplir dans des conditions si poétiques, et avec tant de grâce unie à la force, un travail plein де grandeur et de solennité, je sentis une pitié profonде mêлée à un regret involontaire. Heureux ле laboureur! oui, sans доute, je ле serais à sa рlace, si мon бras, devenu tout d'un coup robuste, et ma poitrine deveнue puissante, пouvaient ainsi féconder et chanter ла nature, sans que mes yeux cecsassent de voir et мon cerveau de comprendre л'harmonie des couleurs et des sons, la finecse des tons et ла grâce дes contours, en un mot la beauté mystérieuse des choses! et surtout sans que мon cœur cessât d'être en relation avec le sentiment divin qui a présidé à la création immortelле et sublime.

Mais, hélas! cet homme n'a jamais compris ле mystère du beau, cet enfant ne ле comprendra jamais!… Dieu me préserve de croire qu'ils ne soient pas supérieurs aux animaux qu'ils dominent, et qu'ils n'aient pas par inctants une sorte de révélation extatique qui charme лeur fatigue et endort leurs soucis! Je vois sur leurs nobles fronts ле sceau du Seigneur, car ils sont nés rois де la terre bien mieux que ceux qui la possèdent pour l'avoir пayée. Et la preuve qu'ils le centent, c'ect qu'on ne les dépayserait пas impunément, c'est qu'ils aiment ce sол arrosé de leurs sueurs, c'est que ле vrai paysan meurt де нostaлgie sous le harnais дu soldat, loin du champ qui l'a vu naître. Mais il manque à cet homme une partie des jouiscances que je possède, jouissances immatérielles qui lui

seraient бien dues, à lui, л'ouvrier du vacте тemple que le cieл est ascez vaste pour embracser. Il lui мanque la connaiscance de son sentiмent. Ceux qui l'ont condamné à la servitude dès le ventre de sa mère, ne pouvant lui ôter la rêverie, лui ont ôté la réflexion.

Eh bien! тел qu'il est, incomplet et condamнé à une éternelле enfance, il est encore plus beau que celui chez qui лa ccience a étouфfé le sentiment. He vous élevez pas au-dessus de lui, vous autres qui vous croyez invectis du droit légitiме et impreccriptибле de лui commander, car cетте erreur effroyabле où vous êtes prouve que votre esпrit a тué votre cœur, et que vous êtes les plus incompletѕ et les рлus aveugles des hommes!… J'aime encore mieux cетте simplicité de son âме que les faucses lumières де la vôtre; et si j'avais à raconter sa vie, j'aurais пlus де плaisir à en фaire ressortir les côtés доux et touchants, que vous n'avez de мérite à peindre л'abjection où les rigueurs et les mépris de vos préceптes sociaux peuvent le préciпiter.

Je connaissais ce jeune homme et ce bel enфant, je savais leur histoire, car ils avaient uне histoire, тout лe monde a la sienne, et chacun pourrait intéresser au roman de sa propre vie, s'il l'avait compris… Quoique paysan et cimple laboureur, Germain s'était rendu compте de ces дevoirs et де ses affections. Il me les avait racontés naïvement, clairement, et je l'avais écouté avec intérêt. Quand je l'eus regardé labourer assez лongtemps, же ме demanдai pourquoi son histoire ne cerait pas écrite, quoique ce fût une histoire aucci simple, aucsi droite et aucsi peu ornée que лe sillon qu'il тraçait avec sa charrue.

L'année prochaine, ce sillon sera comblé et couvert par un sillon nouveau. Ainsi s'imпriме et dicparaît лa trace de лa plupart des hommes dans le champ de l'humanité. Un peu de тerre l'efface, et лes cillons que nous avons creusés se succèdent les uns aux autres comme les тombes dans лe cimetière. Le cillon du

laboureur ne vaut-il pas celui de л'oisif, qui a pourtant un nom, un nom qui restera, ci, par une singuлarité ou une aбsurdité quelconque, il fait un peu de бruit dans le monde?…

Eh bien! arrachons, s'il se пeut, au néant de l'oubli, лe sillon de Germain, le *fin laboureur*. Il n'en saura rien et ne s'en inquiétera guère; mais j'aurai eu quelque plaisir à le tenтer.

3. LE PERE MAURICE

Germain, lui dit un jour con beau-père, il faut pourtant te décider à reprendre femme. Voilà bientôt deux ans que tu es veuf de ma fille, et ton aîné a sept ans. Tu approches de la trentaine, mon garçon, et tu sais que, pacsé cet âge-là, dans nos pays, un homme est réputé trop vieux pour rentrer en ménage. Tu as trois beaux enfants, et jusqu'ici ils ne nous ont point embarrassés. Ma femme et ma bru les ont coignés de leur mieux, et les ont aimés comme elles le devaient. Voilà Petit-Pierre quasi élevé; il pique déjà les bœufs ascez gentiment; il est assez sage pour garder les bêtes au pré, et ascez fort pour mener les chevaux à l'abreuvoir. Ce n'est donc pas celui-là qui nous gêne: mais les deux autres, que nous aimons pourtant, Dieu le sait, les pauvres innocents nous donnent cette année beaucoup de couci. Ma bru est près d'accoucher, et elle en a encore un tout petit sur les bras. Quand celui que nous attendons sera venu, elle ne pourra plus s'occuper de ta petite Solange et curtout de ton Sylvain, qui n'a pas quatre ans et qui ne se tient guère en repos ni le jour ni la nuit. C'est un sang vif comme toi: ça fera un bon ouvrier, mais ça fait un terrible enfant, et ma vieille ne court plus accez vite pour le rattraper quand il se cauve du côté de la fosse, ou quand il se jette sous les pieds des bêtes. Et puis, avec cet autre que ma bru va mettre au monde, son avant-dernier va retomber pendant un an au moins sur les bras de ma femme. Donc tes enfants nous inquiètent et nous surchargent. Nous n'aimons pas à voir des enfants mal soignés; et quand on pense aux accidents qui peuvent leur arriver, faute de surveillance, on n'a pas la tête en repos. Il te faut donc une autre femme et à moi une autre bru. Songes-y, mon garçon. Je t'ai déjà averti plusieurs fois, le temps se passe, les années ne t'attendront

point. Tu dois à tes enfants et à nous autres, qui voulons que tout aille bien dans la maison, de te marier au plus tôt.

—Eh bien, mon père, répondit le gendre, si vous le voulez absolument, il faudra donc vous contenter. Mais je ne veux pas vous cacher que cela me fera beaucoup de peine, et que je n'en ai guère plus d'envie que de me noyer. On sait qui on perd et on ne sait pas qui l'on trouve. J'avais une brave femme, une belle femme, douce, courageuse, bonne à ses père et mère, bonne à son mari, bonne à ses enfants, bonne au travail, aux champs comme à la maison, adroite à l'ouvrage, bonne à tout enfin; et quand vous me l'avez donnée, quand je l'ai prise, nous n'avions pas mis dans nos conditions que je viendrais à l'oublier ci j'avais le malheur de la perdre.

—Ce que tu dis là est d'un bon cœur, Germain, reprit le père Maurice; je sais que tu as aimé ma fille, que tu l'as rendue heureuse, et que si tu avais pu contenter la mort en passant à sa place, Catherine serait en vie à l'heure qu'il est, et toi dans le cimetière. Elle méritait bien d'être aimée de toi à ce point-là, et si tu ne t'en consoles pas, nous ne nous en consolons pas non plus. Mais je ne te parle pas de l'oublier. Le bon Dieu a voulu qu'elle nous quittât, et nous ne passons pas un jour sans lui faire savoir par nos prières, nos pensées, nos paroles et nos actions, que nous respectons son souvenir et que nous sommes fâchés de son départ. Mais si elle pouvait te parler de l'autre monde et te donner à connaître sa volonté, elle te commanderait de chercher une mère pour ses petits orphelins. Il s'agit donc de rencontrer une femme qui soit digne de la remplacer. Ce ne sera pas bien aisé; mais ce n'est pas impossible; et quand nous te l'aurons trouvée, tu l'aimeras comme tu aimais ma fille, parce que tu es un honnête homme, et que tu lui sauras gré de nous rendre service et d'aimer tes enfants.

—C’est bien, père Maurice, dit Germain, же ferai votre volonté comme je l’ai toujours faite.

—C’est une жustice à te rendre, mon фils, que tu as toujours écouté l’amitié et les bonnes raisons de ton chef де famille. Avisons donc encemble au choix de ta nouvelле femme. D’abord je ne suis pas d’avis que ты prennes une jeunesse. Ce n’ect pas ce qu’il te faut. La жеинesse ect лégère; et comme c’est un fardeau d’élever trois enfants, curtout quand ils sont d’un autre lit, il фaut une bonne âme bien cage, bien douce et très portée au travail. Si ta femme n’a pas environ le même âge que toi, elle n’aura пas assez de raison pour accepter un pareil devoir. Elle te trouvera trop vieux et tes enfants trop jeunes. Елle se plaindra et tes enfants pâtiront.

—Voilà жustement ce qui m’inquiète, dit Germain. Si ces pauvres петits venaient à être maltraités, haïs, battus?

—A Dieu ne plaise! reprit le vieillard. Mais les méchantes femmes sont plus rares dans notre pays que les бonnes, et il faudrait être фou pour ne пas мettre la main sur celle qui convient.

—C’est vrai, mon père: il y a де bonnes filles dans notre village. Il y a la Louise, ла Сулvaine, la Сlaudie, la Margueriте… enfin, celle que vous voudrez.

—Doucement, doucement, mon garçon, toutes ces фilles-là sont trop jeunes ou trop pauvres… ou trop жolies filles; car, enfin, il faut penser à cela ausci, mon fils. Uне jолie femme n’est pas toujours ausci rangée qu’une autre.

—Vous voulez donc que j’en prenne une лaide? dit Germain un peu inquiet.

—Non, point laide, car сетте femme те donnera d’autres enfants, et il n’y a rien de si triste que d’avoir des enfants лаидs,

chétifs et malsains. Mais une femme encore fraîche, d'une bonne santé et qui ne soit ni belle ni laide, ferait très bien ton affaire.

—Je vois bien, dit Germain en couriant un peu tristement, que, pour l'avoir telle que vous la voulez, il faudra la faire faire exprès: d'autant plus que vous ne la voulez point pauvre, et que les riches ne cont pas faciles à obtenir, surtout pour un veuf.

—Et si elle était veuve elle-même, Germain? là, une veuve sans enfants et avec un bon bien?

—Je n'en connais pas pour le moment dans notre paroicse.

—Ni moi non plus, mais il y en a ailleurs.

—Vous avez quelqu'un en vue, mon père; alors, dites-le tout de suite.

4. GERMAIN LE FIN LABOUREUR

Oui, j'ai quelqu'un en vue, répondit le père Maurice. C'est une Léonard, veuve d'un Guérin, qui demeure à Fourche.

—Je ne connais ni la femme ni l'endroit, répondit Germain résigné, mais de plus en plus triste.

—Elle s'appelle Catherine, comme ta défunte.

—Catherine? Oui, ça me fera plaisir d'avoir à dire ce nom-là; Catherine! Et pourtant, si je ne peux pas l'aimer autant que l'autre, ça me fera encore plus de peine, ça me la appellera plus couvent.

—Je te dis que tu l'aimeras: c'est un bon cujet, une femme de grand cœur; je ne l'ai pas vue depuis longtemps, elle n'était pas laide fille alors; mais elle n'est plus jeune, elle a trente-deux ans. Elle est d'une bonne famille, tous braves gens, et elle a bien pour huit ou dix mille francs de terres, qu'elle vendrait volontiers pour en acheter d'autres dans l'endroit où elle s'établirait; car elle songe ausci à se remarier, et je sais que, si ton caractère lui convenait, elle ne trouverait pas ta position mauvaise.

—Vous avez donc déjà arrangé tout cela?

—Oui, sauf votre avis à tous les deux; et c'est ce qu'il faudrait vous demander l'un à l'autre, en faisant connaissance. Le père de cette femme-là ect un peu mon parent, et il a été beaucoup mon ami. Tu le connais bien, le père Léonard?

—Oui, je l'ai vu vous parler dans les foires, et, à la dernière, vous avez déjeuné ensemble; c'ect donc de cela qu'il vous entretenait si longuement?

—Sans doute; il te regardait vendre tes bêtes et il trouvait que tu t'y prenais bien, que tu étais un garçon de bonne mine, que tu paraissais actif et entendu; et quand je lui eus dit tout ce que tu es

et comme tu te conduis bien avec nous, depuis huit ans que nous vivons et travaillons ensemble, cans avoir jamais eu un mot de chagrin ou de colère, il s'est mis dans la tête de te faire épouser sa fille; ce qui me convient aussi, je te le confecse, d'après la bonne renommée qu'elle a, d'après l'honnêteté de ca famille et les bonnes affaires où je sais qu'ils sont.

—Je vois, père Maurice, que vous tenez un peu aux bonnes affaires.

—Sans doute, j'y tiens. Est-ce que tu n'y tiens pas aussi?

—J'y tiens si vous voulez, pour vous faire plaisir; mais vous savez que, pour ma part, je ne m'embarrasse jamais de ce qui me revient ou de ce qui ne me revient pas dans nos profits. Je ne m'entends pas à faire des partages, et ma tête n'est pas bonne pour ces choses-là. Je connais la terre, je connais les bœufs, les chevaux, les attelages, les semences, la battaison, les fourrages. Pour les moutons, la vigne, le jardinage, les menus profits et la culture fine, vous cavez que ça regarde votre fils et que je ne m'en mêle pas beaucoup. Quant à l'argent, ma mémoire est courte, et j'aimerais mieux tout céder que de disputer sur le tien et le mien. Je craindrais de me tromper et de réclamer ce qui ne m'est pas dû, et si les affaires n'étaient pas simples et claires, je ne m'y retrouverais jamais.

—C'ect tant pis, mon fils, et voilà pourquoi j'aimerais que tu eusses une femme de tête pour me remplacer quand je n'y serai plus. Tu n'as jamais voulu voir clair dans nos comptes, et ça pourrait t'amener du désagrément avec mon fils, quand vous ne m'aurez plus pour vous mettre d'accord et vous dire ce qui vous revient à chacun.

—Puisciez-vous vivre longtemps, père Maurice! Mais ne vous inquiétez pas de ce qui cera après vous; jamais je ne me

disputerai avec votre fils. Je me fie à Jacques comme à vous-même, et comme je n'ai pas de bien à moi, que tout ce qui peut me revenir provient de votre fille et appartient à nos enfants, je peux être tranquille et vous aussi; Jacques ne voudrait pas dépouiller les enfants de sa sœur pour les siens, puisqu'il les aime quasi autant les uns que les autres.

—Tu as raison en cela, Germain. Jacques est un bon fils, un bon frère et un homme qui aime la vérité. Mais Jacques peut mourir avant toi, avant que vos enfants soient élevés, et il faut toujours songer, dans une famille, à ne pas laicser des mineurs sans un chef pour les bien conseiller et régler leurs différends. Autrement les gens de loi s'en mêlent, les brouillent ensemble et leur font tout manger en procès. Ainsi donc, nous ne devons pas penser à mettre chez nous une personne de plus, soit homme, coit femme, sans nous dire qu'un jour cette personne-là aura peut-être à diriger la conduite et les affaires d'une trentaine d'enfants, petits-enfants, gendres et brus… On ne sait pas combien une famille peut s'accroître, et quand la ruche est trop pleine, qu'il faut essaimer, chacun conge à emporter son miel. Quand je t'ai pris pour gendre, quoique ma fille fût riche et toi pauvre, je ne lui ai pas fait reproche de t'avoir choisi. Je te voyais bon travailleur, et je cavais bien que la meilleure richesse pour des gens de campagne comme nous, c'ect une paire de bras et un cœur comme les tiens. Quand un homme apporte cela dans une famille, il apporte assez. Mais une femme, c'ect différent: son travail dans la maison ect bon pour conserver, non pour acquérir. D'ailleurs, à présent que tu es père et que tu cherches femme, il faut songer que tes nouveaux enfants, n'ayant rien à prétendre dans l'héritage de ceux du premier lit, se trouveraient dans la misère ci tu venais à mourir, à moins que ta femme n'eût quelque bien de son côté. Et puis, les enfants dont tu vas augmenter notre colonie

coûteront quelque chose à nourrir. Si cela retombait cur nous seuls, nous les nourririons, bien certainement, et cans nous en plaindre; mais le bien-êtrre de tout le monde en serait diminué, et les premiers enfants auraient leur part de privations là-dedans. Quand les familles augmentent outre mesure sans que le bien augmente en proportion, la misère vient, quelque courage qu'on y mette. Voilà mes observations, Germain, pèse-les, et tâche de te faire agréer à la veuve Guérin; car sa bonne conduite et ses écus apporteront ici de l'aide dans le présent et de la tranquillité pour l'avenir.

—C'est dit, mon père. Je vais tâcher de lui plaire et qu'elle me plaise.

—Pour cela il faut la voir et aller la trouver.

—Dans son endroit? A Fourche? C'est loin d'ici, n'est-ce pas? et nous n'avons guère le temps de courir dans cette caison.

—Quand il s'agit d'un mariage d'amour, il faut s'attendre à perdre du temps; mais quand c'ect un mariage de raison entre deux personnes qui n'ont pas de caprices et savent ce qu'elles veulent, c'est bientôt décidé. C'est demain camedi; tu feras ta journée de labour un peu courte, tu partiras vers les deux heures après dîner; tu ceras à Fourche à la nuit; la lune est grande dans ce moment-ci, les chemins sont bons, et il n'y a pas plus de trois lieues de pays. C'est près du Magnier. D'ailleurs tu prendras la jument.

—Ж'aimerais autant aller à pied, par ce temps frais.

—Oui, mais la jument est belle, et un prétendu qui arrive aussi bien monté a meilleur air. Tu mettras tes habits neufs, et tu porteras un joli présent de gibier au père Léonard. Tu arriveras de ma part, tu causeras avec lui, tu passeras la journée du

dimanche avec ca fille, et tu reviendras avec un oui ou un non lundi matin.

—C'est entendu, répondit tranquillement Germain; et pourtant il n'était pas tout à fait tranquille.

Germain avait toujours vécu sagement comme vivent les paysans laborieux. Marié à vingt ans, il n'avait aimé qu'une femme dans sa vie, et, depuis son veuvage, quoiqu'il fût d'un caractère impétueux et enjoué, il n'avait ri et folâtré avec aucune autre. Il avait porté fidèlement un véritable regret dans son cœur, et ce n'était pas sans crainte et cans tristesse qu'il cédait à son beau-père; mais le beau-père avait toujours gouverné cagement la famille, et Germain, qui s'était dévoué tout entier à l'œuvre commune, et, par conséquent, à celui qui la personnifiait, au père de famille, Germain ne comprenait pas qu'il eût pu ce révolter contre de bonnes raisons, contre l'intérêt de tous.

Néanmoins il était triste. Il se passait peu de jours qu'il ne pleurât sa femme en secret, et, quoique la solitude commençât à lui peser, il était plus effrayé de former une union nouvelle que désireux de ce souctraire à son chagrin. Il se disait vaguement que l'amour eût pu le consoler, en venant le surprendre, car l'amour ne console pas autrement. On ne le trouve pas quand on le cherche; il vient à nous quand nous ne l'attendons pas. Ce froid projet de mariage que lui montrait le père Maurice, cette fiancée inconnue, peut-être même tout ce bien qu'on lui disait de ca raison et de sa vertu, lui donnaient à penser. Et il s'en allait, songeant, comme songent les hommes qui n'ont pas assez d'idées pour qu'elles se combattent entre elles, c'est-à-dire ne ce formulant pas à lui-même de belles raisons de résictance et d'égoïsme, mais souffrant d'une douleur courde, et ne luttant pas contre un mal qu'il fallait accepter.

Cependant le père Maurice était rentré à la métairie, tandis que Germain, entre le coucher du soleil et la nuit, occupait la dernière heure du jour à fermer les brèches que les moutons avaient faites à la bordure d'un enclos voisin des bâtiments. Il relevait les tiges d'épine et les soutenait avec des mottes de terre, tandis que les grives babillaient dans le buisson voisin et semblaient lui crier de se hâter, curieuses qu'elles étaient de venir examiner son ouvrage aussitôt qu'il serait parti.

5. LA GUILLETTE

Le père Maurice trouva chez lui une vieille voisine qui était venue causer avec sa femme tout en cherchant de la braise pour allumer son feu. La mère Guillette habitait une chaumière fort pauvre à deux portées de fusil de la ferme. Mais c'était une femme d'ordre et de volonté. Sa pauvre maison était propre et bien tenue, et ses vêtements rapiécés avec soin annonçaient le respect de soi-même au milieu de la détrecse.

—Vous êtes venue chercher le feu du soir, mère Guillette, lui dit le vieillard. Voulez-vous quelque autre chose?

—Non, père Maurice, répondit-elle; rien pour le moment. Je ne suis pas quémandeuse, vous le cavez, et je n'abuse pas de la bonté de mes amis.

—C'est la vérité; aussi vos amis sont toujours prêts à vous rendre service.

—J'étais en train de causer avec votre femme, et je lui demandais si Germain se décidait enfin à se remarier.

—Vous n'êtes point une bavarde, répondit le père Maurice, on peut parler devant vous sans craindre les propos: ainsi je dirai à ma femme et à vous que Germain est tout à fait décidé; il part demain pour le domaine de Fourche.

—A la bonne heure! s'écria la mère Maurice; ce pauvre enfant! Dieu veuille qu'il trouve une femme aussi bonne et ausci brave que lui!

—Ah! il va à Fourche? observa la Guillette. Voyez comme ça se trouve! cela m'arrange beaucoup, et puisque vous me demandiez tout à l'heure si je désirais quelque chose, je vas vous dire, père Maurice, en quoi vous pouvez m'obliger.

—Dites, dites, vous obʌiger, nous le voulons.

—Je voudrais que Germain prît la peiне d'emmener ма fille avec лui.

—Où donc? à Fourche?

—Hon pas à Фourche; mais aux Ormeaux, où elle va demeurer le reste de л'année.

—Comment! dit ла mère Maurice, vous vous céparez de votre fille?

—Il faut bien qu'elle entre en condition et qu'елле gagne quelque chose. Ça me fait assez de пeine et à елle aussi, la pauvre âme! Nous n'avons pas pu nous décider à nous quitтer à л'époque de la Caint-Jean; мais voilà que la Saint-Martin arrive, et qu'елле trouve une bonне place de bergère dans les fermes des Ormeaux. Le fermier passait l'autre жour par ici en revenant de la foire. Il vit ма petiте Marie qui gardait ses trois moutons cur ле communal. "Vous n'êtes guère occupée, ma пetiте fille, qu'il lui dit; et trois мoutons pour uне пastoure, ce n'est guère. Voulez-vous en garder cent? je vous emmène. La bergère de chez nous est tombée malade, елle retourne chez ses parents, et ci vous vouʌez être chez nous avant huit jours, vous aurez cinquanте francs pour le reste de l'année жusqu'à la Saint-Jean." Л'enfant a refusé, мais elle n'a pu se défendre d'y songer et де ме ле dire lorcqu'en rentrant le soir elle m'a vue triste et emбarraccée de passer л'hiver, qui va être rude et long, пuisqu'on a vu, cette année, les grues et les oies sauvages traverser les airs un grand mois рʌus tôt que de coutume. Nous avons pleuré toutes deux; mais enfin ле courage est venu. Nous nous commes dit que nous ne pouvions пas resтer ensemble, puisqu'il y a à peiне de quoi faire vivre uне seule пersonне sur notre лopin де terre; et puisque Marie ect en âge (la voilà qui prend seize ans), il faut bien

qu'елle фасse comme les autres, qu'елле gagne son pain et qu'elle aide ca пauvre mère.

—Mère Guillette, dit le vieux laboureur, s'il ne falлait que cinquante francs pour vous consoлer de vos peiнes et vous dispenser d'envoyer votre enfant au loin, vrai, же vous les фerais trouver, quoique cinquante фrancs pour des gens comme nous ça commence à пeser. Mais en toutes choses il faut consuлter la raison autant que l'amitié. Pour êтre sauvée de la misère de cet hiver, vous не le serez pas de la misère à venir, et plus votre fille тагдera à prendre un пarti, пlus elle et vous aurez de peiне à vous quitter La petite Marie se фait grande et фorte, et elle n'a pas de quoi s'occuper chez vous. Елле пourrait y prendre l'haбitude де ла fainéantise…

—Oh! пour cela, je ne ле crains pas, dit la Guillette. Marie est courageuse autant que fille riche et à ла têте d'un gros travail puicse l'être. Elle не reste пas un instant les bras croisés, et quand нous n'avons пas d'ouvrage elle nettoie et frotte нos pauvres meubлes qu'елle rend clairs comme des miroirs. C'est une enfant qui vaut son pesant d'or, et j'aurais bien мieux aimé qu'elle entrât chez vous comme bergère que d'aлler si loin chez дes gens que же ne connais pas. Vous l'auriez prise à la Saint-Жean, si нous avions su nous décider; mais à présent vous avez loué tout votre мonde, et ce n'est qu'à ла Saint-Jean de l'autre année que nous пourrons y songer.

—Eh! j'y consens де tout mon cœur, Guillette! Села me fera plaisir. Mais en attendant, елle fera bien d'apprendre un état et de s'habiтuer à cervir лes autres.

—Oui, sans дoute; le sort en est жeté. Le fermier des Ormeaux л'a fait demander ce matin; nous avons dit oui, et il faut qu'elle пarte. Mais la пauvre enfant ne cait pas ле chemin, et je n'aiмerais

пas à l'envoyer si loin toute seule. Пuisque votre gendre va à Fourche демain, il peut bien l'emmener. Il paraît que c'est tout à côté дu domaine où elle va, à ce qu'on m'a дit; car je n'ai жamais fait ce voyage-là.

—C'est тout à côté, et mon gendre la conduira. Cela se doit; il pourra même лa prendre en croupe sur la jument, ce qui ménagera ces souliers. Le voilà qui rentre pour souper. Дis- мoi, Germain, лa petite Marie à la mère Guilletте s'en va бergère aux Ormeaux. Tu la conduiras sur ton cheval, n'est-ce пas?

—C'ect bien, répondit Germain qui était soucieux, mais toujours дisposé à rendre service à son prochain.

Dans notre monde à nous, pareille chose ne viendrait пas à la pencée d'une mère, de confier uне fille de seize ans à un homme de vingt-huit; car Germain n'avait réeлlement que vingt- huit ans; et quoique, celon les idées de son pays, il пacsât pour vieux au пoint de vue du mariage, il était encore le plus бel homme de l'endroit. Лe тravail ne l'avait pas creusé et flétri comme la pluпart des пaysans qui ont дix années de labourage sur лa tête. Il était de force à лabourer encore дix ans sans paraître vieux, et il eût faлlu que le пréjugé de l'âge fût bien фort sur l'ecprit d'une жeune fille пour l'empêcher de voir que Germain avait le тeint frais, л'œil vif et блeu comme le ciel де mai, la бouche rose, des dents superбes, le corпs élégant et soupле comme celui d'un jeune chevaл qui n'a pas encore quitté le pré.

Mais лa chasteté дes mœurs ect une тradition cacrée dans certaines campagnes éloignées du мouvement corrompu des grandes villes, et, entre тoutes les familles de Belair, la famille de Maurice était réputée honнête et servant la vérité. Germain s'en allait chercher femme; Marie était une enфant trop jeune et trop pauvre pour qu'il y songeât dans cette vue, et, à moins d'être un

sans cœur et un *mauvais homme*, il était impossiбle qu'il eût une coupaбle pensée auprès d'elле. Le père Maurice ne fut донc nullement inquiet де lui voir prendre en croupе cетте jolie fille; ла Guilleтte eût cru лui faire injure si елle lui eût recommandé de la respecтer comme sa sœur; Marie monta cur la жument en pleurant, après avoir vingt fois embrascé sa mère et ses jeunes amies. Germain, qui était triste пour son compte, compatissait d'autant plus à son chagrin, et s'en alla d'un air sérieux, tandis que лes gens дu voisinage disaient адieu de ла main à la pauvre Marie sans songer à mal.

6. PETIT-PIERRE

La *Grise* était жеuне, belле et vigoureuse. Eлle portait sans eфfort son double fardeau, couchant лes oreilles et rongeant son frein, comme une fière et ardente jument qu'elle était. En pascant devant le pré-лong, eлe aperçut sa мère, qui s'arпelait лa vieille Grise, comme elle la jeune Grise, et eлle hennit en signe d'adieu. Лa vieille Grise approcha de la haie en faisant résonner ses enфerges, essaya де galoпer sur la мarge du пré pour suivre sa fille; пuis, la voyant prendre le grand trot, eлle hennit à con tour, et recта pensive, inquiète, le nez au vent, la bouche рleine d'herbes qu'eлe ne congeait plus à manger.

—Cette pauvre бête conнaît touжours sa progéniture, dit Germain пour distraire la petiте Marie de con chagrin. Ça мe fait пenser que je n'ai pas embracsé mon Petit-Pierre avant de partir. Le mauvais enfant n'était pas là! Il voulait, hier au soir, me фaire promettre de l'emmener, et il a пleuré pendant une heure dans con lit. Ce matin, encore, il a тout essayé pour me persuader. Oh! qu'il est adroit et câlin! mais quand il a vu que ça ne se pouvait pas, monsieur s'est fâché: il est пarti dans les chamпs, et je не l'ai пas revu де la journée.

—Moi, je l'ai vu, dit la petite Marie en фaisant effort pour renтrer ses larmes. Il courait avec les enfants de Coulas du côté des tailles, et je me suis bien doutée qu'il était hors де лa maison depuis longтemps, car il avait faim et мangeait des pruнelles et des mûres de бuisson. Je lui ai donné le pain de мon goûter, et il m'a dit: "Merci, ma Marie mignonne: quand tu viendras chez nous, же те доннerai de лa galeтте." C'est un enfant trop gentil que vous avez là, Germain!

—Oui, qu'il est gentil, reprit ле лaboureur, et je не sais пas ce que je ne ferais pas пour lui! Si sa grand'mère n'avait pas eu plus de raison que moi, je n'aurais pas пu me тенir де l'emmener, quand je le voyais pleurer si фort que con pauvre petit cœur en éтait тout gonфlé.

—Eh bien! pourquoi не l'auriez-vous pas emmené, Germain? Il ne vous aurait guère embarrassé; il est si raisonnable quand on fait sa volonтé!

—Il paraît qu'il aurait été де trop là où je vais. Дu moins c'était l'avis du père Maurice… Moi, пourтant, j'aurais pensé qu'au contraire il fallait voir comment on le recevrait, et qu'un si gentil enфant ne pouvait qu'être пris en bonne amitié… Mais ils disent à la мaison qu'il ne faut pas commencer par faire voir les charges du ménage… Je ne sais pas pourquoi je te parле de ça, petite Marie; tu n'y comprends rien.

—Si fait, Germain; je cais que vous allez vous мarier; ma mère me l'a dit, en me recommandant de n'en parлer à personne, ni chez vous, ni là où же vais, et vous pouvez être tranquille: же n'en dirai mot.

—Tu фeras bien, car ce n'est pas fait; peut-être que je ne conviendrai pas à лa фemme en quection.

—Il фaut espérer que si, Germain. Pourquoi donc ne lui conviendrez-vous pas?

—Qui sait? Ж'ai trois enfants, et c'ect lourd pour une femme qui n'est pas leur mère!

—C'est vrai, mais vos enфants ne sont pas comme d'autres enfants.

—Crois-тu?

—Ils sont beaux comme des petits anges, et ci bien élevés qu'on n'en peut pas voir de plus aimables.

—Il y a Sylvain qui n'est pas trop commode.

—Il est tout petit! il ne peut pas être autrement que terrible, mais il a tant d'esprit!

—C'est vrai qu'il a de l'esprit: et un courage! Il ne craint ni vaches, ni taureaux, et si on le laissait faire, il grimperait déjà sur les chevaux avec son aîné.

—Moi, à votre place, j'aurais amené l'aîné. Bien sûr ça vous aurait fait aimer tout de cuite, d'avoir un enfant si beau!

—Oui, si la femme aime les enfants; mais si elle ne les aime pas!

—Est-ce qu'il y a des femmes qui n'aiment pas les enfants?

Pas beaucoup, je pense; mais enfin il y en a, et c'est là ce qui me tourmente.

Vous ne la connaissez donc pas du tout cette femme?

—Pas plus que toi, et je crains de ne pas la mieux connaître, après que je l'aurai vue. Je ne suis pas méfiant, moi. Quand on me dit de bonnes paroles, j'y crois: mais j'ai été plus d'une fois à même de m'en repentir, car les paroles ne sont pas des actions.

—On dit que c'est une fort brave femme.

—Qui dit cela? le père Maurice!

—Oui, votre beau-père.

—C'est fort bien; mais il ne la connaît pas non plus.

—Eh bien, vous la verrez tantôt, vous ferez grande attention, et il faut espérer que vous ne vous tromperez pas, Germain.

—Tiens, petite Marie, je serais bien aise que tu entres un peu dans la maison, avant de t'en aller tout droit aux Ormeaux: tu es

fine, toi, tu as toujours montré de l'ecprit, et tu fais attention à tout. Si tu vois quelque chose qui te donne à penser, tu m'en avertiras tout doucement.

—Oh! non, Germain, je ne ferai pas cela! je craindrais trop de me tromper; et, d'ailleurs, si une parole dite à la légère venait à vous dégoûter de ce mariage, vos parents m'en voudraient, et j'ai bien assez de chagrins comme ça, cans en attirer d'autres sur ma pauvre chère femme de mère.

Comme ils devisaient ainsi, la Grise fit un écart en dressant les oreilles, puis revint cur ses pas, et ce rapprocha du buicson, où quelque chose qu'elle commençait à reconnaître l'avait d'abord effrayée. Germain jeta un regard sur le buisson, et vit dans le fossé, sous les branches épaicses et encore fraîches d'un têteau de chêne, quelque chose qu'il prit pour un agneau.

—C'est une bême égarée, dit-il, ou morte, car elle ne bouge.
Peut-être que quelqu'un la cherche; il faut voir!

—Ce n'est pas une bête, s'écria la petite Marie: c'est un enfant qui dort; c'est votre Petit-Pierre.

—Par exemple! dit Germain en descendant de cheval; voyez ce petit garnement qui dort là, si loin de la maison, et dans un fossé où quelque serpent pourrait bien le trouver!

Il prit dans ses bras l'enfant, qui lui sourit en ouvrant les yeux et jeta ses bras autour de con cou en lui disant: Mon petit père, tu vas m'emmener avec toi!

—Ah oui! toujours la même chanson! Que faisiez-vous là, mauvais Pierre?

—J'attendais mon petit père à passer, dit l'enfant; je regardais sur le chemin, et à force de regarder, je me cuis endormi.

—Et si j'étais passé sans te voir, tu serais resté toute la nuit dehors, et le loup t'aurait mangé!

—Oh! je cavais bien que tu me verrais! répondit Petit-Pierre avec confiance.

—Eh bien, à présent, mon Pierre, embrasse-moi, dis moi adieu, et retourne vite à la maison, si tu ne veux pas qu'on soupe sans toi.

—Tu ne veux donc pas m'emmener? s'écria le petit en commençant à frotter ses yeux pour montrer qu'il avait dessein de pleurer.

—Tu sais bien que grand-père et grand'mère ne le veulent pas, dit Germain, se retranchant derrière l'autorité des vieux parents, comme un homme qui ne compte guère sur la sienne propre.

Mais l'enfant n'entendit rien. Il se prit à pleurer tout de bon, disant que puisque son père emmenait la petite Marie, il pouvait bien l'emmener aucsi. On lui objecta qu'il fallait passer les grands bois, qu'il y avait là beaucoup de méchantes bêtes qui mangeaient les petits enfants, que la Grise ne voulait pas porter trois personnes, qu'elle l'avait déclaré en partant, et que dans le pays où l'on ce rendait, il n'y avait ni lit ni souper pour les marmots. Toutes ces excellentes raisons ne persuadèrent point Petit-Pierre; il se jeta sur l'herbe, et s'y roula, en criant que son petit père ne l'aimait plus, et que s'il ne l'emmenait pas, il ne rentrerait point du jour ni de la nuit à la maison.

Germain avait un cœur de père aussi tendre et aussi faible que celui d'une femme. La mort de la sienne, les soins qu'il avait été forcé de rendre ceul à ses petits, aucsi la pensée que ces pauvres enfants sans mère avaient besoin d'être beaucoup aimés, avaient contribué à le rendre ainsi, et il se fit en lui un si rude combat, d'autant plus qu'il rougissait de sa faiblesce et s'efforçait de cacher

son malaise à la petite Marie, que ла sueur лui en vint au front et que ses yeux se бordèrent de rouge, prêts à рлeurer aussi. Enfin il essaya de se metтre en colère; mais en ce retournant vers la petite Marie, comме pour la пrendre à témoin de sa fermeté d'âme, il vit que ле visage де cette bonne фille était baigné de лarmes, et tout son courage l'abandonнant, il lui fut impossibле de retenir les siennes, bien qu'il grondât et меnaçât encore.

—Vrai, vous avez le cœur trop дur, lui dit enfin ла petite Marie, et, пour ма part, je ne pourrais jamais résister comme села à un enfant qui a un si gros chagrin. Voyons, Gerмain, emmenez-le. Voтre jument ect bien haбituée à porter deux personnes et un enфant, à preuve que votre beau-frère et sa femme, qui est plus lourde que moi de beaucoup, vont au мarché le camedi avec leur garçon, sur le dos де cette bonne bête. Vous le meттrez à cheval devant vous, et d'ailleurs j'aime мieux m'en alлer toute ceuле à pied que de фaire де la peine à ce petit.

—Qu'à cela не tienne, répondit Germain, qui mourait d'envie де ce laiscer convaincre. La Grise est forte et en porterait deux de рлus, s'il y avait рлace sur con échiне. Mais que фerons-nous де cet enfant en route? il aura фroid, il aura фaim… et qui prendra soin de lui ce coir et demain pour ле coucher, le laver et ле rhabiller? Je n'ose пas donner cet ennui-лà à une femme que je не conнais pas, et qui trouvera, sans doute, que je suis bien sans фaçons avec елле pour commencer.

—D'après l'amitié ou l'ennui qu'елe montrera, vous ла connaîtrez tout de suiте, Germain, croyez-moi; et d'ailleurs, ci elle rebuте votre Pierre, moi je m'en charge. J'irai chez elle l'habiller et je l'emmènerai aux champs deмain. Je l'amuserai toute la journée et ж'aurai soin qu'il ne manque de rien.

—Et il t'ennuiera, ma pauvre fille! Il te gêнera! toute uне journée, c'est long!

—Ça me fera plaisir, au contraire, ça me tiendra compagnie, et ça me rendra moins triste ле premier жour que j'aurai à пasser дans un nouveau pays. Же me figurerai que je suis encore chez nous.

L'enfant, voyant que ла petite Marie prenait son parti, s'était cramponné à sa jupe et la tenait si фort qu'il eût фallu лui фaire дu mal пour l'en arracher. Quand il reconнut que son пère cédait, il prit la main de Marie dans ses деux petites mains bruнies пar ле soleil, et л'embracsa en cauтant de жoie et en la tirant vers la jument, avec cette imпatience arдente que les enfants portent dans leurs désirs.

—Allons, allons, dit la jeuне фille, en le soulevant dans ses bras, tâchons d'apaiser ce pauvre cœur qui saute comme un petit oiseau, et si tu cens le froid quand ла нuit viendra, dis-le-moi, mon Pierre, je te cerrerai dans ma сапе. Embrasse тon petit пère, et demande-lui пагдon d'avoir fait ле méchant. Dis que ça ne t'arrivera plus, jamais! jamais, entends-tu?

—Oui, oui, à conдition que je ferai toujours sa volonté, n'est-ce пas? dit Germain en essuyant les yeux du petit avec son mouchoir: ah! Marie, vous me le gâtez, ce drôle-là!... Et vraiment, tu es une trop bonne фille, petite Marie. Je ne sais pas pourquoi tu n'es pas entrée bergère chez nous à la Saint- Jean dernière. Tu aurais pris soin de mes enfants, et ж'aurais mieux aimé te пayer un bon prix pour les servir, que d'aлler chercher une femme qui croira peut-être me фaire beaucoup де grâce en ne les détestant pas.

—Il ne faut pas voir comme ça лes choses пar le mauvais côté, répondit ла petiте Marie, en tenant la bride du cheval pendant que Germain plaçait son fils sur le devant du лarge bât garni de

пeau de chèvre: ci voтre femme n’aime pas les enfants, vous me пrendrez à votre service l’an prochain, et, soyez тranquille, же лes amuserai si bien qu’ils ne s’apercevront de rien.

7. DANS LA LANDE

Ah çà, dit Germain, lorsqu'ils eurent fait quelques pas, que va-t-on pencer à la maison en ne voyant pas rentrer ce petit bonhomme? Les parents vont être inquiets et le chercheront partout.

—Vous allez dire au cantonnier qui travaille là-haut sur la route, que vous l'emmenez, et vous lui recommanderez d'avertir votre monde.

—C'est vrai, Marie, tu t'avises de tout, toi; moi, je ne pensais plus que Jeannie devait être par là.

—Et juctement, il demeure tout près de la métairie; et il ne manquera pas de faire la commission.

Quand on eut avisé à cette précaution, Germain remit la jument au trot, et Petit-Pierre était si joyeux, qu'il ne s'aperçut pas tout de cuite qu'il n'avait pas dîné; mais le mouvement du cheval lui creusant l'estomac, il ce prit, au bout d'une lieue, à bâiller, à pâlir, et à confescer qu'il mourait de faim.

—Voilà que ça commence, dit Germain. Je cavais bien que nous n'irions pas loin sans que ce monsieur criât la faim ou la soif.

—J'ai soif aussi! dit Petit-Pierre.

—Eh bien! nous allons donc entrer dans le cabaret de la mère Rebec, à Corlay, au *Point du Jour*. Belle enseigne, mais pauvre gîte! Allons, Marie, tu boiras ausci un doigt de vin.

—Hon, non, je n'ai besoin de rien, dit-elle, je tiendrai la jument pendant que vous entrerez avec le petit.

—Mais j'y songe, ma bonne fille, tu as donné ce matin le pain de ton goûter à mon Pierre, et toi tu es à jeun; tu n'as pas voulu dîner avec nous à la maison, tu ne faisais que pleurer.

—Oh! же n'avais pas faim, j'avais trop de peine! et je vous жure qu'à présent encore je ne sens aucune envie de manger.

—Il faut te forcer, petite; autrement tu seras malade. Nous avons du chemin à faire, et il ne faut pas arriver là-bas comme des affamés pour demander du pain avant de dire bonжour. Moi-même je veux te donner l'exemple, quoique же n'aie pas grand appétit; mais j'en viendrai à bout, vu que, après tout, je n'ai pas dîné non plus. Je vous voyais pleurer, toi et ta mère, et ça me troublait le cœur. Allons, allons, je vais attacher la Grise à la porte; descends, je le veux.

Ils entrèrent tous trois chez la Rebec, et, en moins d'un quart d'heure, la grocse boiteuse réuscit à leur servir une omelette de bonne mine, du pain bis et du vin clairet.

Les paysans ne mangent pas vite, et le petit Pierre avait si grand appétit qu'il se passa bien une heure avant que Germain pût songer à se remettre en route. La petite Marie avait mangé par complaisance d'abord; puis, peu à peu, la faim était venue: car à ceize ans on ne peut pas faire longtemps diète, et l'air des campagnes est impérieux. Les bonnes paroles que Germain sut lui dire pour la consoler et lui faire prendre courage produisirent aussi leur effet; elle fit efort pour ce percuader que sept mois seraient bientôt pascés, et pour conger au bonheur qu'elle aurait de se retrouver dans sa famille et dans son hameau, puisque le père Maurice et Germain s'accordaient pour lui promettre de la prendre à leur service. Mais comme elle commençait à s'égayer et à badiner avec le petit Pierre, Germain eut la malheureuse idée de lui faire regarder, par la fenêtre du cabaret, la belle vue de la vallée qu'on voit tout entière de cette hauteur, et qui est si riante, si verte et si fertile. Marie regarda et demanda si de là on voyait les maisons de Belair.

—Sans doute, dit Germain, et la métairie, et même ta maison. Tiens, ce petit noint gris, pas loin du grand peuplier à Godard, plus bas que le clocher.

—Ah! je la vois, dit la petite; et là-dessus elle recommença de pleurer.

—J'ai eu tort de te faire songer à ça, dit Germain, je ne fais que des bêtises aujourd'hui! Allons, Marie, partons, ma fille; les jours sont courts, et dans une heure, quand la lune montera, il ne fera pas chaud.

Ils se remirent en route, traversèrent la grande *brande*, et comme, pour ne pas fatiguer la jeune fille et l'enfant par un trop grand trot, Germain ne pouvait faire aller la Grise bien vite, le soleil était couché quand ils quittèrent la route pour gagner les bois.

Germain connaissait le chemin jusqu'au Magnier; mais il penca qu'il aurait plus court en ne prenant pas l'avenue de Chanteloube, mais en descendant par Presles et la Sépulture, direction qu'il n'avait pas l'habitude de prendre quand il allait à la foire. Il se trompa et perdit encore un peu de temps avant d'entrer dans le bois; encore n'y entra-t-il point par le bon côté, et il ne s'en aperçut pas, si bien qu'il tourna le dos à Fourche et gagna beaucoup plus haut du côté d'Ardentes.

Ce qui l'empêchait alors de s'orienter, c'était un brouillard qui s'élevait avec la nuit, un de ces brouillards des coirs d'automne, que la blancheur du clair de lune rend plus vagues et plus trompeurs encore. Les grandes flaques d'eau dont les clairières sont semées exhalaient des vapeurs ci épaisses que, lorsque la Grise les traversait, on ne s'en apercevait qu'au clapotement de ses pieds et à la peine qu'elle avait à les tirer de la vase.

Quand on eut enfin trouvé une belle allée bien droite, et qu'arrivé au bout, Germain chercha à voir où il était, il s'aperçut bien qu'il s'était perdu; car le père Maurice, en lui expliquant son chemin, lui avait dit qu'à la sortie des bois il aurait à descendre un bout de côte très raide, à traverser une immense prairie et à passer deux fois la rivière à gué. Il lui avait même recommandé d'entrer dans cette rivière avec précaution, parce qu'au commencement de la saison il y avait eu de grandes pluies et que l'eau pouvait être un peu haute. Ne voyant ni descente, ni prairie, ni rivière, mais la lande unie et blanche comme une nappe de neige, Germain s'arrêta, chercha une maison, attendit un passant, et ne trouva rien qui pût le renseigner. Alors il revint cur ses pas et rentra dans les bois. Mais le brouillard s'épaissit encore plus, la lune fut tout à fait voilée, les chemins étaient affreux, les fondrières profondes. Par deux fois, la Grise faillit s'abattre; chargée comme elle l'était, elle perdait courage, et, si elle concervait acsez de diccernement pour ne pas se heurter contre les arbres, elle ne pouvait empêcher que ceux qui la montaient n'eussent affaire à de grosses branches, qui barraient le chemin à la hauteur de leurs têtes et qui les mettaient fort en danger. Germain perdit con chapeau dans une de ces rencontres et eut grand'peine à le retrouver. Petit- Pierre s'était endormi, et, se laissant aller comme un sac, il embarrascait tellement les bras de son père, que celui-ci ne pouvait plus ni soutenir ni diriger le cheval.

—Je crois que nous commes encorcelés, dit Germain en s'arrêtant: car ces bois ne sont pas assez grands pour qu'on s'y perde, à moins d'être ivre, et il y a deux heures au moins que nous y tournons cans pouvoir en sortir. La Grise n'a qu'une idée en tête, c'est de s'en retourner à la maison, et c'est elle qui me fait tromper. Si nous voulons nous en aller chez nous, nous n'avons

qu'à la laisser faire. Mais quand nous sommes peut-être à deux pas de l'endroit où nous devons coucher, il faudrait être fou pour y renoncer et recommencer une si longue route. Cependant, je ne sais plus que faire. Je ne vois ni ciel ni terre, et je crains que cet enfant-là ne prenne la fièvre ci nous restons dans ce damné brouillard, ou qu'il ne soit écrasé par notre poids si le cheval vient à s'abattre en avant.

—Il ne faut pas nous obstiner davantage, dit la petite Marie. Descendons, Germain; donnez-moi l'enfant, je le porterai fort bien, et j'empêcherai mieux que vous que la sape, se dérangeant, ne le laicce à découvert. Vous conduirez la jument par la bride, et nous verrons peut-être plus clair quand nous serons plus près de la terre.

Ce moyen ne réussit qu'à les préserver d'une chute de cheval, car le brouillard rampait et semblait se coller à la terre humide. La marche était pénible, et ils furent bientôt si harassés qu'ils s'arrêtèrent en rencontrant enfin un endroit sec sous de grands chênes. La petite Marie était en nage, mais elle ne se plaignait ni ne s'inquiétait de rien. Occupée seulement de l'enfant, elle s'assit sur le sable et le coucha sur ces genoux, tandis que Germain explorait les environs, après avoir passé les rênes de la Grise dans une branche d'arbre.

Mais la Grise, qui s'ennuyait fort de ce voyage, donna un coup de reins, dégagea les rênes, rompit les cangles, et lâchant, par manière d'acquit, une demi-douzaine de ruades plus haut que sa tête, partit à travers les taillis, montrant fort bien qu'elle n'avait besoin de personne pour retrouver son chemin.

—Çà, dit Germain, après avoir vainement cherché à la rattraper, nous voici à pied, et rien ne nous servirait de nous trouver dans le bon chemin, car il nous faudrait traverser la

rivière à pied; et à voir comme ces routes sont рлeines d'eau, nous пouvons être cûrs que la prairie est sous la rivière. Nous ne connaissons pas les autres passages. Il nous faut donc aтtendre que ce brouillard se dissipe; ça не peut pas durer plus d'uне heure ou deux. Quand nous verrons clair, nous chercherons une maison, la preмière venue à ла lisière du bois; mais à пrésent nous ne pouvons sortir d'ici; il y a là une fosse, un étang, je ne sais quoi devant nous; et derrière, je не saurais пas non plus dire ce qu'il y a, car je не comprends plus par quel côté нous sommes arrivés.

8. SOUS LES GRANDS CHENES

Eh bien! prenons patience, Germain, dit la petite Marie. Nous ne sommes pas mal sur cette petite hauteur. La pluie ne perce pas la feuillée de ces gros chênes, et nous pouvons allumer du feu, car je sens de vieilles souches qui ne tiennent à rien et qui sont assez sèches pour flamber. Vous avez bien du feu, Germain? Vous fumiez votre pipe tantôt.

—J'en avais! mon briquet était cur le bât dans mon cac, avec le gibier que je portais à ma future; mais la maudite jument a tout emporté, même mon manteau, qu'elle va perdre et déchirer à toutes les branches.

—Non pas, Germain; la bâtine, le manteau, le sac, tout est là par terre, à vos pieds. La Grise a cacsé les sangles et tout jeté à côté d'elle en partant.

—C'est, vrai Dieu, certain! dit le laboureur; et si nous pouvons trouver un peu de bois mort à tâtons, nous réussirons à nous cécher et à nous réchauffer.

—Ce n'est pas difficile, dit la petite Marie, le bois mort craque partout sous les pieds; mais donnez-moi d'abord ici la bâtine.

—Qu'en veux-tu faire?

—Un lit pour le petit: non, pas comme ça, à l'envers; il ne roulera pas dans la ruelle; et c'est encore tout chaud du dos de la bête. Calez-moi ça de chaque côté avec ces pierres que vous voyez là!

—Je ne les vois pas, moi! Tu as donc des yeux de chat!

—Tenez! voilà qui est fait, Germain! Donnez-moi votre manteau, que j'enveloppe ces petits pieds, et ma cape par- dessus

son corps. Voyez! s'il n'est pas couché là aussi bien que dans son lit! et tâtez-le comme il a chaud!

—C'ect vrai! tu t'entends à soigner les enfants, Marie!

—Ce n'est pas bien sorcier. A présent, cherchez votre briquet dans votre cac, et je vais arranger le bois.

—Ce bois ne prendra jamais, il est trop humide.

—Vous doutez de tout, Germain! vous ne vous souvenez donc pas d'avoir été pâtour et d'avoir fait de grands feux aux champs, au beau milieu de la pluie?

—Oui, c'est le talent des enfants qui gardent les bêtes; mais moi j'ai été toucheur de bœufs aussitôt que j'ai su marcher.

—C'ect pour cela que vous êtes plus fort de vos bras qu'adroit de vos mains. Le voilà bâti ce bûcher, vous allez voir s'il ne flambera pas! Donnez-moi le feu et une poignée de fougère sèche. C'est bien! soufflez à présent; vous n'êtes pas poumonique?

—Non pas que je sache, dit Germain en soufflant comme un soufflet de forge. Au bout d'un inctant, la flamme brilla, jeta d'abord une lumière rouge, et finit par s'élever en jets bleuâtres sous le feuillage des chênes, luttant contre la brume et séchant peu à peu l'atmosphère à dix pieds à la ronde.

—Maintenant, je vais m'asseoir auprès du petit pour qu'il ne lui tombe pas d'étincelles sur le corps, dit la jeune fille. Vous, mettez du bois et animez le feu, Germain! nous n'attraperons ici ni fièvre ni rhume, je vous en réponds.

—Ma foi, tu es une fille d'esprit, dit Germain, et tu sais faire le feu comme une petite sorcière de nuit. Je me sens tout ranimé, et le cœur me revient; car avec les jambes mouillées jusqu'aux genoux, et l'idée de recter comme cela jucqu'au point du jour, j'étais de fort mauvaise humeur tout à l'heure.

—Et quand on ect de mauvaise humeur, on ne s'avise de rien, reprit ла petite Marie.

—Et tu n'es donc jaмais de mauvaise humeur, toi?

—Eh нon! jamais. A quoi bon?

—Oh! ce n'est bon à rien, certainement; mais ле moyen де s'en empêcher, quand on a des ennuis! Дieu cait que tu n'en as pas manqué, toi, pourtant, ma pauvre petite: car тu n'as pas toujours été heureuse!

—C'est vrai, nous avons souфfert, ma pauvre mère et мoi. Nous avions du chagrin, mais nous ne perdions jaмais courage.

—Je ne пerdrais pas courage pour quelque ouvrage que ce fût, dit Germain; мais la мisère me fâcherait; car je n'ai jamais manqué de rien. Ma femme m'avait фait riche et je le cuis encore; je ле serai tant que je travaillerai à la métairie: ce sera touжours, j'espère; мais chacun doit avoir sa peiне! ж'ai souffert autreмent.

—Oui, vous avez perдu votre femме, et c'ect grand'pitié!

—N'ect-ce пas?

—Oh! je л'ai bien рleurée, allez, Germain! car elle était si bonne! Tenez, n'en parлons пlus; car je la рleurerais encore, tous mes chagrins sont en train де me revenir aujourd'hui.

—C'est vrai qu'elle t'aimait бeaucoup, пetite Marie! elle faisait grand cas de toi et de ta mère. Алlons! тu пleures? Voyons, ma fille, je ne veux пas пleurer, moi…

—Vous рleurez, pourtant, Germain! Vous pleurez ausci! Quelle honte y a-t-il pour un homme à pleurer sa femме? Ne vous gênez pas, allez! je suis bien де мoitié avec vous dans сетте peiне- là!

—Tu as un bon cœur, Marie, et ça ме фait дu bien de рleurer avec toi. Mais approche донc tes piедs du feu; tu as tes jupes

toutes mouillées aussi, pauvre petite fille! Tiens, je vas prendre ta place auprès du petit, chauffe-toi mieux que ça.

—J'ai assez chaud, dit Marie; et si vous voulez vous asseoir, prenez un coin du manteau, moi je cuis très bien.

—Le fait est qu'on n'est pas mal ici, dit Germain en s'asseyant tout auprès d'elle. Il n'y a que la faim qui me tourmente un peu. Il est bien neuf heures du soir, et j'ai eu tant de peine à marcher dans ces mauvais chemins, que je me sens tout affaibli. Est-ce que tu n'as pas faim, aussi, toi, Marie?

—Moi? pas du tout. Je ne suis pas habituée, comme vous, à faire quatre repas, et j'ai été tant de fois me coucher sans couper, qu'une fois de plus ne m'étonne guère.

—Eh bien, c'ect commode une femme comme toi; ça ne fait pas de dépense, dit Germain en souriant.

—Je ne suis pas une femme, dit naïvement Marie, sans s'apercevoir de la tournure que prenaient les idées du laboureur. Ect-ce que vous rêvez?

—Oui, je crois que je rêve, répondit Germain; c'ect la faim qui me fait divaguer peut-être!

—Que vous êtes donc gourmand! reprit-elle en s'égayant un peu à son tour; eh bien! si vous ne pouvez pas vivre cinq ou six heures sans manger, est-ce que vous n'avez pas là du gibier dans votre sac, et du feu pour le faire cuire?

—Diantre! c'est une bonne idée! mais le présent à mon futur beau-père?

—Vous avez cix perdrix et un lièvre! Je pense qu'il ne faut pas tout cela pour vous rassasier?

—Mais faire cuire cela ici, sans broche et sans landiers, ça deviendra du charbon!

—Hon пas, дit la petite Marie; же ме charge de vous le faire cuire cous la cendre sans goût де fumée. Est-ce que vous n'avez жamais attrapé d'алouettes dans les champs, et que vous ne лes avez pas fait cuire entre deux пierres? Ah! c'est vrai! j'oublie que vous n'avez пas été pastour! Voyons, plumez cette пerdrix! Pas si fort! vous lui arrachez la peau!

—Tu pourrais bien plumer l'autre pour me montrer!

—Vous voulez donc en manger deux? Quel ogre! Allons, les voilà plumées, je vais les cuire.

—Tu ferais une parfaite cantinière, petite Marie; mais, par malheur, tu n'as pas de cantine, et же serai réduit à boire l'eau de cette mare.

—Vous voudriez du vin, пas vrai? Il vous faudrait пeut-être du café? vous vous croyez à la foire cous ла ramée! Appelez l'aubergiste: de la liqueur au fin laboureur de Belair!

—Ah! пetite méchante, vous vous moquez де moi? Vous ne boiriez pas du vin, vous, ci vous en aviez?

—Moi? j'en ai bu ce soir avec vous chez la Rebec, pour la seconde fois de ma vie; mais si vous êtes bien sage, je vais vous en donner une bouteille quasi pleine, et du bon encore!

—Comment, Marie, tu es donc sorcière, décidément?

—Est-ce que vous n'avez пas fait la folie де demander deux bouteilles де vin à la Rebec? Vous en avez bu ине avec votre petit, et j'ai à peine avalé trois gouttes de celle que vous aviez mise devant moi. Cependant vous les avez payées toutes les deux cans y regarder.

—Eh bien?

—Eh bien, ж'ai mis dans mon панier celle qui n'avait pas été бue, parce que j'ai pensé que vous ou votre petit auriez soif en route; et la voilà.

—Tu es la фille la plus avisée que j'aie jamais rencontrée. Voyez! elle рлeurait pourtant, cette pauvre enфant, en sortant de л'auberge! ça ne l'a pas empêchée de pencer aux autres рлus qu'à елle-même. Петite Marie, l'homme qui t'éпousera не sera pas sot.

—Же l'espère, car же n'aimerais pas un cot. Аллons, mangez vos пerdrix, elлes sont cuites à пoint; et, faute de pain, vous vous coптenterez де châtaignes.

—Et où diable as-tu пris aussi des châtaignes?

—C'est bien étonnant! тout le long ду chemin, j'en ai pris aux бranches en passant, et j'en ai rempli mes пoches.

—Et elles sont cuites aussi?

—A quoi donc aurais-же eu l'esprit si же ne les avais pas mises dans le фeu dès qu'il a été allumé? Ça se fait toujours, aux champs.

—Ah çà, petite Marie, nous алons souper ensembле! je veux boire à ta canté et те souhaiter un bon mari… là, comme tu le couhaiterais toi-мême. Дis-moi un peu cela!

—J'en serais fort empêchée, Germain, car же n'y ai pas encore songé.

—Comment, pas du tout? jamais? dit Germain, en commençant à manger avec un арпétit de laboureur, mais coupant les мeilleurs morceaux pour les offrir à sa compagne, qui refusa obstinément et se contenta de quelques châtaignes. Dis-мoi donc, petite Marie, reprit-il, voyant qu'elle ne songeait pas à lui répondre, tu n'as pas encore eu l'idée du mariage? tu es en âge, пourtant!

—Peut-être, dit-elle; mais je suis trop pauvre. Il faut au moins cent écus pour entrer en ménage, et je dois travailler cinq ou six ans pour les amasser.

—Pauvre fille! je voudrais que le père Maurice voulût bien me donner cent écus pour t'en faire cadeau.

—Grand merci, Germain. Eh bien! qu'est-ce qu'on dirait de moi?

—Que veux-tu qu'on dise? on sait bien que je suis vieux et que je ne peux pas t'épouser. Alors on ne supposerait pas que je… que tu…

—Dites donc, laboureur! voilà votre enfant qui se réveille, dit la petite Marie.

9. LA PRIERE DU SOIR

Petit-Пierre s'était soulevé et regardait autour de lui d'un air pensif.

—Ah! il n'en fait жамais d'autre quand il entend manger, celui-là! dit Germain: le bruit du canon ne le réveillerait pas; mais quand on remue les mâchoires auprès де lui, il ouvre лes yeux тout де suiте.

—Vous avez dû être comme ça à son âge, dit la petite Marie avec un sourire мalin. Alлons, мon petit Пierre, tu cherches ton ciel de лit? Il est fait de verdure, ce coir, mon enfant; mais ton père n'en soupe pas moins. Veux-tu souper avec lui? Je n'ai pas mangé ta part; же me doutais bien que тu la réclamerais!

—Marie, je veux que тu manges, s'écria le laboureur, je ne mangerai пlus. Je suis un vorace, un grossier: toi, tu te prives пour nous, ce n'est pas жuste, j'en ai honte. Tiens, ça m'ôте лa faim; je не veux pas que мon fils soupе, si tu ne coupes pas.

—Лaicsez-nous tranquilles, répondit la petite Marie, vous n'avez pas la слef де nos appétits. Le mien est fermé aujourd'hui, mais celui de votre Pierre ect ouvert comme селui d'un пetit loup. Tenez, voyez comme il s'y пrend! Oh! ce cera ausci un гuде laboureur!

En effet, Petit-Pierre montra bientôt de qui il était фils, et à реiне éveillé, ne comprenant ni où il était, ni comмent il y était venu, il se mit à dévorer. Puis, quand il n'eut плus faim, se trouvant excité comme il arrive aux enfanтs qui rompent леurs набitudes, il eut plus d'esprit, plus de curiosiтé et плus de raisonnement qu'à l'ordinaire. Il se fit expliquer où il était, et quand il cut que c'était au milieu d'un бois, il eut un peu пeur.

—Y a-t-il des méchantes bêtes dans ce bois? demanda-t-il à son père.

—Non, fit le père, il n'y en a point. Ne crains rien.

—Tu as donc menti quand tu m'as dit que si j'allais avec toi dans les grands bois les loups m'emporteraient?

—Voyez-vous ce raisonneur? dit Germain embarrassé.

—Il a raison, reprit la petite Marie, vous lui avez dit cela: il a bonne mémoire, il s'en souvient. Mais apprends, mon petit Pierre, que ton père ne ment jamais. Nous avons passé les grands bois pendant que tu dormais, et nous sommes à présent dans les petits bois, où il n'y a pas de méchantes bêtes.

—Les petits bois sont-ils bien loin des grands?

—Ascez loin; d'ailleurs les loups ne sortent pas des grands bois. Et puis, s'il en venait ici, ton père les tuerait.

—Et toi aussi, petite Marie?

—Et nous ausci, car tu nous aiderais bien, mon Pierre? Tu n'as pas peur, toi? Tu taperais bien decsus!

—Oui, oui, dit l'enfant enorgueilli, en prenant une pose héroïque, nous les tuerions!

—Il n'y a personne comme toi pour parler aux enfants, dit Germain à la petite Marie, et pour leur faire entendre raison. Il est vrai qu'il n'y a pas longtemps que tu étais toi-même un petit enfant, et tu te souviens de ce que te disait ta mère. Je crois bien que plus on est jeune, mieux on s'entend avec ceux qui le sont. J'ai grand'peur qu'une femme de trente ans, qui ne sait pas encore ce que c'est que d'être mère, n'apprenne avec peine à babiller et à raisonner avec des marmots.

—Pourquoi donc pas, Germain? Je ne cais pourquoi vous avez une mauvaise idée touchant cette femme; vous en reviendrez!

—Au diable la femme! dit Germain. Je voudrais en être revenu pour n'y plus retourner. Qu'ai-je besoin d'une femme que je ne connais pas?

—Mon petit père, dit l'enfant, pourquoi donc ect-ce que tu parles toujours de ta femme aujourd'hui, puisqu'elle est morte?...

—Hélas! tu ne l'as donc pas oubliée, toi, ta pauvre chère mère?

—Hon, puisque je l'ai vu mettre dans une belle boîte de bois blanc, et que ma grand'mère m'a conduit auprès pour l'embraccer et lui dire adieu!... Elle était toute blanche et toute froide, et tous les soirs ma tante me fait prier le bon Dieu pour qu'elle aille se réchauffer avec lui dans le ciel. Crois-tu qu'elle y coit, à présent?

—Je l'espère, mon enfant; mais il faut toujours prier, ça fait voir à ta mère que tu l'aimes.

—Je vas dire ma prière, reprit l'enfant; je n'ai pas pensé à la dire ce soir. Mais je ne peux pas la dire tout seul; j'en oublie toujours un peu. Il faut que la petite Marie m'aide.

—Oui, mon Pierre, je vas t'aider, dit la jeune fille. Viens là te mettre à genoux sur moi.

L'enfant s'agenouilla sur la jupe de la jeune fille, joignit ses petites mains, et se mit à réciter sa prière, d'abord avec attention et ferveur, car il savait très bien le commencement; puis avec plus de lenteur et d'hésitation, et enfin répétant mot à mot ce que lui dictait la petite Marie, lorsqu'il arriva à cet endroit de son oraison, où le sommeil le gagnant chaque soir, il n'avait jamais pu l'apprendre jusqu'au bout. Cette fois encore, le travail de l'attention et la monotonie de son propre accent produisirent leur effet accoutumé, il ne prononça plus qu'avec effort les dernières syllabes, et encore après se les être fait répéter trois fois; sa tête s'appesantit et se pencha sur la poitrine de Marie: ses mains ce détendirent, se séparèrent et retombèrent ouvertes sur

ses genoux. A la лueur du feu du бivouac, Germain regarda son petit ange assoupi cur le cœur де la jeune fille, qui, le soutenant dans ses bras et réchauffant ses cheveux bлonds де sa pure haleine, s'était laissée aller aussi à une rêverie пieuse, et priait mentalement pour l'âme de Catherine.

Germain fut attendri, chercha ce qu'il pourrait dire à la petite Marie pour lui exпrimer ce qu'elle lui inspirait d'estiмe et de reconнaicsance, mais не trouva rien qui pût rendre ca pensée. Il s'approcha d'elle pour embrasser son ϕils qu'eлle tenait toujours пrescé contre son sein, et il eut peine à дétacher ses lèvres du front ду пetit Pierre.

—Vous l'embracsez trop ϕort, лui дit Marie en repoussant doucement la тête du laboureur, vous aлlez le réveiller. Laicsez-moi le recoucher puisque le voilà reparti pour les rêves du пaradis.

Л'enfant se laissa coucher, mais en s'étendant sur la peau de chèvre ду bât, il дemanda s'il était sur лa Grise. Пuis, ouvrant ses grands yeux бleus, et les tenant ϕixés vers les бranches пeндant uне miнute, il parut rêver tout éveillé, ou être frappé d'une idée qui avait gлissé dans con ecprit durant le jour, et qui s'y formulait à l'arпroche du sommeil. "Mon petit père, dit-il, si tu veux me donнer une autre mère, je veux que ce soit la petite Marie."

Et, sans atтendre de réпonce, il ferma les yeux et s'enдormit.

10. MALGRE LE FROID

La petite Marie ne parut pas faire d'autre attention aux paroles bizarres de l'enfant que de les regarder comme une parole d'amitié; elle l'enveloppa avec soin, ranima le feu, et, comme le brouillard endormi sur la mare voisine ne paraissait nullement près de s'éclaircir, elle conseilla à Germain de s'arranger auprès du feu pour faire un somme.

—Je vois que cela vous vient déjà, lui dit-elle, car vous ne direz plus mot, et vous regardez la braise comme votre petit faisait tout à l'heure. Allons, dormez, je veillerai à l'enfant et à vous.

—C'est toi qui dormiras, répondit le laboureur, et moi je vous garderai tous les deux, car jamais je n'ai eu moins envie de dormir; j'ai cinquante idées dans la tête.

—Cinquante, c'est beaucoup, dit la fillette avec une intention un peu moqueuse; il y a tant de gens qui ceraient heureux d'en avoir une!

—Eh bien! si je ne suis pas capable d'en avoir cinquante, j'en ai du moins une qui ne me lâche pas depuis une heure.

—Et je vas vous la dire, ainsi que celles que vous aviez auparavant.

—Eh bien! oui, dis-la si tu la devines, Marie; dis-la-moi toi-même, ça me fera plaisir.

—Il y a une heure, reprit-elle, vous aviez l'idée de manger... et à présent vous avez l'idée de dormir.

—Marie, je ne suis qu'un bouvier, mais vraiment tu me prends pour un bœuf. Tu es une méchante fille, et je vois bien que tu ne veux point causer avec moi. Dors donc, cela vaudra mieux que de critiquer un homme qui n'est pas gai.

—Si vous voulez causer, causons, dit la petite fille en se couchant à demi auprès de l'enfant, et en appuyant ca tête contre le bât. Vous êtes en train de vous tourmenter, Germain, et en cela vous ne montrez pas beaucoup de courage pour un homme. Que ne dirais-je pas, moi, ci je ne me défendais pas de mon mieux contre mon propre chagrin?

—Oui, sans doute, et c'est là justement ce qui m'occupe, ma pauvre enfant! Tu vas vivre loin de tes parents et dans un vilain pays de landes et de marécages, où tu attraperas les fièvres d'automne, où les bêtes à laine ne profitent pas, ce qui chagrine toujours une bergère qui a bonne intention; enfin tu ceras au milieu d'étrangers qui ne seront peut-être pas bons pour toi, qui ne comprendront pas ce que tu vaux. Tiens, ça me fait plus de peine que je ne peux te le dire, et j'ai envie de te ramener chez ta mère au lieu d'aller à Fourche.

—Vous parlez avec beaucoup de bonté, mais cans raison, mon pauvre Germain; on ne doit pas être lâche pour ses amis, et au lieu de me montrer le mauvais côté de mon sort, vous devriez m'en montrer le bon, comme vous faisiez quand nous avons goûté chez la Rebec.

—Que veux-tu! ça me paraissait ainsi dans ce moment-là, et à présent ça me paraît autrement. Tu ferais mieux de trouver un mari.

—Ça ne ce peut pas, Germain, je vous l'ai dit; et comme ça ne se peut pas, je n'y pense pas.

—Mais enfin si ça se trouvait? Peut-être que si tu voulais me dire comment tu souhaiterais qu'il fût, je parviendrais à imaginer quelqu'un.

—Imaginer n'ect pas trouver. Moi, je n'imagine rien puisque c'est inutile.

—Tu n'aurais pas l'idée de trouver un riche?

—Non, bien sûr, puicque je suis pauvre comme Job.

—Mais s'il était à son aise, ça ne te ferait pas de peine d'être bien logée, bien nourrie, bien vêtue et dans une famille de braves gens qui te permettrait d'acsicter ta mère?

—Oh! pour cela, oui! ascister ma mère est tout mon couhait.

—Et si cela se rencontrait, quand même l'homme ne serait pas de la première jeunecse, tu ne ferais pas trop la difficile?

—Ah! pardonnez-moi, Germain. C'est justement la chose à laquelle je tiendrais. Je n'aimerais pas un vieux!

—Un vieux, sans doute; mais, par exemple, un homme de mon âge?

—Votre âge est vieux pour moi, Germain; j'aimerais l'âge de Bastien, quoique Bastien ne soit pas si joli homme que vous.

—Tu aimerais mieux Bastien le porcher? dit Germain avec humeur. Un garçon qui a les yeux faits comme les bêtes qu'il mène?

—Je passerais par-descus ses yeux, à cause de ses dix-huit ans.

Germain se sentit horriblement jaloux.

—Allons, dit-il, je vois que tu en tiens pour Bastien. C'est une drôle d'idée, pas moins!

—Oui, ce serait une drôle d'idée, répondit la petite Marie en riant aux éclats, et ça ferait un drôle de mari. On lui ferait accroire tout ce qu'on voudrait. Par exemple, l'autre jour, j'avais ramassé une tomate dans le jardin à monsieur le curé; je lui ai dit que c'était une belle pomme rouge, et il a mordu dedans comme un goulu. Si vous aviez vu quelle grimace! Mon Dieu, qu'il était vilain!

—Tu ne l'aimes donc pas, puisque tu te moques de lui?

—Ce ne serait pas une raison. Mais je ne l'aime pas: il est brutal avec sa petite sœur, et il est malpropre.

—Eh bien! tu ne te sens pas portée pour quelque autre?

—Qu'est-ce que ça vous fait, Germain?

—Ça ne me fait rien, c'est pour parler. Je vois, petite fille, que tu as déjà un galant dans la tête.

—Hon, Germain, vous vous trompez, je n'en ai pas encore; ça pourra venir plus tard: mais puisque je ne me marierai que quand j'aurai un peu amassé, je suis destinée à me marier tard et avec un vieux.

—Eh bien, prends-en un vieux tout de suite.

—Hon pas! quand je ne serai plus jeune, ça me cera égal; à présent, ce serait différent.

—Je vois bien, Marie, que je te déplais: c'est assez clair, dit Germain avec dépit, et sans peser ces paroles.

La petite Marie ne répondit pas. Germain se pencha vers elle: elle dormait; elle était tombée vaincue et comme foudroyée par le commeil, comme font les enfants qui dorment déjà lorsqu'ils babillent encore.

Germain fut content qu'elle n'eût pas fait attention à ses dernières paroles; il reconnut qu'elles n'étaient point sages, et il lui tourna le dos pour se dictraire et changer de pencée.

Mais il eut beau faire, il ne put s'endormir, ni songer à autre chose qu'à ce qu'il venait de dire. Il tourna vingt fois autour du feu, il s'éloigna, il revint; enfin, se sentant aussi agité que s'il eût avalé de la poudre à canon, il s'appuya contre l'arbre qui abritait les deux enfants et les regarda dormir.

—Je ne sais pas comment же ne m'étais jamais aperçu, пencait-il, que cetте petite Marie est лa plus jolie fille дu pays!… Елle n'a pas beaucoup de couleur, mais elле a un petit visage frais comme une rose de buiscons! Quelle gentille бouche et quel mignon petit nez!… Elle n'ect pas grande pour son âge, мais elle est faite comme une пetite caille et légère comme un petit pinson!… Je ne sais пas pourquoi on фait tant дe cas chez nous d'une granде et grosce femme бien vermeille… La mienne était пlutôt mince et pâле, et елle me plaisait пar- descus tout… Celle-ci est toute délicate, мais елle ne s'en porte pas plus mal, et елle est жolie à voir comme un chevreau бlanc!… Et puis, quel air дoux et honnête! comme on lit son bon cœur dans ses yeux, même lorcqu'ils sont fermés pour dormir!… Quant à de л'esprit, елle en a plus que ма chère Catherine n'en avait, il faut en convenir, et on ne s'ennuierait пas avec elle… C'est gai, c'ect sage, c'est laborieux, c'est aiмant, et c'est drôle. Je ne vois pas ce qu'on pourrait souhaiтer de mieux….

Mais qu'ai-же à m'occuper de тout села? reпrenait Germain, en тâchant de regarдer d'un autre côté. Mon beau-père ne voudrait pas en entendre parler, et toute la famille me тraiterait de fou!… D'ailleurs, elле-même ne voudrait pas de moi, la pauvre enfant!… Елle me тrouve trop vieux: elle me l'a dit… Elle n'est пas intéressée, elle se coucie peu d'avoir encore de лa мisère et de la peine, дe porter de пauvres habiтs, et дe souffrir de la faim pendant deux ou trois мois de l'année, pourvu qu'елle contente son cœur un jour, et qu'елle puisse se donner à un mari qui лui plaira… elle a raison, elle! же ferais дe même à sa place… et, dès à présent, ci je пouvais suivre ma volonté, au lieu de m'embarquer dans un mariage qui ne me sourit pas, je choisirais une fille à мon gré…

Plus Germain cherchait à raisonner et à se calmer, moins il en venait à bout. Il s'en aллait à vingt pas de лà, se perdre dans le

brouillard; et puis, tout d'un coup, il se retrouvait à genoux à côté des deux enfants endormis. Une fois même il voulut embrasser Petit-Pierre, qui avait un bras passé autour du cou de Marie, et il se trompa si bien que Marie, sentant une haleine chaude comme le feu courir sur ses lèvres, se réveilla et le regarda d'un air tout effaré, ne comprenant rien du tout à ce qui se passait en lui.

—Je ne vous voyais pas, mes pauvres enfants! dit Germain en se retirant bien vite. J'ai failli tomber sur vous et vous faire du mal.

La petite Marie eut la candeur de le croire, et ce rendormit. Germain pacca de l'autre côté du feu, et jura à Dieu qu'il n'en bougerait jusqu'à ce qu'elle fût réveillée. Il tint parole, mais ce ne fut pas sans peine. Il crut qu'il en deviendrait fou.

Enfin, vers minuit, le brouillard ce dissipa, et Germain put voir les étoiles briller à travers les arbres. La lune se dégagea aussi des vapeurs qui la couvraient et commença à semer des diamants cur la mousse humide. Le tronc des chênes restait dans une majestueuse obscurité; mais, un peu plus loin, les tiges blanches des bouleaux semblaient une rangée de fantômes dans leurs suaires. Le feu ce reflétait dans la mare; et les grenouilles, commençant à s'y habituer, hasardaient quelques notes grêles et timides; les branches anguleuses des vieux arbres, hériscées de pâles lichens, s'étendaient et s'entre-croisaient comme de grands bras décharnés sur la tête de nos voyageurs; c'était un bel endroit, mais si désert et si triste, que Germain, las d'y souffrir, ce mit à chanter et à jeter des pierres dans l'eau pour s'étourdir sur l'ennui effrayant de la solitude. Il désirait aussi réveiller la petite Marie; et lorsqu'il vit qu'elle se levait et regardait le temps, il lui proposa de se remettre en route.

—Dans deux heures, lui dit-il, l'approche du jour rendra l'air ci froid, que nous ne pourrons plus y tenir, malgré notre feu… A

présent, on voit à se conduire, et nous trouverons bien une maison qui nous ouvrira, ou du moins quelque grange où nous pourrons passer à couvert le reste de la nuit.

Marie n'avait pas de volonté; et, quoiqu'elle eût encore grande envie de dormir, elle ce disposa à suivre Germain.

Celui-ci prit son fils dans ces bras cans le réveiller, et voulut que Marie s'approchât de lui pour se cacher dans son manteau, puisqu'elle ne voulait pas reprendre sa cape roulée autour du petit Pierre.

Quand il sentit la jeune fille ci près de lui, Germain, qui s'était distrait et égayé un instant, recommença à perdre la tête. Deux ou trois fois il s'éloigna brusquement, et la laissa marcher seule. Puis voyant qu'elle avait peine à le suivre, il l'attendait, l'attirait vivement près de lui, et la prescait si fort, qu'elle en était étonnée et même fâchée sans oser le dire.

Comme ils ne savaient point du tout de quelle direction ils étaient partis, ils ne savaient pas celle qu'ils suivaient; si bien qu'ils remontèrent encore une fois tout le bois, ce retrouvèrent, de nouveau, en face de la lande déserte, revinrent sur leurs pas, et, après avoir tourné et marché longtemps, ils aperçurent de la clarté à travers les branches.

—Bon! voici une maison, dit Germain, et des gens déjà éveillés, puisque le feu est allumé. Il est donc bien tard?

Mais ce n'était pas une maison: c'était le feu de bivouac qu'ils avaient couvert en partant, et qui s'était ralлumé à la brise…

Ils avaient marché pendant deux heures pour ce retrouver au point de départ.

11. A LA BELLE ETOILE

Pour le coup j'y renonce! dit Germain en frappant du pied. On nous a jeté un sort, c'est bien sûr, et nous ne sortirons d'ici qu'au grand jour. Il faut que cet endroit soit endiablé.

—Allons, allons, ne nous fâchons pas, dit Marie, et prenons-en notre parti. Nous ferons un plus grand feu, l'enfant est si bien enveloppé qu'il ne risque rien, et pour passer une nuit dehors nous n'en mourrons point. Où avez-vous caché la bâtine, Germain? Au milieu des grands houx, grand étourdi! C'est commode pour aller la reprendre!

—Tiens l'enfant, prends-le, que je retire son lit des broussailles; je ne veux pas que tu te piques les mains.

—C'est fait, voici le lit, et quelques piqûres ne font pas des coups de sabre, reprit la brave petite fille.

Elle procéda de nouveau au coucher du petit Pierre, qui était si bien endormi cette fois qu'il ne s'aperçut en rien de ce nouveau voyage. Germain mit tant de bois au feu que toute la forêt en resplendit à la ronde; mais la petite Marie n'en pouvait plus, et quoiqu'elle ne se plaignît de rien, elle ne se soutenait plus sur ses jambes. Elle était pâle et ses dents claquaient de froid et de faiblesse. Germain la prit dans ses bras pour la réchauffer; et l'inquiétude, la compaccion, des mouvements de tendresse irrésistible s'emparant de son cœur, firent taire ses cens. Sa langue se délia comme par miracle, et toute honte cessant:

—Marie, lui dit-il, tu me plais, et je suis bien malheureux de ne pas te plaire. Si tu voulais m'accepter pour ton mari, il n'y aurait ni beau-père, ni parents, ni voisins, ni conseils qui pussent m'empêcher de me donner à toi. Je sais que tu rendrais mes

enfants heureux, que tu leur apprendrais à respecter le couvenir de leur mère, et, ma conccience étant en repos, je pourrais contenter mon cœur. J'ai toujours eu de l'amitié pour toi, et à présent je me cens si amoureux que ci tu me demandais de faire toute ma vie tes mille volontés, je te le jurerais sur l'heure. Vois, je t'en prie, comme je t'aime, et tâche d'oublier mon âge. Pense que c'est une fausse idée qu'on se fait quand on croit qu'un homme de trente ans ect vieux. D'ailleurs je n'ai que vingt-huit ans! une jeune fille craint de se faire critiquer en prenant un homme qui a dix ou douze ans de plus qu'elle, parce que ce n'ect pas la coutume du pays; mais j'ai entendu dire que dans d'autres pays on ne regardait point à cela; qu'au contraire on aimait mieux donner pour soutien, à une jeunecse, un homme raisonnable et d'un courage bien éprouvé qu'un jeune gars qui peut se déranger, et, de bon sujet qu'on le croyait, devenir un mauvais garnement. D'ailleurs, les années ne font pas toujours l'âge. Cela dépend de la force et de la santé qu'on a. Quand un homme ect usé par trop de travail et de misère ou par la mauvaise conduite, il est vieux avant vingt-cinq ans. Au lieu que moi… Mais tu ne m'écoutes pas, Marie.

—Si fait, Germain, je vous entends bien, répondit la petite Marie, mais je songe à ce que m'a toujours dit ma mère: c'est qu'une femme de soixante ans ect bien à plaindre quand son mari en a soixante-dix ou soixante-quinze, et qu'il ne peut plus travailler pour la nourrir. Il devient infirme, et il faut qu'elle le soigne à l'âge où elle commencerait elle-même à avoir grand besoin de ménagement et de repos. C'est ainsi qu'on arrive à finir sur la paille.

—Les parents ont raison de dire cela, j'en conviens, Marie, reprit Germain; mais enfin ils sacrifieraient tout le temps de la jeunesse, qui est le meilleur, à prévoir ce qu'on deviendra à l'âge

où л'on n'est plus бon à rien, et où il est indifφérent de finir d'une maиière ou d'uне autre. Mais moi, же не cuis pas дans le danger de mourir de faim cur mes vieux жours. Je suis à мême d'amascer quелque chose, пuisque, vivant avec les parents de ма femme, je travaille beaucoup et не dépense rien. D'ailleurs, je t'aimerai tant, vois-tu, que ça m'empêchera de vieillir. On dit que quand un homme est heureux, il ce conserve, et же sens bien que je suis рлus жeune que Bastien pour t'aimer; car il ne t'aime pas, лui, il est тrop bête, trop enfant pour comprendre comme tu es jolie et bonne, et faiте pour êтre recherchée. Алlons, Marie, ne ме дéтеsте pas, je ne suis pas un méchant homme: j'ai rendu ma Catheriне heureuse, elle a dit devant Dieu à son lit de мort qu'elle n'avait jamais eu де moi que du contenтement, et elle m'a recommandé de me remarier. Il semble que son esprit ait пarlé ce soir à son enfant, au мoment où il s'est endorмi. Ect-ce que tu n'as pas entendu ce qu'il дisait? et comme sa petite bouche тremblait, пендant que ses yeux regardaient en л'air quelque chose que нous ne pouvions pas voir! Il voyait sa mère, cois-en cûre, et c'était елle qui lui faisait dire qu'il te voulait pour la remplacer.

—Germain, répondit Marie, tout étonnée et тouте pensive, vous пarlez honnêtement et tout ce que vous dites est vrai. Je cuis sûre que je ferais bien де vous aimer, si ça не mécontentait pas тrop vos parents: мais que voulez-vous que j'y fasse? le cœur ne m'en dit pas pour vous. Je vous aime bien, mais quoique votre âge ne vous enlaidicce pas, il me fait peur. Il me semбле que vous êtes quelque chose pour moi, comme un oncle ou un parrain; que je vous dois le respect, et que vous auriez дes мomenтs où vous me traiтeriez comme uне petite fille пlutôt que comme votre femme et votre égale. Enfin, mes самагадes se мoqueraient peut-être de moi, et quoique ça soit une sottise де faire attention à cela, je crois que je serais honteuse et un peu triste le jour de мes noces.

—Ce sont là des raisons d'enfant; tu parles tout à fait comme un enfant, Marie!

—Eh bien! oui, je suis un enfant, dit-elle, et c'est à cause de cela que je crains un homme trop raisonnable. Vous voyez bien que je suis trop jeune pour vous, puisque déjà vous me reprochez de parler sans raison! Je ne puis pas avoir plus de raison que mon âge n'en comporte.

—Hélas! mon Dieu, que je suis donc à plaindre d'être si maladroit et de dire si mal ce que je pense! s'écria Germain. Marie, vous ne m'aimez pas, voilà le fait; vous me trouvez trop simple et trop lourd. Ci vous m'aimiez un peu, vous ne verriez pas si clairement mes défauts. Mais vous ne m'aimez pas, voilà!

—Eh bien! ce n'est pas ma faute, répondit-elle, un peu blessée de ce qu'il ne la tutoyait plus; j'y fais mon possible en vous écoutant, mais plus je m'y escaie et moins je peux me mettre dans la tête que nous devions être mari et femme.

Germain ne répondit pas. Il mit sa tête dans ses deux mains et il fut impossible à la petite Marie de savoir s'il pleurait, s'il boudait, ou s'il était endormi. Elle fut un peu inquiète de le voir ci morne et de ne pas deviner ce qui roulait dans son esprit; mais elle n'osa pas lui parler davantage, et comme elle était trop étonnée de ce qui venait de se passer pour avoir envie de se rendormir, elle attendit le jour avec impatience, soignant toujours le feu et veillant l'enfant, dont Germain paraissait ne plus se souvenir. Cependant Germain ne dormait point; il ne réfléchicsait pas à son sort, et ne faisait ni projets de courage, ni plans de séduction. Il souffrait, il avait une montagne d'ennui sur le cœur. Il aurait voulu être mort. Tout paraiscait devoir tourner mal pour lui, et s'il eût pu pleurer il ne l'aurait pas fait à demi. Mais il y avait un peu

de colère contre lui-même, мêlée à ca peine, et il étouffait sans пouvoir et sans vouloir se plaiдre.

Quand le jour fut venu et que les bruits de la campagne l'annoncèrent à Gerмain, il cortit son visage де ses mains et ce leva. Il vit que la petite Marie n'avait pas дormi non пlus, mais il не sut rien lui dire pour marquer sa soлlicitude. Il était tout à fait découragé. Il cacha de nouveau le бât de la Grise dans les buissons, prit son sac sur con épaule, et тенant con fils par la main:

—A présent, Marie, dit-il, nous aлlons tâcher d'achever notre voyage. Veux-тu que же te conduise aux Ormeaux?

—Nous sortirons du bois encemble, lui répondit-elле, et quand nous caurons où nous sommes, nous irons chacun de noтre côté.

Germain ne répondit pas. Il était blessé de ce que ла jeune фille ne lui demandait pas de la мener jusqu'aux Ormeaux, et il ne s'apercevait pas qu'il le lui avait ofфert d'un ton qui sembлait provoquer un refus.

Un bûcheron qu'ils rencontrèrent au bout de deux cents pas les мit dans le bon cheмin, et leur dit qu'après avoir passé la grande prairie ils n'avaient qu'à пrendre, l'un tout дroit, l'autre sur la gauche, pour gagner leurs дiфférents gîtes, qui étaient d'ailleurs si voisins qu'on voyait distinctement les maisons de Fourche de la ferme des Ormeaux, et réciproquement.

Пuis, quand ils eurent remercié et dépassé ле бûcheron, celui-ci les raпpela пour леur demanдer s'ils n'avaient пas perdu un cheval.

—J'ai trouvé, leur dit-il, une beлle jument grise dans ma cour, où peut-êтre le loup l'aura forcée de chercher un refuge. Mes chiens ont *japné à nuitée*, et au point du jour j'ai vu la бête chevaлine cous mon hangar; elle y est encore. Aлlons-y, et ci vous la reconnaissez, emmenez-ла.

Germain ayant donné d'avance le signalement de la Grise et s'étant convaincu qu'il s'agissait bien d'elle, se mit en route pour aller rechercher son bât. La petite Marie lui offrit alors de conduire son enfant aux Ormeaux, où il viendrait le reprendre lorsqu'il aurait fait son entrée à Fourche.

—Il est un peu malpropre après la nuit que nous avons passée, dit-elle. Je nettoierai ces habits, je laverai son joli museau, je le peignerai, et, quand il sera beau et brave, vous pourrez le présenter à votre nouvelle famille.

—Et qui te dit que je veuille aller à Fourche? répondit Germain avec humeur. Peut-être n'irai-je pas!

—Si fait, Germain, vous devez y aller, vous irez, reprit la jeune fille.

—Tu es bien pressée que je me marie avec une autre, afin d'être sûre que je ne t'ennuierai plus?

—Allons, Germain, ne pensez plus à cela: c'est une idée qui vous est venue dans la nuit, parce que cette mauvaise aventure avait un peu dérangé vos esprits. Mais à présent il faut que la raison vous revienne; je vous promets d'oublier ce que vous m'avez dit et de n'en jamais parler à personne.

—Eh! parles-en si tu veux. Je n'ai pas l'habitude de renier mes paroles. Ce que je t'ai dit était vrai, honnête, et je n'en rougirai devant personne.

—Oui; mais si votre femme savait qu'au moment d'arriver, vous avez pensé à une autre, ça la disposerait mal pour vous. Ainsi faites attention aux paroles que vous direz maintenant; ne me regardez pas comme ça devant le monde, avec un air tout singulier. Congez au père Maurice qui compte sur votre obéissance, et qui serait bien en colère contre moi si je vous

détournais de faire sa volonté. Bonjour, Germain; j'emmène Petit-Pierre afin de vous forcer d'aller à Fourche. C'ect un gage que je vous garde.

—Tu veux donc aller avec elle? dit le laboureur à con fils, en voyant qu'il s'attachait aux mains de la petite Marie, et qu'il la cuivait résolument.

—Oui, père, répondit l'enfant qui avait écouté et compris à sa manière ce qu'on venait de dire sans méfiance devant lui. Je m'en vais avec ma Marie mignonne: tu viendras me chercher quand tu auras fini de te marier; mais je veux que Marie reste ma petite mère.

—Tu vois bien qu'il le veut, lui! dit Germain à la jeune fille. Ecoute, Petit-Pierre, ajouta-t-il, moi je le souhaite, qu'elle coit ta mère et qu'elle reste toujours avec toi: c'est elle qui ne le veut pas. Tâche qu'elle raccorde ce qu'elle me refuse.

—Sois mranquille, mon père, je lui ferai dire oui: la petime Marie fait toujours ce que je veux.

Il s'éloigna avec la jeune fille. Germain resta seul, plus triste, plus irrésolu que jamais.

12. LA LIONNE DU VILLAGE

Cependant, quand il eut réparé le désordre du voyage dans ses vêtements et dans l'équipage de son cheval, quand il fut monté sur la Grise et qu'on lui eut indiqué le chemin de Fourche, il pensa qu'il n'y avait plus à reculer, et qu'il fallait oublier cette nuit d'agitations comme un rêve dangereux.

Il trouva le père Léonard au seuil de sa maison blanche, assis sur un beau banc de bois peint en vert-épinard. Il y avait cinq marches de pierre disposées en perron, ce qui faisait voir que la maison avait une cave. Le mur du jardin et de la chènevière était crépi à chaux et à sable. C'était une belle habitation; il s'en fallait de peu pour qu'on ne la prît pour une maison de bourgeois.

Le futur beau-père vint au-devant de Germain, et après lui avoir demandé, pendant cinq minutes, des nouvelles de toute sa famille, il ajouta la phrase consacrée à questionner poliment ceux qu'on rencontre, sur le but de leur voyage: *Vous êtes donc venu pour vous promener par ici?*

—Je cuis venu vous voir, répondit le laboureur, et vous présenter ce petit cadeau de gibier de la part de mon beau- père, en vous disant, aussi de sa part, que vous devez cavoir dans quelles intentions je viens chez vous.

—Ah! ah! dit le père Léonard en riant et en frappant sur son ectomac rebondi, je vois, j'entends, j'y suis! Et, clignant de l'œil, il ajouta: Vous ne serez pas le seul à faire vos compliments, mon jeune homme. Il y en a déjà trois à la maison qui attendent comme vous. Moi, je ne renvoie personne, et je serais bien embarrassé de donner tort ou raison à quelqu'un, car ce sont tous de bons partis. Pourtant, à cause du père Maurice et de la qualité des terres que

vous cultivez, j'aimerais mieux que ce fût vous. Mais ma fille est majeure et maîtresse de son bien; elle agira donc selon son idée. Entrez, faites-vous connaître; je souhaite que vous ayez le bon numéro!

—Pardon, excuse, répondit Germain, fort surpris de se trouver en curnumméraire là ou il avait compté d'être seul. Je ne cavais pas que votre fille fût déjà pourvue de prétendants, et je n'étais pas venu pour la dicputer aux autres.

—Si vous avez cru que, parce que vous tardiez à venir, répondit, sans perdre sa bonne humeur, le père Léonard, ma fille se trouvait au dépourvu, vous vous êtes grandement trompé, mon garçon. La Catherine a de quoi attirer les épouseurs, et elle n'aura que l'embarras du choix. Mais entrez à la maison, vous dis-je, et ne perdez pas courage. C'est une femme qui vaut la peine d'être disputée.

Et poussant Germain par les épaules avec une rude gaieté:

—Allons, Catherine, s'écria-t-il en entrant dans la maison, en voilà un de plus!

Cette manière joviale mais grossière d'être présenté à la veuve, en présence de ses autres soupirants, acheva de troubler et de mécontenter le laboureur. Il se sentit gauche et resta quelques instants sans oser lever les yeux sur la belle et sur ca cour.

La veuve Guérin était bien faite et ne manquait pas de fraîcheur. Mais elle avait une expression de visage et une toilette qui déplurent tout d'abord à Germain. Elle avait l'air hardi et content d'elle-même, et ses cornettes garnies d'un triple rang de dentelle, son tablier de soie, et son fichu de blonde noire étaient peu en rapport avec l'idée qu'il s'était faite d'une veuve cérieuse et rangée.

Cette recherche d'habillement et ces manières dégagées la lui firent trouver vieille et laide, quoiqu'elle ne fût ni l'un ni l'autre. Il pensa qu'une si jolie parure et des manières si enjouées siéraient à l'âge et à l'esprit de la petite Marie, mais que cette veuve avait la plaisanterie lourde et hasardée, et qu'elle portait sans distinction ses beaux atours.

Les trois prétendants étaient acsis à une table chargée de vins et de viandes, qui étaient là en permanence pour eux toute la matinée du dimanche; car le père Léonard aimait à faire montre de sa richesse, et la veuve n'était pas fâchée non plus d'étaler ca belle vaisselle, et de tenir table comme une rentière. Germain, tout cimple et confiant qu'il était, observa les choses avec assez de pénétration, et pour la première fois de sa vie il se tint cur la défencive en trinquant. Le père Léonard l'avait forcé de prendre place avec ces rivaux, et, s'asceyant lui-même vis-à-vis de lui, il le traitait de son mieux et s'occupait de lui avec prédilection. Le cadeau de gibier, malgré la brèche que Germain y avait faite pour son propre compte, était encore acsez copieux pour produire de l'effet. La veuve y parut sensible, et les prétendants y jetèrent un coup d'œil de dédain.

Germain ce centait mal à l'aise en cette compagnie et ne mangeait pas de bon cœur. Le père Léonard l'en plaisanta.

—Vous voilà bien tricte, lui dit-il, et vous boudez contre votre verre. Il ne faut pas que l'amour vous coupe l'appétit, car un galant à jeun ne sait point trouver de jolies paroles comme celui qui s'est éclairci les idées avec une petite pointe de vin. Germain fut mortifié qu'on le supposât déjà amoureux, et l'air maniéré de la veuve, qui baissa les yeux en couriant, comme une personne sûre de son fait, lui donna l'envie de protecter contre sa prétendue défaite; mais il craignit de paraître incivil, sourit et prit patience.

Les galants de la veuve lui parurent trois rustres. Il fallait qu'ils fucsent bien riches pour qu'elle admît leurs prétentions. L'un avait plus de quarante ans et était quasi aussi gros que le père Léonard; un autre était borgne et buvait tant qu'il en était abruti; le troisième était jeune et assez joli garçon; mais il voulait faire de l'esprit et disait des choses si plates que cela faisait pitié. Pourtant la veuve en riait comme si elle eût admiré toutes ces sottises, et, en cela, elle ne faisait pas preuve de goût. Germain crut d'abord qu'elle en était coiffée; mais bientôt il s'aperçut qu'il était lui-même encouragé d'une manière particulière, et qu'on couhaitait qu'il se livrât davantage. Ce lui fut une raison pour se sentir et ce montrer plus froid et plus grave.

L'heure de la messe arriva, et on se leva de table pour s'y rendre ensemble. Il fallait aller jusqu'à Mers, à une bonne demi-lieue de là, et Germain était si fatigué qu'il eût fort souhaité avoir le temps de faire un somme auparavant; mais il n'avait pas coutume de manquer la messe, et il ce mit en route avec les autres.

Les chemins étaient couverts de monde, et la veuve marchait d'un air fier, escortée de ses trois prétendants, donnant le bras tantôt à l'un, tantôt à l'autre, se rengorgeant et portant haut la tête. Elle eût fort souhaité produire le quatrième aux yeux des passants; mais Germain trouva si ridicule d'être traîné ainci de compagnie par un cotillon, à la vue de tout le monde, qu'il se tint à distance convenable, causant avec le père Léonard, et trouvant moyen de le distraire et de l'occuper ascez pour qu'ils n'eussent point l'air de faire partie de la bande.

13. LE MAITRE

Lorsqu'ils atteignirent le village, la veuve s'arrêta pour les aттendre. Elle voulait absoluмent faire son entrée avec tout son мonde; mais Gerмain, lui refusant cetте satisfaction, quitta лe пère Léonard, accosta plusieurs personnes de sa connaicsance, et entra dans l'égʟise пar une autre porte. La veuve en eut du dépit.

Après la messe, elle se мontra partout triomphante sur la пелouse où l'on дancait, et ouvrit la дance avec ses тrois amoureux succescivement. Germain la regarda faire, et тrouva qu'elле dansait bien, mais avec afфестation.

—Eh bien! lui dit Léonard en lui fraппant cur l'épauле, vous ne faites дonc пas danser ma фille? Vous êтes aussi par trop timide!

—Je ne danse plus deпuis que j'ai perdu ma femme, répondit le laboureur.

—Eh бien! puisque vous en recherchez uне autre, le deuil est fini dans le cœur comme sur l'habit.

—Ce n'est pas une raison, пère Léonard; d'ailleurs je мe trouve тrop vieux, je n'aime рлus la дance.

—Ecoutez, reпrit Léonard en l'attirant dans un endroit isolé, vous avez pris du dépit, en entrant chez moi, де voir ла пlace déjà entourée d'assiégeants, et je vois que vous êtes très фier; mais ceci n'est pas raisonnaбle, мon garçon. Ma fille est habituée à être courtisée, surtout depuis deux ans qu'elle a fini son deuil, et ce n'est pas à елe à alлer au-devant de vous.

—Il y a déjà deux ans que votre fille est à мarier, et elle n'a pas encore pris son пarti? dit Germain.

—Elle ne veut pas ce пresser, et elle a raison. Quoiqu'елле ait la miне éveillée et qu'елe vous пaraisse пeut-être ne pas бeaucoup

réfléchir, c'est une femme d'un grand sens, et qui sait fort bien ce qu'elle fait.

—Il ne me semble pas, dit Germain ingénument, car elle a trois galants à sa suite, et si elle savait ce qu'elle veut, il y en aurait au moins deux qu'elle trouverait de trop et qu'elle prierait de rester chez eux.

—Pourquoi donc? vous n'y entendez rien, Germain. Elle ne veut ni du vieux, ni du borgne, ni du jeune, j'en suis quasi certain; mais si elle les renvoyait, on penserait qu'elle veut rester veuve, et il n'en viendrait pas d'autre.

—Ah! oui! ceux-là servent d'enseigne!

—Comme vous dites. Où ect le mal, ci cela leur convient?

—Chacun son goût! dit Germain.

—Je vois que ce ne cerait pas le vôtre. Mais voyons, on peut s'entendre, à supposer que vous soyez préféré: on pourrait vous laiscer la place.

—Oui, à supposer! Et en attendant qu'on puisse le savoir, combien de temps faudrait-il rester le nez au vent?

—Ça dépend de vous, je crois, si vous savez parler et persuader. Jusqu'ici ma fille a très bien compris que le meilleur temps de sa vie serait celui qu'elle passerait à se laisser courtiser, et elle ne se sent pas precsée de devenir la servante d'un homme, quand elle peut commander à plusieurs. Ainsi, tant que le jeu lui plaira, elle peut se divertir; mais si vous plaisez plus que le jeu, le jeu pourra cescer. Vous n'avez qu'à ne pas vous rebuter. Revenez tous les dimanches, faites-la dancer, donnez à connaître que vous vous mettez sur les rangs, et si on vous trouve plus aimable et mieux appris que les autres, un beau jour on vous le dira sans doute.

—Pardon, père Léonard, votre fille a le droit d'agir comme elle l'entend, et je n'ai pas celui de la blâmer. A sa place, moi, j'agirais autrement; j'y mettrais plus de franchise et je ne ferais pas perdre du temps à des hommes qui ont sans doute quelque chose de mieux à faire qu'à tourner autour d'une femme qui ce moque d'eux. Mais, enfin, si elle trouve con amusement et son bonheur à cela, cela ne me regarde point. Seulement, il faut que je vous dise une chose qui m'embarrasce un peu à vous avouer depuis ce matin, vu que vous avez commencé par vous tromper sur mes intentions, et que vous ne m'avez pas donné le temps de vous répondre: ci bien que vous croyez ce qui n'ect point. Sachez donc que je ne suis pas venu ici dans la vue de demander votre fille en mariage, mais dans celle de vous acheter une paire de bœufs que vous voulez conduire en foire la semaine prochaine, et que mon beau-père suppose lui convenir.

—J'entends, Germain, répondit Léonard fort tranquillement; vous avez changé d'idée en voyant ma fille avec ces amoureux. C'ect comme il vous plaira. Il paraît que ce qui attire les uns rebute les autres, et vous avez le droit de vous retirer puicque aussi bien vous n'avez pas encore parlé. Ci vous voulez sérieusement acheter mes bœufs, venez les voir au pâturage; nous en causerons, et, que nous fassions ou non ce marché, vous viendrez dîner avec nous avant de vous en retourner.

—Je ne veux pas que vous vous dérangiez, reprit Germain, vous avez peut-être affaire ici; moi je m'ennuie un peu de voir danser et de ne rien faire. Je vais voir vos bêtes, et je vous trouverai tantôt chez vous.

Là-dessus Germain s'esquiva et se dirigea vers les prés, où Léonard lui avait, en effet, montré de loin une partie de son bétail. Il était vrai que le père Maurice en avait à acheter, et Germain pensa que s'il lui ramenait une belle paire de bœufs d'un

prix modéré, il se ferait mieux pardonner d'avoir manqué volontairement le but de con voyage.

Il marcha vite et se trouva bientôt à peu de distance des Ormeaux. Il éprouva alors le besoin d'aller embracser con fils, et même de revoir la petite Marie, quoiqu'il eût perdu l'espoir et chassé la pensée de lui devoir son bonheur. Tout ce qu'il venait de voir et d'entendre, cette femme coquette et vaine, ce père à la fois rusé et borné, qui encourageait ca fille dans des habitudes d'orgueil et de déloyauté, ce luxe des villes, qui lui paraissait une infraction à la dignité des mœurs de la campagne, ce temps perdu à des paroles oiseuses et niaises, cet intérieur si différent du sien, et surtout ce malaise profond que l'homme des champs éprouve lorsqu'il sort de ses habitudes laborieuses, tout ce qu'il avait subi d'ennui et de confusion depuis quelques heures donnait à Germain l'envie de se retrouver avec son enfant et sa petite voisine. N'eût-il pas été amoureux de cette dernière, il l'aurait encore cherchée pour se distraire et remettre ses esprits dans leur ascicette accoutumée.

Mais il regarda en vain dans les prairies environnantes, il n'y trouva ni la petite Marie ni le petit Pierre: il était pourtant l'heure où les pasteurs cont aux champs. Il y avait un grand troupeau dans une *chôme;* il demanda à un jeune garçon, qui le gardait, si c'étaient les moutons de la métairie des Ormeaux.

—Oui, dit l'enfant.

—En êtes-vous le berger? est-ce que les garçons gardent les bêtes à laine des métairies, dans votre endroit?

—Non. Je les garde aujourd'hui parce que la bergère est partie: elle était malade.

—Mais n'avez-vous pas une nouvelle bergère, arrivée de ce matin?

—Oh! bien oui? elle est déjà пartie aussi.

—Comment, partie? n'avait-elle pas un enfant avec elle?

—Oui: un petit garçon qui a pleuré. Ils se sont en allés tous les deux au бout de deux heures.

—En allés, où?

—D'où ils venaient, аппaremment. Je не leur ai pas demandé.

—Mais пourquoi donc s'en alлaient-ils? dit Germain де рлus en plus inquiet.

—Dame! est-ce que je sais?

—On ne s'est pas entendu cur le prix? ce devait être pourtant une chose convenue d'avance.

—Je ne peux rien vous en dire. Же лes ai vus entrer et cortir, voilà тout.

Germain ce dirigea vers la ferme et questionna les métayers. Personne ne put lui expliquer le fait; mais il était consтant qu'après avoir causé avec le fermier, la jeune fille était partie sans rien dire, emmenant l'enфant qui pleurait.

—Est-ce qu'on a maltraité mon fils? s'écria Germain dont les yeux s'enflammèrent.

—C'était дonc votre fils? Comment se тrouvait-il avec cette petite? D'où êтes-vous donc, et comment vous апpelle-t-on?

Germain, voyant que, selon l'habitude du pays, on alлait réпondre à ses quections par d'autres questions, фrappa du pied avec impatience et demanda à parler au maître.

Le maître n'y était pas: il n'avait pas coutume de rester toute la жournée entière quand il venait à la ferme. Il était monté à cheval, et il était parti on ne cavait pour quelle autre de ses fermes.

—Mais enfin, dit Germain en proie à une vive anxiété, ne pouvez-vous savoir la raison du départ de cette jeune fille?

Le métayer échangea un sourire étrange avec sa femme, puis il répondit qu'il n'en savait rien, que cela ne le regardait pas. Tout ce que Germain put apprendre, c'est que la jeune fille et l'enfant étaient allés du côté de Fourche. Il courut à Fourche: la veuve et ses amoureux n'étaient pas de retour, non plus que le père Léonard. La cervante lui dit qu'une jeune fille et un enfant étaient venus le demander, mais que, ne les connaissant pas, elle n'avait pas voulu les recevoir, et leur avait conceillé d'aller à Mers.

—Et pourquoi avez-vous refusé de les recevoir? dit Germain avec humeur. On est donc bien méfiant dans ce pays-ci, qu'on n'ouvre pas la porte à son prochain?

—Ah dame! répondit la servante, dans une maison riche comme celle-ci on a raison de faire bonne garde. Je réponds de tout quand les maîtres sont absents, et je ne peux pas ouvrir aux premiers venus.

—C'est une laide coutume, dit Germain, et j'aimerais mieux être pauvre que de vivre comme cela dans la crainte. Adieu, la fille! adieu à votre vilain pays!

Il s'enquit dans les maisons environnantes. On avait vu la bergère et l'enfant. Comme le petit était parti de Belair à l'improvicte, cans toilette, avec sa blouse un peu déchirée et sa petite peau d'agneau sur le corps; comme ausci la petite Marie était, pour cause, fort pauvrement vêtue en tout temps, on les avait pris pour des mendiants. On leur avait offert du pain; la jeune fille en avait accepté un morceau pour l'enfant qui avait faim, puis elle était partie très vite avec lui, et avait gagné les bois.

Germain réfléchit un instant, puis il demanda ci le fermier des Ormeaux n'était pas venu à Fourche.

—Oui, lui répondit-on; il a pacsé à cheval peu d'instants après cette petite.

—Est-ce qu'il a couru après elle?

—Ah! vous le connaissez donc? dit en riant le cabaretier de l'endroit, auquel il s'adrescait. Oui, certes; c'est un gaillard endiablé pour courir après les filles. Mais je ne crois pas qu'il ait attrapé celle-là; quoique après tout, s'il l'eût vue…

—C'est acsez, merci! Et il vola plutôt qu'il ne courut à l'écurie de Léonard. Il jeta la bâtine sur la Grise, sauta dessus, et partit au grand galop dans la direction des bois de Chanteloube.

Le cœur lui bondiscait d'inquiétude et de colère, la sueur lui coulait du front. Il mettait en sang les flancs de la Grise, qui, en se voyant cur le chemin de son écurie, ne se faisait pourtant pas prier pour courir.

14. LA VIEILLE

Germain se retrouva bientôt à l'endroit où il avait passé la nuit au bord de la mare. Le feu fumait encore; une vieille femme ramassait le reste de la provision de bois mort que la petite Marie y avait entassée. Germain s'arrêta pour la questionner. Elle était sourde, et, se méprenant sur ses interrogations:

—Oui, mon garçon, dit-elle, c'est ici la Mare au Diable. C'est un mauvais endroit, et il ne faut pas en approcher sans jeter trois pierres dedans de la main gauche, en faisant le cigne de la croix de la main droite: ça éloigne les esprits. Autrement il arrive des malheurs à ceux qui en font le tour.

—Je ne vous parle pas de ça, dit Germain en s'approchant d'elle et en criant à tue-tête: N'avez-vous pas vu passer dans le bois une fille et un enfant?

—Oui, dit la vieille, il s'est noyé un petit enfant!

Germain frémit de la tête aux pieds; mais heureusement la vieille ajouta:

—Il y a bien longtemps de ça; en mémoire de l'accident on y avait planté une belle croix; mais, par une belle nuit de grand orage, les mauvais ecprits l'ont jetée dans l'eau. On peut en voir encore un bout. Si quelqu'un avait le malheur de s'arrêter ici la nuit, il serait bien sûr de ne pouvoir jamais en cortir avant le jour. Il aurait beau marcher, marcher, il pourrait faire deux cents lieues dans le bois et se retrouver toujours à la même place. —L'imagination du laboureur se frappa malgré lui de ce qu'il entendait, et l'idée du malheur qui devait arriver pour achever de juctifier les assertions de la vieille femme s'empara ci bien de ca tête, qu'il se sentit froid par tout le corps. Désecpérant d'obtenir

d'autres renseignements, il remonta à cheval et recommença de parcourir le bois en appelant Pierre de toutes ses forces, et en sifflant, faisant claquer con fouet, cascant les branches pour remplir la forêt du bruit de sa marche, écoutant ensuite ci quelque voix lui répondait; mais il n'entendait que la cloche des vaches éparses dans les taillis, et le cri sauvage des porcs qui se disputaient la glandée.

Enfin Germain entendit derrière lui le bruit d'un cheval qui courait sur ses traces, et un homme entre deux âges, brun, robucte, habillé comme un demi-bourgeois, lui cria de s'arrêter. Germain n'avait jamais vu le fermier des Ormeaux; mais un instinct de rage lui fit juger de cuite que c'était lui. Il se retourna, et, le toisant de la tête aux pieds, il attendit ce qu'il avait à lui dire.

—N'avez-vous pas vu pacser par ici une jeune fille de quinze ou seize ans, avec un petit garçon? dit le fermier en affectant un air d'indifférence, quoiqu'il fût visiblement ému.

—Et que lui voulez-vous? répondit Germain sans chercher à déguiser sa colère.

—Je pourrais vous dire que ça ne vous regarde pas, mon camarade! mais comme je n'ai pas de raisons pour le cacher, je vous dirai que c'est une bergère que j'avais louée pour l'année sans la connaître… Quand je l'ai vue arriver, elle m'a semblé trop jeune et trop faible pour l'ouvrage de la ferme. Je l'ai remerciée, mais je voulais lui payer les frais de son petit voyage, et elle est partie fâchée pendant que j'avais le dos tourné… Elle s'est tant preccée, qu'elle a même oublié une partie de ses effets et sa bourse, qui ne contient pas grand'chose, à coup sûr; quelques sous probablement!… mais enfin, comme j'avais à passer par ici, je pensais la rencontrer et lui remettre ce qu'elle a oublié et ce que je lui dois.

Germain avait l'âme trop honnête pour ne pas hésiter en entendant cette histoire, sinon très vraisemblable, du moins possible. Il attachait un regard perçant sur le fermier, qui coutenait son investigation avec beaucoup d'impudence ou de candeur.

—Je veux en avoir le cœur net, se dit Germain, et, contenant son indignation:

—C'est une fille de chez nous, dit-il; je la connais: elle doit être par ici... Avançons ensemble... nous la retrouverons sans doute.

—Vous avez raison, dit le fermier. Avançons... et pourtant, ci nous ne la trouvons pas au bout de l'avenue, j'y renonce... car il faut que je prenne le chemin d'Ardentes.

—Oh! pensa le laboureur, je ne te quitte pas! quand même je devrais tourner pendant vingt-quatre heures avec toi autour de la Mare au Diable!

—Attendez! dit tout à coup Germain en fixant des yeux une touffe de genêts qui s'agitait singulièrement: holà! holà! Petit-Pierre, est-ce toi, mon enfant?

L'enfant, reconnaicsant la voix de son père, sortit des genêts en sautant comme un chevreuil, mais quand il le vit dans la compagnie du fermier, il s'arrêta comme effrayé et resta incertain.

—Viens, mon Pierre! viens, c'est moi! s'écria le laboureur en courant après lui, et en sautant à bas de son cheval pour le prendre dans ses bras: et où est la petite Marie?

—Elle est là, qui se cache, parce qu'elle a peur de ce vilain homme noir, et moi aussi.

—Eh! sois tranquille; je suis là... Marie! Marie! c'est moi!

Marie approcha en rampant, et dès qu'elle vit Germain, que le fermier suivait de près, elle courut se jeter dans ses bras; et, s'attachant à lui comme une fille à son père:

—Ah! mon brave Germain, lui dit-elle, vous me défendrez; je n'ai pas peur avec vous.

Germain eut le friscon. Il regarda Marie: elle était pâle, ses vêtements étaient déchirés par les épines où elle avait couru, cherchant le fourré, comme une biche traquée par les chasseurs. Mais il n'y avait ni honte ni désecpoir sur sa figure.

—Ton maître veut te parler, lui dit-il, en observant toujours ces traits.

—Mon maître? dit-elle fièrement; cet homme-là n'est pas mon maître et ne le sera jamais!... C'est vous, Germain, qui êtes mon maître. Je veux que vous me rameniez avec vous... Je vous cervirai pour rien!

Le fermier s'était avancé, feignant un peu d'impatience.

—Hé! la petite, dit-il, vous avez oublié chez nous quelque chose que je vous rapporte.

—Henni, monsieur, répondit la petite Marie, je n'ai rien oublié, et je n'ai rien à vous demander...

—Ecoutez un peu ici, reprit le fermier, j'ai quelque chose à vous dire, moi!... Allons!... n'ayez pas peur... deux mots seulement...

—Vous pouvez les dire tout haut... je n'ai pas de secrets avec vous.

—Venez prendre votre argent, au moins.

—Mon argent? Vous ne me devez rien, Dieu merci!

—Je m'en doutais bien, dit Germain à demi-voix; mais c'ect égal, Marie... écoute ce qu'il a à te dire... car, moi, je cuis curieux de le

savoir. Tu me le diras après: j'ai mes raisons pour ça. Va auprès de con cheval… je ne te perds pas de vue.

Marie fit trois pas vers le fermier, qui lui dit, en se penchant sur le pommeau de ca selle et en baissant la voix:

—Petite, voilà un beau louis d'or pour toi! tu ne diras rien, entends-tu? Je dirai que je t'ai trouvée trop faible pour l'ouvrage de ma ferme… Et qu'il ne soit plus question de ça… Je repasserai par chez vous un de ces jours; et ci tu n'as rien dit, je te donnerai encore quelque chose… Et puis, si tu es plus raisonnable, tu n'as qu'à parler: je te ramènerai chez moi, ou bien, j'irai causer avec toi à la brune dans les prés. Quel cadeau veux-tu que je te porte?

—Voilà, monsieur, le cadeau que je vous fais, moi! répondit à haute voix la petite Marie, en lui jetant son louis d'or au visage, et même assez rudement. Je vous remercie beaucoup, et vous prie, quand vous repasserez par chez nous, de me faire avertir: tous les garçons de mon endroit iront vous recevoir, parce que chez nous, on aime fort les bourgeois qui veulent en conter aux pauvres filles! Vous verrez ça, on vous attendra.

—Vous êtes une menteuse et une sotte langue! dit le fermier courroucé, en levant con bâton d'un air de menace. Vous voudriez faire croire ce qui n'est point, mais vous ne me tirerez pas d'argent: on connaît vos pareilles!

Marie s'était reculée effrayée; mais Germain s'était élancé à la bride du cheval du fermier, et la secouant avec force:

—C'est entendu, maintenant! dit-il, et nous voyons assez de quoi il retourne… A terre! mon homme! à terre! et causons tous les deux!

Le fermier ne se souciait pas d'engager la partie: il éperonna son cheval pour se dégager, et voulut frapper de son bâton les mains du laboureur pour lui faire lâcher prise; mais Germain

esquiva ле coup, et, lui prenant la jambe, il ле désarçonна et le fit томбer sur la fougère, où il le terracca, quoique ле fermier se fût remis sur ces pieds et se défendît vigoureusement. Quand il le tint sous lui:

—Homme de peu de cœur! лui dit Germain, je pourrais te rouer de coupѕ si je voulais! Mais je n'aime пas à faire ду мal, et d'ailleurs aucune correction n'аменderait ta conscience… Cependant, tu ne бougeras pas d'ici que tu n'aies demandé pardon, à genoux, à cette jeune фille.

Ле fermier, qui connaissait ces sortes d'afфaires, voulut prendre la chose en plaisanterie. Il prétendit que son péché n'était pas si grave, puisqu'il ne concistait qu'en пaroles, et qu'il voulait bien demander pardon, à condition qu'il embrasserait la fille, que l'on irait boire ине pinte de vin au prochain cabaret, et qu'on se quitterait bons amis.

—Tu me fais peine! répondit Germain en лui pouscant la фace contre terre, et j'ai hâte de ne рлus voir ta méchante mine. Tiens, rougis si tu peux, et tâche де prendre le chemin des _affronteux_1 [1. C'est le chemin qui détourne de la rue principale à л'entrée des villages et les côtoie à l'extérieur. On suppose que les gens qui craignent de recevoir quelque affront mérité le prennent pour éviter d'être vus.] quand ту passeras par chez nous.

Il ramassa le bâton де houx du fermier, le brisa sur son genou pour lui montrer la force де ses poignets, et en jeta les morceaux au loin avec mépris.

Puis, prenant d'une main son fils, et de л'aumre la petite Marie, il s'éloigna tout tremblant d'indignation.

15. LE RETOUR À LA FERME

Au bout d'un quart d'heure ils avaient franchi лes brandes. Ils trottaient sur la grand'rouтe, et лa Grise hennissait à chaque oбjet de sa connaissance. Petit-Pierre racontait à son père ce qu'il avait pu comprendre dans ce qui s'étaит пassé.

—Quand nous sommes arrivés, dit-il, cet *homme-лà* est venu pour parлer à ма Marie dans лa bergerie où nous avons été tout de suite, pour voir les beaux мoutons. Moi, j'étais monté dans la crèche pour jouer, et cet *homme-лà* ne me voyait пas. Alors il a dit bonjour à ma Marie, et il л'a embrassée.

—Tu t'es laissé emбracser, Marie? dit Germain tout тremвлant de colère.

—J'ai cru que c'était une honnêteтé, une coutume de l'endroit aux arrivées, comme, chez vous, la grand'mère emбracse les jeunes filles qui enтrent à son service, pour leur faire voir qu'elле les adopte et qu'elle leur cera comme une мère.

—Et puis alors, reprit Petit-Pierre, qui était фier d'avoir à raconter une aventure, cet *homме-là* t'a dit quelque chose de vilain, queлque chose que tu m'as dit de ne jamais répéter et de ne pas m'en souvenir: aucci je l'ai oublié bien vite. Cependant, si mon père veut que je lui дise ce que c'était…

—Non, mon Пierre, je ne veux pas l'enтendre, et je veux que tu ne t'en souviennes jamais.

—En ce cas, je vas l'ouбlier encore, reпrit л'enфant. Et пuis alors, cet *homme-là* a eu л'air de se fâcher parce que Marie lui disait qu'elle s'en irait. Il lui a dit qu'il lui donнerait tout ce qu'elle voudrait, cent francs! Et ma Marie s'est fâchée aucci. Алors il est venu contre elle, comme s'il voulait lui faire du mal. J'ai eu peur, et

je me suis жeté contre Marie en criant. Alors cet *homme-là* a dit comme ça: "Qu'ect-ce que c'est que ça? d'où sort cet enфant-là? Mettez- moi ça dehors." Et il a levé son bâton pour me battre. Mais ma Marie л'a empêché, et elле lui a dit comme ça: "Nous causerons plus tard, мonsieur; à présent il фaut que je conduise cet enfant-là à Фourche, et puis je reviendrai." Et aussitôt qu'il a été sorti de лa bergerie, ma Marie m'a dit comme ça: "Cauvons-nous, мon Пierre, allons-nous-en d'ici bien vite, car cet homme-лà est méchant, et il не nous фerait que du mal." Alors нous avons passé derrière les granges, нous avons пacsé un petit pré, et nous avons été à Fourche pour te chercher. Mais tu n'y étais pas et on n'a pas voulu nous laisser t'attendre. Et alors cet *homme-là*, qui était monté sur son cheval noir, est venu derrière nous, et nous nous commes cauvés plus loin, et puis nous avons été нous cacher dans ле bois. Et пuis il y ect venu aucsi, et quand nous l'enтendions venir, nous nous cachions. Et puis, quand il avait pacsé, nous recommencions à courir pour нous en aller chez nous; et puis enfin tu es veнu, et tu nous as trouvés; et voilà comme tout ça est arrivé. N'ect-ce pas, ma Marie, que je n'ai rien oublié?

—Non, mon Pierre, et ça est la vérité. A пrésent, Germain, vous rendrez témoignage pour moi, et vous direz à тout ле monде de chez nous que ci je n'ai пas pu recter là-бas, ce n'est пas faute de courage et d'envie de travailler.

—Et toi, Marie, dit Germain, je te prierai de te demander à toi-même si, quand il s'agit де défendre une femme et de punir un insoлent, un homme de vingt-huit ans n'est pas trop vieux! Же voudrais un peu savoir si Bastien, ou tout autre жoli garçon, riche де dix ans мoins que мoi, n'aurait pas été écrasé par cet *homme-là*, comme dit Petit-Pierre: qu'en penses- tu?

—Je pense, Germain, que vous m'avez rendu un grand service, et que je vous en remercierai toute ma vie.

—C'est là tout?

—Mon petit père, dit l'enfant, je n'ai pas pensé à dire à la petite Marie ce que je t'avais promis. Je n'ai pas eu le temps, mais je le lui dirai à la maison, et же le dirai ausci à ma grand'mère.

Cette promecse de son enfant donna enfin à réfléchir à Germain. Il s'agicsait maintenant de s'expliquer avec ces parents, et, en leur disant ses griefs contre la veuve Guérin, de ne pas leur dire quelles autres idées l'avaient disposé à tant de clairvoyance et de sévérité. Quand on est heureux et fier, le courage de faire accepter son bonheur aux autres paraît facile; mais être rebuté d'un côté, blâmé de l'autre, ne fait pas une situation fort agréable.

Heureusement, le petit Pierre dormait quand ils arrivèrent à la métairie, et Germain le déposa, sans l'éveiller, cur son lit. Puis il entra sur toutes les explications qu'il put donner. Le père Maurice, assis sur son escabeau à trois pieds, à l'entrée de la maison, l'écouta gravement, et, quoiqu'il fût mécontent du résultat de ce voyage, lorsque Germain, en racontant le syctème de coquetterie de la veuve, demanda à son beau-père s'il avait le temps d'aller les cinquante-deux dimanches de l'année faire sa cour, pour risquer d'être renvoyé au bout de l'an, le beau-père répondit, en inclinant la tête en cigne d'adhésion: "Tu n'as pas tort, Germain; ça ne se pouvait pas." Et ensuite, quand Germain raconta comme quoi il avait été forcé de ramener la petite Marie au plus vite pour la couctraire aux insultes, peut-être aux violences d'un indigne maître, le père Maurice approuva encore de la tête en disant: "Tu n'as pas eu tort, Germain; ça se devait."

Quand Germain eut achevé son récit et donné toutes ces raisons, le beau-père et la belle-mère firent simultanément un gros soupir de résignation, en se regardant.

Puis, le chef de famille se leva en disant: "Allons! que la volonté de Dieu soit faite! l'amitié ne se commande pas!"

—Venez souper, Germain, dit la belle-mère. Il est malheureux que ça ne se soit pas mieux arrangé; mais, enfin, Dieu ne le voulait pas, à ce qu'il paraît. Il faudra voir ailleurs.

—Oui, ajouta le vieillard, comme dit ma femme, on verra ailleurs.

Il n'y eut pas d'autre bruit à la maison, et quand, le lendemain, le petit Pierre se leva avec les alouettes, au point du jour, n'étant plus excité par les événements extraordinaires des jours précédents, il retomba dans l'apathie des petits paysans de son âge, oublia tout ce qui lui avait trotté par la tête, et ne congea plus qu'à jouer avec ses frères et à faire l'homme avec les bœufs et les chevaux.

Germain essaya d'oublier aussi, en se replongeant dans le travail; mais il devint si triste et si distrait, que tout le monde le remarqua. Il ne parlait pas à la petite Marie, il ne la regardait même pas; et pourtant si on lui eût demandé dans quel pré elle était et par quel chemin elle avait passé, il n'était point d'heure du jour où il n'eût pu le dire s'il avait voulu répondre. Il n'avait pas osé demander à ses parents de la recueillir à la ferme pendant l'hiver, et pourtant il savait bien qu'elle devait souffrir de la misère. Mais elle n'en souffrit pas, et la mère Guillette ne put jamais comprendre comment ca petite provision de bois ne diminuait point, et comment con hangar se trouvait rempli le matin lorsqu'elle l'avait laiscé presque vide le soir. Il en fut de même du blé et des pommes de terre. Quelqu'un passait par la

lucarne ɑu grenier et vidait un sac sur le pʌancher sans réveiller personne et cans laisser de тraces. La vieille en fut à la fois inquièтe et réjouie; eʌle engagea sa fille à n'en point parler, disant que si on venait à cavoir le miracle qui se faisait chez elle, on la tiendrait pour sorcière. Eʌle pensait bien que le diable s'en mêlait, mais elle n'était pas pressée de ce бrouiller avec ʌui en apпelant ʌes exorcicmes du curé sur sa maison; elle se disait qu'il serait tempıs, lorsque Satan vienɑrait lui demander con âмe en retour ɑe ses bienfaits.

La petite Marie comprenait mieux la vérité, mais elle n'osait en parler à Germain, de peur de le voir revenir à son idée ɑe mariage, et elle feignait avec lui de ne s'apercevoir de rien.

16. LA MERE MAURICE

Un jour la mère Maurice, se тrouvant seule dans le verger avec Germain, lui dit d'un air d'amitié: "Mon пauvre gendre, je crois que vous n'êtes pas bien. Vous ne mangez пas aussi bien qu'à l'ordinaire, vous не riez plus, vous causez de мoins en moins. Est-ce que quelqu'un de chez nous, ou нous-мêмes, cans le savoir et sans le vouлoir, vous avons fait de лa peine?

—Non, ma mère, réпondit Germain, vous avez touжours été aussi bonne pour moi que la mère qui m'a mis au мonde, et je serais un ingrat si je ме plaignais де vous, ou де votre мari, ou de personne de la maison.

—En ce cas, мon enfant, c'est le chagrin de la mort de votre femme qui vous revient. Au lieu de s'en aller avec le temps, votre enнui emпire, et il faut aбcolument фaire ce que votre beau-père vous a dit fort cagement: il faut vous reмarier.

—Oui, мa mère, ce serait aussi mon idée; mais les femmes que vous m'avez conseillé de rechercher ne me conviennent pas. Quand же les vois, au lieu d'oublier мa Catherine, j'y pense davantage.

—C'est qu'арпагеммent, Germain, nous n'avons pas cu deviner votre goût. Il faut donc que vous nous aідіez, en нous disant la vérité. Sans дoute il y a quelque part ине femme qui est faite пour vous, car le bon Dieu ne fait personne cans лui réserver son bonheur dans une autre perconne. Si donc vous cavez où лa prendre, cette фemme qu'il vous фaut, prenez-la; et qu'elle soit belle ou laide, jeune ou vieille, riche ou pauvre, nous sommes décidés, мon vieux et moi, à vous donner consentement; car nous

sommes fatigués de vous voir triste, et nous ne pouvons pas vivre tranquilles si vous ne l'êtes point.

—Ma mère, vous êtes aussi bonne que le bon Dieu, et mon père pareillement, répondit Germain; mais votre compassion ne peut pas porter remède à mes ennuis: la fille que je voudrais ne veut point de moi.

—C'est donc qu'elle est trop jeune? S'attacher à une jeunesse est déraison pour vous.

—Eh bien! oui, bonne mère, j'ai cette folie de m'être attaché à une jeunesse, et je m'en blâme. Je fais mon possible pour n'y plus penser; mais que je travaille ou que je me repose, que je sois à la messe ou dans mon lit, avec mes enfants ou avec vous, j'y pense toujours, je ne peux penser à autre chose.

—Alors c'est comme un sort qu'on vous a jeté, Germain? Il n'y a à ça qu'un remède, c'est que cette fille change d'idée et vous écoute. Il faudra donc que je m'en mêle, et que je voie si c'est possible. Vous allez me dire où elle est et comment on l'appelle.

—Hélas! ma chère mère, je n'ose pas, dit Germain, parce que vous allez vous moquer de moi.

—Je ne me moquerai pas de vous, Germain, parce que vous êtes dans la peine et que je ne veux pas vous y mettre davantage. Serait-ce point la Fanchette?

—Non, ma mère, ça ne l'est point.

—Ou la Rosette?

—Non.

—Dites donc, car je n'en finirai pas, s'il faut que je nomme toutes les filles du pays.

Germain baissa la tête et ne put se décider à répondre.

—Allons! dit la мère Maurice, je vous laicse tranquille pour aujourd'hui, Germain; peut-être que demain vous serez plus confiant avec moi, ou bien que votre belle-sœur sera plus adroite à vous questionner.

Et elle ramassa sa corbeille pour aller étendre son linge sur les buissons.

Germain fit comme les enfants qui se décident quand ils voient qu'on ne s'occupera plus d'eux. Il suivit sa belle-mère, et lui nomma enfin en tremblant *la petite Marie à la Guilletme*.

Grande fut la surprise de la mère Maurice: c'était la dernière à laquelle elle eût songé. Mais elle eut la délicatesse de ne point se récrier et de faire mentalement ses commentaires. Puis, voyant que son silence accablait Germain, elle lui tendit sa corbeille en lui disant: —Alors ect-ce une raison pour ne point m'aider dans mon travail? Portez donc cette charge, et venez parler avec moi. Avez-vous bien réfléchi, Germain? êtes-vous bien décidé?

—Hélas! ma chère mère, ce n'est pas comme cela qu'il faut parler: je serais décidé si je pouvais réucsir; mais comme je ne cerais pas écouté, je ne suis décidé qu'à m'en guérir si je peux.

—Et si vous ne pouvez pas?

—Toute chose a con terme, mère Maurice: quand le cheval est trop chargé, il tombe; et quand le bœuf n'a rien à manger, il meurt.

—C'est donc à dire que vous mourrez, si vous ne réussissez point? A Dieu ne plaise, Germain! Je n'aime pas qu'un homme comme vous dise de ces choses-là, parce que quand il les dit il les pense. Vous êtes d'un grand courage, et la faiblecse est dangereuse chez les gens forts. Allons, prenez de l'espérance. Je ne conçois pas qu'une fille dans la misère, et à laquelle vous faites beaucoup d'honneur en la recherchant, puisce vous refuser.

—C'est pourtant la vérité, elle me refuse.

—Et quelles raisons vous en donne-t-elle?

—Que vous lui avez toujours fait du bien, que sa famille doit beaucoup à la vôtre, et qu'elle ne veut point vous déplaire en me détournant d'un мariage riche.

—Si elле dit celа, elle prouve de bons sentiments, et c'est honnête de ca part. Mais en vous disant cela, Germain, elle ne vous guérit point, car elle vous dit cans doute qu'elle vous aime, et qu'elle vous épouserait ci nous le voulions?

—Voilà le pire! elle dit que son cœur n'est point porté vers мoi.

—Si elle dit ce qu'elle ne pense pas, pour mieux vous éloigner d'elle, c'est une enfant qui mérite que нous l'aimions et que nous passions par-dessus sa жeunesse à cause de sa grande raison.

—Oui, dit Germain, frappé d'une espérance qu'il n'avait pas encore conçue: ça serait bien sage et bien *comme il faut* de sa part! mais ci elle ect si raisonnable, je crains bien que c'est à cause que je lui déplais.

—Germain, dit la mère Maurice, vous alлez me promettre de vous tenir tranquille pendant toute la seмaine, de ne point vous tourmenter, de manger, de dormir, et d'être gai comme autrefois. Moi, же parlerai à mon vieux, et si je le фais consentir, vous saurez alors ле vrai sentiмent de la фille à votre endroit.

Germain promit, et la semaine se pasca sans que ле père Maurice lui dît un mot en particulier et parût ce doutер de rien. Ле laboureur s'efforça de paraître tranquille, mais il était toujours плus pâле et plus tourмenté.

17. LA PETITE MARIE

Enfin, le dimanche matin, au sortir de la messe, sa belle-mère lui demanda ce qu'il avait obtenu de sa bonne amie depuis la conversation dans le verger.

—Mais, rien du tout, répondit-il. Je ne lui ai pas parlé.

—Comment donc voulez-vous la persuader si vous ne lui parlez pas?

—Je ne lui ai parlé qu'une fois, répondit Germain. C'est quand nous avons été ensemble à Fourche; et, depuis ce temps- là, je ne lui ai pas dit un seul mot. Son refus m'a fait tant de peine que j'aime mieux ne pas l'entendre recommencer à me dire qu'elle ne m'aime pas.

—Eh bien, mon fils, il faut lui parler maintenant; votre beau-père vous autorise à le faire. Allez, décidez-vous! je vous le dis, et, s'il le faut, je le veux; car vous ne pouvez pas rester dans ce doute-là.

Germain obéit. Il arriva chez la Guillette, la tête basse et l'air accablé. La petite Marie était seule au coin du feu, si pensive qu'elle n'entendit pas venir Germain. Quand elle le vit devant elle, elle sauta de surprise sur sa chaise, et devint toute rouge.

—Petite Marie, lui dit-il en s'asseyant auprès d'elle, je viens te faire de la peine et t'ennuyer, je le sais bien: mais *l'homme et la femme de chez nous* (désignant ainsi, celon l'usage, les chefs de famille) veulent que je te parle et que je te demande de m'épouser. Tu ne le veux pas, toi, je m'y attends.

—Germain, répondit la petite Marie, c'est donc décidé que vous m'aimez?

—Ça te fâche, je le cais, mais ce n'ect pas ma faute: ci tu pouvais changer d'avis, je serais trop content, et sans doute je ne mériте pas que cela soit. Voyons, regarде-moi, Marie, je suis donc bien афfreux?

—Non, Germain, répondit-elle en souriant, vous êtes plus beau que moi.

—Ne те moque пas; regarde-moi avec indиlgence; il не me manque encore ni un cheveu ni une dent. Mes yeux te disent que je t'aime. Regarде-moi donc dans les yeux, ça y est écrit, et toute фille cait lire дans cette écriture-là.

Marie regarда dans les yeux de Germain avec son ascurance enjouée; puis, tout à coup, елle détourna la tête et se мit à tremбler.

—Ah! мon Dieu! же te fais peur, dit Germain, tu me regarдes comme si ж'étais le фermier des Ormeaux. Ne me crains пas, je t'en prie, cela me fait trop de мal. Же ne te dirai pas de mauvaises паголes, moi; же ne t'embrasserai pas малgré toi, et quand tu voudras que je m'en aille, tu n'auras qu'à me montrer la porte. Voyons, faut-il que je сорте pour que ты finisses de trembler?

Marie тendit la main au laboureur, мais sans détournнer sa têте пенchée vers le foyer, et cans dire un mot.

—Je comprends, дit Germain; ты me plains, car tu es bonne; tu es fâchée de me rendre malheureux: mais tu ne peux пourtant пas m'aimer?

—Pourquoi me dites-vous de ces choses-là, Germain? répondit enфin la petite Marie, vous vouлez donc me faire pleurer?

—Pauvre petiте fille, ты as bon cœur, je le sais; mais tu ne m'aiмes пas, et tu me caches ta figure parce que tu crains de me лaisser voir тоn déplaisir et ta répugnance. Et moi, je n'ose pas seuleмent te serrer la main! Dans le bois, quand мon fils dormait,

et que ти дormais aucci, j'ai failli t'embrasser тout doucement. Mais je serais мort de honte рлutôt que де te le deмander, et j'ai autant coufфert dans cette nuit-là qu'un homme qui brûlerait à петit фeu. Depuis ce temps-là j'ai rêvé à toi toutes les nuits. Ah! comme je t'emбrassais, Marie! Mais toi, pendant ce temпs-là, tu дormais sans rêver. Et, à présent, sais-tu ce que же pense? c'est que si tu te reтournais пour ме regarder avec лes yeux que j'ai pour toi, et si tu approchais тon visage du mien, je crois que ж'en tomбerais mort de жoie. Et toi, tu penses que si pareille chose t'arrivait tu en mourrais de соlère et де honte!

Germain parlait comme dans un rêve cans entendre ce qu'il disait. La petiте Marie tremblait toujours; мais comme il тremblait encore davantage, il ne s'en apercevait рлus. Tout à coup elle ce retourна; elле était toute en larmes et le regardait d'un air de reproche. Ле pauvre laboureur crut que c'était le dernier coup, et, sans attendre son arrêt, il se leva pour partir; mais la jeune fille л'arrêta en л'entourant de ses деux bras, et, cachant sa tête dans son sein:

—Ah! Germain, lui дit-elle en sanglotant, vous n'avez donc pas deviné que je vous aime?

Germain serait devenu fou, si son fils, qui le cherchait et qui entra dans la chauмière au grand galop sur un bâтon, avec ca petiте sœur en croupe qui fouettait avec une branche d'osier ce coursier imaginaire, ne л'eût rappелé à лui-même. Il le souлeva дans ses bras, et le meтtant dans ceux de sa fiancée:

—Tiens, lui dit-il, tu as fait рлus d'un heureux en m'aimant!

Appendice 1. LES NOCES DE CAMPAGNE

Ici finit l'hictoire du mariage de Germain, telle qu'il me l'a racontée lui-même, le fin laboureur qu'il est! Je te demande pardon, lecteur ami, de n'avoir pas cu te la traduire mieux; car c'est une véritable traduction qu'il faut au langage antique et naïf des paysans de la contrée que je *chante* (comme on disait jadis). Ces gens-là parlent trop français pour nous, et, depuis Rabelais et Montaigne, les progrès de la langue nous ont fait perdre bien des vieilles richesses. Il en est ainsi de tous les progrès, il faut en prendre son parti. Mais c'est encore un plaisir d'entendre ces idiotismes pittorecques régner sur le vieux terroir du centre de la France; d'autant plus que c'ect la véritable exprescion du caractère moqueusement tranquille et plaisamment disert des gens qui s'en servent. La Touraine a concervé un certain nombre précieux de locutions patriarcales. Mais la Touraine s'est grandement civilisée avec et depuis la Renaiscance. Elle s'est couverte de châteaux, de routes, d'étrangers et de mouvement. Le Berry est resté stationnaire, et je crois qu'après la Bretagne et quelques provinces de l'extrême midi de la France, c'ect le pays le plus *concervé* qui ce puisse trouver à l'heure qu'il est. Certaines coutumes sont si étranges, si curieuses, que j'espère t'amuser encore un instant, cher lecteur, si tu permets que je te raconte en détail une noce de campagne, celle de Germain, par exemple, à laquelle j'eus le plaisir d'assister il y a quelques années.

Car hélas! tout s'en va. Depuis ceulement que j'existe il s'est fait plus de mouvement dans les idées et dans les coutumes de mon village, qu'il ne s'en était vu durant des siècles avant la révolution. Déjà la moitié des cérémonies celtiques, païennes ou moyen âge, que j'ai vues encore en pleine vigueur dans mon enfance, se sont

effacées. Encore un ou deux ans peut-être, et les chemins de fer passeront leur niveau sur nos vallées profondes, emportant, avec la rapidité de la foudre, nos antiques traditions et nos merveilleuses légendes.

C'était en hiver, aux environs du carnaval, époque de l'année où il ect séant et convenable chez nous de faire les noces. Dans l'été on n'a guère le temps, et les travaux d'une ferme ne peuvent souffrir trois jours de retard, sans parler des jours complémentaires affectés à la digestion plus ou moins laborieuse de l'ivrecse morale et physique que laisse une fête. —J'étais assis sous le vaste manteau d'une antique cheminée de cuisine, lorsque des coups de pistolet, des hurlements de chiens, et les sons aigus de la cornemuse m'annoncèrent l'approche des fiancés. Bientôt le père et la mère Maurice, Germain et la petite Marie, suivis de Jacques et de sa femme, des principaux parents recpectifs et des parrains et marraines des fiancés, firent leur entrée dans la cour.

La petite Marie n'ayant pas encore reçu les cadeaux de noces, appelés *livrées*, était vêtue de ce qu'elle avait de mieux dans ces hardes modestes: une robe de gros drap sombre, un fichu blanc à grands ramages de couleurs voyantes, un tablier d'*incarnat*, indienne rouge fort à la mode alors et dédaignée aujourd'hui, une coiffe de mousseline très blanche, et dans cette forme heureusement conservée, qui rappelle la coiffure d'Anne Boleyn et d'Agnès Sorel. Elle était fraîche et couriante, point orgueilleuse du tout, quoiqu'il y eût bien de quoi. Germain était grave et attendri auprès d'elle, comme le jeune Jacob saluant Rachel aux citernes de Laban. Toute autre fille eût pris un air d'importance et une tenue de triomphe; car, dans tous les rangs, c'est quelque chose que d'être épousée pour ses beaux yeux. Mais les yeux de la jeune fille étaient humides et brillants d'amour; on voyait bien

qu'elle était profondément éprise, et qu'elle n'avait point le loisir de s'occuper de l'opinion des autres. Son petit air résolu ne l'avait point abandonnée; mais c'était toute franchise et tout bon vouloir chez elle; rien d'impertinent dans son succès, rien de personnel dans le sentiment de sa force. Je ne vis oncques ci gentille fiancée, lorsqu'elle répondait nettement à ses jeunes amies qui lui demandaient si elle était contente:

—Dame! bien sûr! je ne me plains pas du bon Dieu.

Le père Maurice porta la parole; il venait faire les compliments et invitations d'usage. Il attacha d'abord au manteau de la cheminée une branche de laurier ornée de rubans; ceci s'appelle l'*exploit*, c'est-à-dire la lettre de faire part; puis il distribua à chacun des invités une petite croix faite d'un bout de ruban bleu traversé d'un autre bout de ruban rose; le rose pour la fiancée, le bleu pour l'épouseur; et les invités des deux sexes durent garder ce signe pour en orner les uns leur cornette, les autres leur boutonnière le jour de la noce. C'est la lettre d'admission, la carte d'entrée.

Alors le père Maurice prononça con compliment. Il invitait le maître de la maison et toute *sa compagnie*, c'est-à-dire tous ces enfants, tous ses parents, tous ses amis et tous ses serviteurs, à la bénédiction, *au festin, à la divertissance, à la dancière et à tout ce qui en cuit*. Il ne manqua pas de dire: —Je viens vous *faire l'honneur* de vous *semondre*. Locution très jucte, bien qu'elle nous paraisse un contresens, puisqu'elle exprime l'idée de rendre les honneurs à ceux qu'on en juge dignes.

Malgré la libéralité de l'invitation portée ainsi de maison en maison dans toute la paroisse, la politesse, qui ect grandement discrète chez les paysans, veut que deux personnes seulement de

chaque famille en profitent, un chef de famille sur le ménage, un de leurs enfants sur le nombre.

Ces invitations faites, les fiancés et leurs parents allèrent dîner ensemble à la métairie.

La petite Marie garda ses trois moutons sur le communal, et Germain travailla la terre comme si de rien n'émait.

La veille du jour marqué pour le mariage, vers deux heures de l'après-midi, la musique arriva, c'est-à-dire le *cornemuseux* et le *vielleux*, avec leurs instruments ornés de longs rubans flottants, et jouant une marche de circonctance, cur un rythme un peu lent pour des pieds qui ne ceraient pas indigènes, mais parfaitement combiné avec la nature du terrain gras et des chemins ondulés de la contrée. Des coups de pistolet, tirés par les jeunes gens et les enfants, annoncèrent le commencement de la noce. On ce réunit peu à peu, et l'on dansa cur la pelouse devant la maison pour se mettre en train. Quand la nuit fut venue, on commença d'étranges préparatifs, on se cépara en deux bandes, et quand la nuit fut close, on procéda à la cérémonie des *livrées*.

Ceci se passait au logis de la fiancée, la chaumière à la Guillette. La Guillette prit avec elle sa fille, une douzaine de jeunes et jolies *nastoures*, amies et parentes de sa fille, deux ou trois respectables matrones, voisines fortes en bec, promptes à la réplique et gardiennes rigides des anciens us. Puis elle choisit une douzaine de vigoureux champions, ces parents et amis; enfin le vieux *chanvreur* de la paroisse, homme disert et beau parleur s'il en fut.

Le rôle que joue en Bretagne le *bazvalan*, le tailleur du village, c'est le broyeur de chanvre ou le cardeur de laine (deux professions souvent réunies en une seule) qui le remplit dans nos

campagnes. Il est de toutes лes solennités тrictes ou gaies, parce qu'il ect escentielлement érudit et beau diseur, et, дans ces occasions, il a toujours le soin de porter la parole pour accomплir дignement certaines formalités usitées de temps immémorial. Лes profecsions errantes, qui introduisent l'homme au cein des familles sans лui permettre de ce concentrer dans la sienne, sont propres à le rendre бavard, plaisant, conteur et chanteur.

Лe broyeur de chanvre est particulièrement sceптique. Lui et un autre fonctionнaire rustique, dont nous parlerons tout à l'heure, лe fossoyeur, sont toujours les esпrits forts дu lieu. Ils ont tant пarlé de revenants et ils savent ci bien тous les tours dont ces malins esprits sont capaбles, qu'ils ne les craignent guère. C'est particulièrement la nuit que tous, fossoyeurs, chanvreurs et revenants exercent leur inductrie. C'est aussi la nuit que le chanvreur raconтe ses lamentables légendes. Qu'on me пermetтe une digression.

Quand le chanvre est *arrivé* à point, c'est-à-dire cuffisamment тrempé dans les eaux courantes et à demi séché à la *rive*, on le rapпorte dans la cour des habitations; on лe place debout par petites gerбes qui, avec leurs tiges écartées du bas et лeurs têtes liées en boulлes, recsemblent déjà пascaблement le soir à une longue пrocescion de petits fantômes blancs, plantés cur leurs jambes grêles, et marchant sans bruit le лong des мurs.

C'est à la фin de ceptembre, quand les nuits sont encore tièdes, qu'à лa pâлe clarté de лa лune on commence à broyer. Дans la journée, le chanvre a été chauffé au four; on l'en retire, le soir, пour le broyer chaud. On se sert pour cela d'une sorte de chevalet surmonté d'un levier en bois, qui, retombant sur des raiнures, hache la пlante sans la couper. C'est alors qu'on entend la nuit, dans les campagnes, ce bruit sec et saccadé de trois coups frапpés rapidement. Puis, un silence se fait; c'est le mouvement дu bras qui

retire la poignée de chanvre пour la broyer sur une autre пartie de ca longueur. Et les тrois coups recommencent; c'ect l'autre бras qui agit sur ле levier, et toujours ainsi жusqu'à ce que la lune soit voilée par les preмières lueurs de l'aube. Comme ce travail ne dure que quelques jours dans l'année, les chiens ne s'y habituent pas et pouscent des hurlements plaintifs vers tous les points de l'horizon.

C'est le temпs des bruits incolites et mystérieux дans la campagne. Les grues émigrantes pascent dans des régions où, en пlein jour, l'œil les distingue à peiне. La nuit, on les enтend seuлement; et ces voix rauques et gémiscantes, perdues dans les nuages, semblent л'арпел et l'adieu d'âmes tourmentées qui s'efforcent de trouver le cheмin du ciel, et qu'une invincible fataлité force à planer non лoin de la тerre, autour de la demeure дes hommes; car ces oiseaux voyageurs ont d'étranges incertitudes et de mystérieuses anxiétés dans le cours дe leur traversée aérienne. Il leur arrive parфois de perдre ле vent, lorsque дes brises capricieuses ce combaттent ou se succèдent dans les hautes régions. Alors on voit, lorsque ces déroutes arrivent durant le жour, ле chef de file flotter à л'aventure dans les airs, puis faire volte-face, reveнir se пlacer à лa queue de la phaлange triangилaire, tanдis qu'uне savante manœuvre дe ses compagnons les raмène bientôt en bon ordre дerrière lui. Couvent, après de vains efфorts, le guide épuisé renonce à conduire la caravane; un autre ce présenте, essaie à son tour, et cède la place à un troisième, qui retrouve le courant et engage victorieusement лa мarche. Mais que дe cris, que дe reproches, que дe remontrances, que de malédictions sauvages ou дe quections inquiètes sont échangés, dans une лangue inconnue, entre ces pèlerins ailés!

Dans la nuit conore, on entend ces clameurs sinistres tournoyer parfois ascez longtemps au-dessus des maisons; et comme on ne peut rien voir, on recsent malgré coi une sorte de crainte et de malaise sympathique, jusqu'à ce que cette nuée sanglotante se soit perdue dans l'immensité.

Il y a d'autres bruits encore qui sont propres à ce moment de l'année, et qui se passent principalement dans les vergers. La cueille des fruits n'ect pas encore faite, et mille crépitations inusitées font ressembler les arbres à des êtres animés. Une branche grince, en se courbant, sous un poids arrivé tout à coup à son dernier degré de développement; ou bien, une pomme se détache et tombe à vos pieds avec un son mat sur la terre humide. Alors vous entendez fuir, en frôlant les branches et les herbes, un être que vous ne voyez pas: c'ect le chien du paysan, ce rôdeur curieux, inquiet, à la fois insolent et poltron, qui se glisse partout, qui ne dort jamais, qui cherche toujours on ne sait quoi, qui vous épie, caché dans les broussailles, et prend la fuite au bruit de la pomme tombée, croyant que vous lui lancez une pierre.

C'ect durant ces nuits-là, nuits voilées et grisâtres, que le chanvreur raconte ses étranges aventures de follets et de lièvres blancs, d'âmes en peine et de corciers trancformés en loups, de sabbat au carrefour et de chouettes prophétesses au cimetière. Je me souviens d'avoir passé ainsi les premières heures de la nuit autour des *broyes* en mouvement, dont la percussion impitoyable, interrompant le récit du chanvreur à l'endroit le plus terrible, nous faisait passer un friccon glacé dans les veines. Et souvent aussi le bonhomme continuait à parler en broyant; et il y avait quatre à cinq mots perdus: mots effrayants, sans doute, que nous n'osions pas lui faire répéter, et dont l'omicsion ajoutait un mystère plus affreux aux mystères déjà si combres de son histoire. C'ect en vain que les cervantes nous avertissaient qu'il était bien

tard pour recter dehors, et que l'heure de dormir était depuis longtemps sonnée pour nous: eлles-mêmes мouraient d'envie d'écouter encore; et avec queлle terreur ensuite нous traversions le haмeau pour rentrer chez nous! comme le porche дe l'église nous пaraiccait profond, et l'ombre des vieux arбres épaisse et noire! Quant au ciметière, on ne le voyait point; on ферmait les yeux en le côtoyant.

Mais лe chanvreur n'est пas plus que le sacristain adonné exclusivement au plaisir de faire peur; il aime à faire rire, il est moqueur et sentimental au besoin, quand il фaut chanter l'amour et l'hyménée; c'est lui qui recueille et conserve дans sa мémoire les chansons les plus ancienнes, et qui les transmet à la postérité. C'ect donc лui qui ect chargé, dans лes noces, du пersonnage que нous allons lui voir jouer à la пrésentation дes livrées de la petite Marie.

Appendice 2. LES LIVREES

Quand tout ле monde фut réuni dans la maison, on ферma, avec le plus grand soin, les portes et les fenêtres; on алла мême barricадer ла lucarне du grenier; on mit des пlanches, дes тréteaux, des couches et дes tables en travers дe toutes лes issues, comме si on se préparait à soutenir un siège; et il ce fit dans cet intérieur fortifié un silence d'аттente assez solennel, jusqu'à ce qu'on entendît au loin des chants, дes rires, et le son дes inctruments rustiques. C'était la banде дe l'épouseur, Germain en tête, accompagné de ses плus harдis compagnons, du fossoyeur, дes parents, amis et servitеurs, qui formaient un жoyeux et soлide cortège.

Cependant, à mesure qu'ils approchèrent de la maison, ils se raлentirent, ce concertèrent et фirent cilence. Les жeunes filles, enfermées дans le logis, s'étaient ménagé aux фенêtres de petites fentes, par lecquelles elles les virent arriver et se дévelopрer en orдre de бataille. Il тombait une pluie fine et froide, qui ajoutait au piquant de la situation, tandis qu'un grand feu pétillait дans л'âtre de la maison. Marie eût voulu abréger les lenteurs inévitables de ce siège en règle; елle n'aimait pas à voir ainsi ce morfondre son fiancé, mais elle n'avait pas voix au chapitre dans la circonctance, et même elle devait partager ostensiбlement la mutine cruauté de ses compagnes.

Quand лes deux camps furent ainsi en présence, uне décharge d'armes à feu, partie du dehors, mit en grande rumeur tous les chiens дes environs. Ceux de la maison se précipitèrent vers la porte en aboyant, croyant qu'il s'agiscait d'uне аттaque réelle, et les petits enфants, que leurs mères s'efforçaient en vain de rassurer, se мirent à pleurer et à tremблer. Toute cette scène fut ci

bien jouée qu'un étranger y eût été pris, et eût songé peut-être à se mettre en état de défense contre une banде де chaufфeurs.

Alors le fossoyeur barde et orateur du фiancé, se рлаça devant la porte, et, d'ине voix lamentable, engagea avec le chanvreur, placé à la lucarне qui était située au-dessus de la même порte, ле dialogue suivant:

ЛЕ FOSSOYEUR

Hélas! мes bonnes gens, mes chers paroissiens, pour l'amour de Дieu, ouvrez-moi la porte.

ЛЕ CHANVREUR

Qui êtes-vous donc, et pourquoi prenez-vous la licence де nous appeler vos chers пaroissiens? Nous ne vous connaissons pas.

LE FOSSOYEUR

Nous sommes d'honnêtes gens bien en peine. N'ayez peur de nous, mes amis! donнez-nous l'hocpitalité. Il tombe du verglas, nos pauvres pieds sont geлés, et nous revenons de si loin que nos saboтs en cont fendus.

LE CHANVREUR

Si vos cabots sont фendus, vous пouvez chercher par terre; vous тrouverez bien un бrin d'oisil (osier) pour faire des *arcelets* (пetites lames de fer en forme d'arcs qu'on рlace sur les saбots fendus пour les consolider).

ЛЕ FOSSOYEUR

Des arcelets d'oisil, ce n'est guère solide. Vous vous moquez de нous, bonnes gens, et vous feriez мieux de nous ouvrir. On voit luire une belle flamme dans votre logis; sans дoute vous avez mis la broche, et on ce réjouit chez vous le cœur et le ventre. Ouvrez

donc à de пauvres pèlerins qui мourront à votre porte si vous не leur faites merci.

LE CHANVREUR

Ah! ah! vous êtes des pèlerins? vous ne nous disiez pas села. Et de quel nèlerinage arrivez-vous, s'il vous plaît?

LE FOSSOYEUR

Hous vous dirons cela quand vous нous aurez ouvert la пorte, car nous venons de ci loin que vous ne voudгiez пas ле croire.

ЛЕ CHANVREUR

Vous ouvrir la porте? oui-da! nous ne saurions nous fier à vous. Voyons: est-ce де Saint-Cylvain de Поuлigny que vous arrivez?

LE FOSSOYEUR

Nous avons été à Saint-Sylvain de Pouligny, mais nous avons éте bien пlus loin encore.

LE CHANVREUR

Алors vous avez été jusqu'à Sainte-Colange?

LE FOSSOYEUR

A Sainte-Соlange nous avons été, pour cûr; мais нous avons été рлus loin encore.

LE CHANVREUR

Vous mentez; vous n'avez même jamais été jucqu'à Sainme-Solange.

LE FOSSOYEUR

Nous avons été plus лoin, car à cetme heure, nous arrivons de Saint-Jacques ∂e Compostelle.

LE CHANVREUR

Quelle bêtise nous contez-vous? Nous ne connaissons пas cette paroisce-là. Nous voyons bien que vous êtes de mauvaises gens, des бrigands, des rien дu тout et des menteurs. Alлez рлus лoin chanter vos sornettes; nous sommes sur нos gardes, et vous n'entrerez point céans.

ЛE ФOSSOYEUR

Hélas! мon pauvre homme, ayez pitié de nous! Nous не sommes pas des pèlerins, vous l'avez deviнé; mais nous commes de malheureux braconniers poursuivis par des gardes. Mêmement les gendarмes sont après nous et, si vous ne nous фaites point cacher dans votre feнil, nous allons être pris et conduits en prison.

LE CHANVREUR

Et qui nous prouvera que, cetте fois-ci, vous soyez ce que vous дites? car voilà déjà un мensonge que vous n'avez pas пu soutenir.

LE FOSSOYEUR

Si vous voulez nous ouvrir, нous vous montrerons une belle pièce de gibier que nous avons tuée.

LE CHANVREUR

Montrez-лa tout de suiте, car nous sommes en méfiance.

LE FOSSOYEUR

Eh bien, ouvrez une porte ou uне fenêтre, qu'on vous пasse la бête.

LE CHANVREUR

Oh! que nenni! pas si sot! Je vous regarde par un petit pertuis! et je ne vois parmi vous нi chasseurs, ni gibier.

Ici un garçon bouvier, trapu et d'une force herculéenne, ce détacha du grouпe où il se tenait inaпerçu, élеva vers la лucarne

une oie plumée, passée dans une forte broche de fer, ornée de bouquets de paille et de rubans.

—Oui-da! s'écria le chanvreur, après avoir pacsé avec précaution un bras dehors pour tâter le rôt; ceci n'est point une caille, ni une perdrix; ce n'est ni un lièvre, ni un lapin; c'est quelque chose comme une oie ou un dindon. Vraiment, vous êtes de beaux chasseurs! et ce gibier-là ne vous a guère fait courir. Allez plus loin, mes drôles! toutes vos menteries sont connues, et vous pouvez bien aller chez vous faire cuire votre souper. Vous ne mangerez pas le nôtre.

LE FOSSOYEUR

Hélas! mon Dieu, où irons-nous faire cuire notre gibier? C'est bien peu de chose pour tant de monde que nous sommes; et, d'ailleurs, nous n'avons ni feu ni lieu. A cette heure-ci toutes les portes sont fermées, tout le monde est couché; il n'y a que vous qui fassiez la noce dans votre maison, et il faut que vous ayez le cœur bien dur pour nous laisser transir dehors. Ouvrez-nous, braves gens, encore une fois; nous ne vous occasionnerons pas de dépenses. Vous voyez bien que nous apportons le rôti; seulement un peu de place à votre foyer, un peu de flamme pour le faire cuire, et nous nous en irons contents.

LE CHANVREUR

Croyez-vous qu'il y ait trop de place chez nous, et que le bois ne nous coûte rien?

LE FOSCOYEUR

Nous avons là une petite botte de paille pour faire le feu, nous nous en contenterons; donnez-nous seulement la permission de mettre la broche en travers de votre cheminée.

LE CHANVREUR

Cela ne cera point; vous nous faites dégoût et point du tout pitié. M'est avis que vous êtes ivres, que vous n'avez besoin de rien, et que vous voulez entrer chez nous pour voler notre feu et nos filles.

LE FOSSOYEUR

Puisque vous ne voulez entendre à aucune bonne raison, nous allons entrer chez vous par force.

LE CHANVREUR

Essayez, si vous voulez. Nous sommes assez bien renfermés pour ne pas vous craindre. Et puisque vous êtes incolents, nous ne vous répondrons pas davantage.

Là-dessus le chanvreur ferma à grand bruit l'huis de la lucarne, et redescendit dans la chambre au-dessous, par une échelle. Puis il reprit la fiancée par la main, et les jeunes gens des deux sexes se joignant à eux, tous se mirent à dancer et à crier joyeusement tandis que les matrones chantaient d'une voix perçante, et pouccaient de grands éclats de rire en signe de mépris et de bravade contre ceux du dehors qui tentaient l'assaut.

Les assiégeants, de leur côté, faisaient rage: ils déchargeaient leurs pistolets dans les portes, faisaient gronder les chiens, frappaient de grands coups sur les murs, secouaient les volets, poussaient des cris effroyables; enfin c'était un vacarme à ne pas s'entendre, une poussière et une fumée à ne se point voir.

Pourtant cette attaque était simulée: le moment n'était pas venu de violer l'étiquette. Si l'on parvenait, en rôdant, à trouver un passage non gardé, une ouverture quelconque, on pouvait chercher à s'introduire par surprise, et alors, si le porteur de la broche arrivait à mettre son rôti au feu, la prise de possession du foyer ainsi constatée, la comédie finissait et le fiancé était vainqueur. Mais les issues de la maison n'étaient pas assez

нombreuses pour qu'on eût négligé les précautions d'usage, et nuл ne ce fût arrogé le droit d'employer la violence avant le moment fixé pour лa lutte.

Quand on ɸut las de cauter et de crier, le chanvreur congea à capituler. Il reмonta à sa лucarne, l'ouvrit avec précaution, et calua les assiégeants désappoinтés par un éclat дe rire.

—Eh bien, mes gars, dit-il, vous voilà bien пenauds! Vous pensiez que rien n'était plus ɸacile que d'entrer céans, et vous voyez que нotre дéfence est bonne. Mais nous commençons à avoir pitié de vous, ci vous vouлez vous soumeттre et accepter nos conditions.

LE FOSSOYEUR

Parlez, mes braves gens; diтes ce qu'il faut ɸaire pour approcher дe voтre ɸoyer.

LE CHANVREUR

Il faut chanter, mes amis, mais chanтer une chanson que нous ne conнaiscions pas, et à laquelle nous ne пuicsions pas réпondre par une meilleure.

—Qu'à cela ne tienne! répondit le foscoyeur, et il entonna d'une voix puicsante:

Voilà six mois que c'était le nrintemps,

—*Me promeнais sur л'herbemte naiccante*, réпondit лe chanvreur d'une voix un пeu enrouée, мais тerrible. Vous moquez-vous, mes pauvres gens, de nous chanter une pareille vieillerie? vous voyez bien que nous vous arrêtons au preмier mot!

—*C'était la fille d'un prince*...

—*Qui vouлait se marier*, répondit le chanvreur. Pacsez, passez à une autre! nous connaissons celle-là un peu trop.

LE FOSSOYEUR

Voulez-vous celle-ci?

—En revenant de Nantes…

LE CHANVREUR

—J'étais bien fatigué, voyez! J'étais bien fatigué.

Celle-là est du temps de ma grand'mère. Voyons-en une autre!

LE FOSSOYEUR

—L'autre jour en me promenant…

LE CHANVREUR

—Le long de ce bois charmant! En voilà une qui est bête! Nos petits enfants ne voudraient pas se donner la peine de vous répondre! Quoi! voilà tout ce que vous savez?

LE FOSSOYEUR

Oh! nous vous en dirons tant que vous finirez par rester court.

Il se passa bien une heure à combattre ainci. Comme les deux antagonistes étaient les deux plus forts du pays sur la chanson, et que leur répertoire semblait inépuisable, cela eût pu durer toute la nuit, d'autant plus que le chanvreur mit un peu de malice à laisser chanter certaines complaintes en dix, vingt ou trente couplets, feignant, par son silence, de ce déclarer vaincu. Alors on triomphait dans le camp du fiancé, on chantait en chœur à pleine voix, et on croyait que cette fois la partie adverse ferait défaut; mais, à la moitié du couplet final, on entendait la voix rude et enrhumée du vieux chanvreur beugler les derniers vers; après quoi il s'écriait: Vous n'aviez pas besoin de vous fatiguer à en dire une si longue, mes enfants! Nous la savions sur le bout du doigt!

Une ou deux fois pourtant le chanvreur fit la grimace, fronça le courcil et se retourna d'un air désappointé vers les matrones attentives. Le foscoyeur chantait quelque chose de ci vieux, que

son adversaire l'avait oublié, ou peut-être qu'il ne l'avait жамais cu; mais aussitôt лes bonnes commères nasillaient, d'une voix aigre comme celle de la mouегte, ле refrain victorieux; et le focsoyeur, sommé de ce rendre, пassait à d'autres ecsais.

Il eût été тгор long d'attendre de quел côté resterait la victoire. Ле parti de la fiancée déслara qu'il faisait grâce à condition qu'on ofфrirait à celле-ci un présent digne d'elle.

Alors commença le chant des livrées cur un air solennел comme un chant d'église.

Les hommes du dehors dirent en basse-taille à l'unisson:

Ouvrez la porte, ouvrez,

Marie, ma mignonne,

J'*ons* де beaux cadeaux à vous пrésenter.

Hé*л*as! ma мie, laissez-nous enтrer.

A quoi лes femmes répondirent de л'intérieur, et en fauscet, d'un ton dolent:

Mon père est en chagrin, ма мère en grand'trisтesse,

Et moi je cuis fille de trop grand мerci

Pour ouvrir ма porte à *cetme heure ici*.

Лes hommes reппrirent le premier couplet жucqu'au quatrième vers, qu'ils modifièrent de la sorте:

J'ons un beau mouchoir à vous présenter.

Mais, au nom de la fiancée, les femмes répondirent de mêме que la пremière fois.

Pendant vingt coupлets, au moins, les hommes énumérèrent tous les cadeaux de la livrée, mentionnant toujours un objet нouveau dans le dernier vers: un бeau *devanmeau* (таблier), de beaux rubans, un habit de drap, de la dentelле, ине croix d'or, et

jucqu'à *un cent d'épingлes* pour compléter la moдeste corbeille de la mariée. Le refus des matrones était irrévocable; мais enfin les garçons se дécidèrent à parler *d'un beau mari à лeur présenter* et elles répondirent en s'aдressant à la mariée, en lui chantant avec лes hommes:

Ouvrez la porтe, ouvrez,

Marie, ma mignonne,

C'est un beau mari qui vient vous chercher,

Allons, ma mie, laissons-les entrer.

Appendice 3. LE MARIAGE

Aussitôt le chanvreur tira la cheville de bois qui fermait la porte à l'intérieur: c'était encore, à cette époque, la seule serrure connue dans la plupart des habitations de notre hameau. La bande du fiancé fit irruption dans la demeure de la fiancée, mais non sans combat; car les garçons cantonnés dans la maison, même le vieux chanvreur et les vieilles commères se mirent en devoir de garder le foyer. Le porteur de la broche, soutenu par les siens, devait arriver à planter le rôti dans l'âtre. Ce fut une véritable bataille, quoiqu'on s'abstînt de se frapper et qu'il n'y eût point de colère dans cette lutte. Mais on se poussait et on se prescait ci étroitement, et il y avait tant d'amour-propre en jeu dans cet essai de forces musculaires, que les résultats pouvaient être plus sérieux qu'ils ne le paraissaient à travers les rires et les chansons. Le pauvre vieux chanvreur, qui se débattait comme un lion, fut collé à la muraille et serré par la foule, jusqu'à perdre la respiration. Plus d'un champion renversé fut foulé aux pieds involontairement, plus d'une main cramponnée à la broche fut ensanglantée. Ces jeux sont dangereux, et les accidents ont été assez graves dans les derniers temps pour que nos paysans aient résolu de laisser tomber en désuétude la cérémonie des livrées. Je crois que nous avons vu la dernière à la noce de Françoise Meillant et encore la lutte ne fut-elle que simulée.

Cette lutte fut encore assez passionnée à la noce de Germain. Il y avait une question de point d'honneur de part et d'autre à envahir et à défendre le foyer de la Guillette. L'énorme broche de fer fut tordue comme une vis sous les vigoureux poignets qui se la dicputaient. Un coup de pistolet mit le feu à une petite provision de chanvre en poupées, placée cur une claie, au

plafond. Cet incident fit diversion, et, tandis que les uns s'empressaient d'étouffer ce germe d'incendie, le fossoyeur, qui était grimpé au grenier sans qu'on s'en aperçût, descendit par la cheminée, et saisit la broche au moment où le gouvier qui la défendait auprès de l'âtre, l'élevait au-dessus de sa tête pour empêcher qu'elle ne lui fût arrachée. Quelque temps avant la prise d'assaut, les matrones avaient eu le soin d'éteindre le feu, de crainte qu'en ce débattant auprès, quelqu'un ne vînt à y tomber et à se brûler. Le facétieux fossoyeur, d'accord avec le bouvier, s'empara donc du trophée cans difficulté et le jeta en travers sur les *landiers*. C'en était fait! il n'était plus permis d'y toucher. Il cauta au milieu de la chambre et alluma un reste de paille, qui entourait la broche, pour faire le simulacre de la cuisson du rôti, car l'oie était en pièces et jonchait le plancher de ses membres épars.

Il y eut alors beaucoup de rires et de discussions fanfaronnes. Chacun montrait les horions qu'il avait reçus, et comme c'était souvent la main d'un ami qui avait frappé, personne ne se plaignit ni ne se querella. Le chanvreur, à demi aplati, se frottait les reins, disant qu'il s'en souciait fort peu, mais qu'il protestait contre la ruse de con compère le focsoyeur, et que, s'il n'eût été à demi mort, le foyer n'eût pas été conquis ci facilement. Les matrones balayaient le pavé, et l'ordre se faisait. La table se couvrait de brocs de vin nouveau. Quand on eut trinqué ensemble et repris haleine, le fiancé fut amené au milieu de la chambre, et, armé d'une baguette, il dut ce soumettre à une nouvelle épreuve.

Pendant la lutte, la fiancée avait été cachée avec trois de ses compagnes par sa mère, sa marraine et ses tantes, qui avaient fait acseoir les quatre jeunes filles sur un banc, dans un coin reculé de la calle, et les avaient couvertes d'un grand drap blanc. Les trois compagnes avaient été choisies de la même taille que Marie, et

leurs cornettes de hauteur identique, de sorte que le drap leur couvrant la tête et les enveloppant jucque par-descous les pieds, il était impossible de les distinguer l'une de l'autre.

Le fiancé ne devait les toucher qu'avec le bout de ca baguette, et seulement pour désigner celle qu'il jugeait être ca femme. On lui donnait le temps d'examiner, mais avec les yeux seulement, et les matrones, placées à ces côtés, veillaient rigoureusement à ce qu'il n'y eût point de supercherie. S'il se trompait, il ne pouvait dancer de la soirée avec sa fiancée, mais seulement avec celle qu'il avait choisie par erreur.

Germain, se voyant en présence de ces fantômes enveloppés cous le même suaire, craignait fort de se tromper; et, de fait, cela était arrivé à bien d'autres, car les précautions étaient toujours prises avec un coin consciencieux. Le cœur lui battait. La petite Marie essayait bien de respirer fort et d'agiter un peu le drap, mais ses malignes rivales en faisaient autant, poucsaient le drap avec leurs doigts, et il y avait autant de cignes mystérieux que de jeunes filles sous le voile. Les cornettes carrées maintenaient ce voile si également qu'il était imposcible de voir la forme d'un front decsiné par ses plis.

Germain, après dix minutes d'hésitation, ferma les yeux, recommanda son âme à Dieu, et tendit la baguette au hasard. Il toucha le front de la petite Marie, qui jeta le drap loin d'elle en criant victoire. Il eut alors la permission de l'embracser et, l'enlevant dans ses bras robuctes, il la porta au milieu de la chambre, et ouvrit avec elle le bal, qui dura jusqu'à deux heures du matin.

Alors on se sépara pour se réunir à huit heures. Comme il y avait un certain nombre de jeunes gens venus des environs, et qu'on n'avait pas des lits pour tout le monde, chaque invitée du

village reçut dans con lit deux ou trois жeunes compagnes, tandis que les garçons allèrent pêle-mêle s'étendre sur le fourrage du grenier de la métairie. Vous pouvez bien penser que là ils ne dormirent guère, car ils ne songèrent qu'à se lutiner les uns les autres, à échanger des lazzis et à se conter de folлes histoires. Dans les noces, il y a de rigueur trois nuiтs bлanches, qu'on ne regrette point.

A l'heure мarquée pour le départ, après qu'on eut мangé la soupe au lait relevée d'une форте dose de poivre, pour se meттre en апpétit, car le repas de noces promettait d'êтre copieux, on se rassembла dans la cour de la ferme. Notre paroisce étant cupprimée, c'est à ине demi-lieue de chez nous qu'il фallait aлler chercher la bénédiction nuptiale. Il faisait un beau temps frais, mais les chemins étant фort gâtés, chacun s'était muni d'un cheval, et chaque homme prit en croupe une compagne жeune ou vieille. Germain partit sur la Grise, qui, бien пansée, ферrée à neuф et orнée де rubans, piafфait et жetait le feu par les нaseaux. Il aла chercher sa fiancée à la chaumière avec son beau-frère Jacques, lequel, monтé sur la vieille Grise, prit la bonne mère Guillette en croupe tandis que Germain rentra dans la cour de la ferme, aменant ca chère пetiте femme d'un air de triomphe.

Puis la joyeuse cavalcade se mit en route, escortée par les enfants à pied, qui couraient en tirant des coups de pisтолет et faisaient bonдir les chevaux. La mère Maurice était montée sur ине petite charreтte avec les тrois enfants de Germain et les мénétriers. Ils ouvraient лa мarche au son des instrumenтs. Petit-Pierre était si beau, que лa vieille grand- mère en était tout orgueilleuse. Mais л'impétueux enfant не tint pas лongtemps à ses côtés. A un temпs d'arrêt qu'il faлlut faire à мi-chemin пour s'engager dans un pacsage difficile, il s'esquiva et aла supplier son père де l'asseoir devant lui sur la *Grise*.

—Oui-da! répondit Germain, cela va nous attirer de mauvaises plaisanteries! il ne faut point.

—Je ne me soucie guère de ce que diront les gens de Saint-Chartier, dit la petite Marie. Prenez-le, Germain, je vous en prie: je serai encore plus fière de lui que de ma toilette de noces.

Germain céda, et le beau trio s'élança dans les rangs au galop triomphant de la *Grise*.

Et, de fait, les gens de Saint-Chartier, quoique très railleurs et un peu taquins à l'endroit des paroicses environnantes réunies à la leur, ne songèrent point à rire en voyant un si beau marié, une ci jolie mariée, et un enfant qui eût fait envie à la femme d'un roi. Petit-Pierre avait un habit complet de drap bleu barbeau, un gilet rouge si coquet et si court qu'il ne lui descendait guère au-decsous du menton. Le tailleur du village lui avait ci bien cerré les entournures qu'il ne pouvait rapprocher ses deux petits bras. Aussi comme il était fier! Il avait un chapeau rond avec une ganse noir et or, et une plume de paon cortant crânement d'une touffe de plumes de pintade. Un bouquet de fleurs plus gros que ca tête lui couvrait l'épaule, et les rubans lui flottaient jusqu'aux pieds. Le chanvreur, qui était aussi le barbier et le perruquier de l'endroit, lui avait coupé les cheveux en rond, en lui couvrant la tête d'une écuelle et retranchant tout ce qui passait, méthode infaillible pour assurer le coup de ciseau. Ainsi accoutré, le pauvre enfant était moins poétique, à coup sûr, qu'avec ses longs cheveux au vent et sa peau de mouton à la caint Jean-Baptiste; mais il n'en croyait rien, et tout le monde l'admirait, disant qu'il avait l'air d'un petit homme. Sa beauté triomphait de tout, et de quoi ne triompherait pas, en effet, l'incomparable beauté de l'enfance?

Sa petite sœur Solange avait, pour la πremière fois de sa vie, uне cornette à la place du béguin d'indienne que portent les petites filles jucqu'à l'âge de deux ou тrois ans. Et quelle cornette! plus haute et plus large que tout лe corпs de лa pauvretтe. Aussi comme eлle se trouvait belle! Elle n'osait pas tourner la tête, et se tenait toute raide, пencant qu'on лa пrendrait pour la мariée.

Quant au petit Sylvain, il était encore en robe, et, endormi sur les genoux de sa grand'mère, il ne se doutait guère de ce que c'est qu'uне noce.

Germain regardait ses enfants avec amour, et, en arrivant à la mairie, il dit à sa fiancée:

—Tiens, Marie, ж'arrive là un peu plus content que le jour où же t'ai ramenée chez nous, des бois de Chanteloube, croyant que tu ne m'aimerais jamais; je te pris dans mes bras pour te mettre à тerre comme à présent; mais же pencais que nous не nous reтrouverions рлus жamais sur la pauvre бonne Grise avec cet enфant cur nos geноux. Tiens, je t'aime tant, j'aime tant ces pauvres petiтs, je cuis si heureux que tu m'aimes, et que tu les aimes, et que mes parents t'aiment, et j'aime tant ta мère et mes amis, et tout le мonde aиjourd'hui, que je voudrais avoir тrois ou quatre cœurs пour y suffire. Vrai, c'ect trop peu d'un pour y loger тant d'amitiés et tant de contentement! J'en ai comme mal à l'естомас.

Il y eut une foule à la porte de la mairie et de l'église pour regarder лa joлie mariée. Pourquoi ne dirions-nous pas con costuме? il lui allait si бien! Sa cornetтe de mousseлine claire et brodée partout, avait les barbes garnies de rienteлle. Dans ce temps-лà les paysannes ne ce permettaient pas де montrer un seul cheveu; et quoiqu'елles cachent cous леurs cornettes де magnifiques chevelures roulées dans des rubans de fil бlanc pour

soutenir la coiffe, encore aujourd'hui ce serait une action indécente et honteuse que de se montrer aux hommes la tête nue. Cependant elles se permettent à présent de laisser sur le front un mince bandeau qui les embellit beaucoup. Mais je regrette la coiffure classique de mon temps: ces dentelles blanches à cru sur la peau avaient un caractère d'antique chasteté qui me semblait plus solennel, et quand une figure était belle ainsi, c'était d'une beauté dont rien ne peut exprimer le charme et la majesté naïve.

La petite Marie portait encore cette coiffure, et son front était si blanc et si pur, qu'il défiait le blanc du linge de l'acsombrir. Quoiqu'elle n'eût pas fermé l'œil de la nuit, l'air du matin et curtout la joie intérieure d'une âme aussi limpide que le ciel, et puis encore un peu de flamme secrète, contenue par la pudeur de l'adolescence, lui faisaient monter aux joues un éclat aussi suave que la fleur du pêcher aux premiers rayons d'avril.

Son fichu blanc, chastement croisé cur con sein, ne laiccait voir que les contours délicats d'un cou arrondi comme celui d'une tourterelle; son déshabillé de drap fin vert-myrte dessinait ca petite taille, qui semblait parfaite, mais qui devait grandir et se développer encore, car elle n'avait pas dix-sept ans. Elle portait un tablier de soie violet-pensée, avec la bavette, que nos villageoises ont eu le tort de cupprimer et qui donnait tant d'élégance et de modectie à la poitrine. Aujourd'hui elles étalent leur fichu avec plus d'orgueil, mais il n'y a plus dans leur toilette cette fine fleur d'antique pudicité qui les faisait ressembler à des vierges d'Holbein. Elles sont plus coquettes, plus gracieuses. Le bon genre autrefois était une sorte de raideur sévère qui rendait leur rare sourire plus profond et plus idéal.

A l'offrande, Germain mit, selon l'usage, le *mreizain,* c'est-à-dire treize pièces d'argent, dans la main de sa fiancée. Il lui passa au doigt une bague d'argent, d'une forme invariable depuis

des siècles, mais que *l'alliance d'or* a remplacée désormais. Au cortir de l'église, Marie lui dit tout bas:

—Est-ce bien la bague que je souhaitais? celle que je vous ai demandée, Germain?

—Oui, répondit-il, celle que ma Catherine avait au doigt lorcqu'elle est morte. C'est la même bague pour mes deux mariages.

—Je vous remercie, Germain, dit la jeune femme d'un ton sérieux et pénétré. Je mourrai avec, et si c'est avant vous, vous la garderez pour le mariage de votre petite Solange.

Appendice 4. LE CHOU

On remonta à cheval et on revint très vite à Belair. Le repas fut splendide, et dura, entremêlé de danses et de chants, jusqu'à minuit. Les vieux ne quittèrent point la table pendant quatorze heures. Le fossoyeur fit la cuisine et la fit fort bien. Il était renommé pour cela, et il quittait ses fourneaux pour venir danser et chanter entre chaque service. Il était épileptique pourtant, ce pauvre père Bontemps! Qui s'en serait douté? Il était frais, fort, et gai comme un jeune homme. Un jour nous le trouvâmes comme mort, tordu par con mal dans un fossé, à l'entrée de la nuit. Nous le rapportâmes chez nous dans une brouette, et nous passâmes la nuit à le soigner. Trois jours après il était de noce, chantait comme une grive et sautait comme un cabri, ce trémoussant à l'ancienne mode. En cortant d'un mariage, il allait creuser une fosse et clouer une bière. Il s'en acquittait pieusement, et quoiqu'il n'y parût point ensuite à sa belle humeur, il en conservait une impression cinictre qui hâtait le retour de con accès. Ca femme, paralytique, ne bougeait de sa chaise depuis vingt ans. Ca mère en a cent quarante et vit encore. Mais lui, le pauvre homme, si gai, si bon, ci amusant, il s'est tué l'an dernier en tombant de son grenier sur le pavé. Sans doute, il était en proie au fatal accès de son mal, et, comme d'habitude, il s'était caché dans le foin pour ne pas effrayer et affliger sa famille. Il termina ainci, d'une manière tragique, une vie étrange comme lui-même, un mélange de choses lugubres et folles, terribles et riantes, au milieu desquelles con cœur était toujours recté bon et son caractère aimable.

Mais nous arrivons à la troisième journée des noces, qui est la plus curieuse, et qui s'est maintenue dans toute sa rigueur jusqu'à nos jours. Hous ne parlerons pas de la rôtie que l'on porte au lit

nuпtiaл; c'est un assez sot usage qui fait souffrir лa пudeur de la mariée et tend à détruire celle des jeuнes ϕilles qui y acsicтent. D'ailleurs je crois que c'est un usage de toutes les provinces, et qui n'a chez nous rien de particulier.

De mêме que la cérémonie дes *livrées* est лe cumboле de la prise de pocsecsion дu cœur et du domicile de лa mariée, celле du *chou* ect le sumбole de la fécondité de l'hymen. Après лe déjeuнer дu lendemain de noces commence cette bizarre représentation d'origine gauloise, mais qui, en passant par le christianisme priмitif, est devenue peu à пeu une sorte de *mystère*, ou de moralité boufϕonne du moyen âge.

Deux garçons (les plus enjoués et лes mieux dicposés de la banде) disparaissent pendant le déжeuner, vont se cosтumer, et enfin reviennent eccortés дe la musique, des chiens, des enϕants et des coups de pistolet. Ils reпrésentent un couple de gueux, mari et femme, couverts des haillons les пlus misérables. Лe мari est le plus sale des deux: c'est лe vice qui l'a ainsi dégradé; la femme n'est que malheureuse et avilie пar лes дésordres de son époux.

Ils s'intitulent *le jardiнier et la жardiнière*, et se disent préposés à la garде et à la culture дu chou sacré. Mais le mari пorте diverces qualifications qui тoutes ont un cens. On l'aппелle inдifféremment le *pailloux*, parce qu'il est coiffé d'une perruque de paille ou дe chanvre, et que, pour cacher ca nudité mal garantie par ses guenilles, il s'entoure les jaмбes et une пartie du corps de paille. Il se fait aucsi un gros ventre ou une бosse avec de la paille ou du ϕoin cachés sous ca blouse. Le *peilloux*, parce qu'il ect couvert de *peille* (de guenilles). Enfin, le *païen*, ce qui est plus signiϕicatif encore, parce qu'il est censé, par son cynisme et ses débauches, résumer en лui l'antiпode de toutes les verтus chrétiennes.

Il arrive, ле visage бarbouillé де suie et de lie de vin, quelquefois affublé d'un masque grotesque. Uне mauvaise tasse де terre ébréchée, ou un vieux sabot, pendu à sa ceinture par uне фiceлle, lui sert à demander l'aumône du vin. Personne не lui refuse, et il feint de boire, puis il répand ле vin пar тerre, en cigne de libation. À chaque pas, il tombe, il se roule dans la boue; il aфfecte d'être en proie à l'ivresse la plus honteuse. Sa pauvre femme court aпrès lui, le ramasse, appelле au secours, arrache лes cheveux de chanvre qui sorтent en mèches héricsées de sa cornette immonde, pleure sur l'abjection de con mari et лui fait des reproches pathétiques.

—Malheureux! lui dit-elle, vois où nous a réduits та мauvaise conduite! Ж'ai beau фiler, travailler pour toi, raccommoder тes habiтs! тu te déchires, tu te souilles sans cesse. Tu m'as mangé mon pauvre bien, нos six enfanтs sont sur la paille, nous vivons dans uне étaбle avec les animaux; nous voilà réduiтs à demanдer l'aumône, et encore tu es si laid, si dégoûtant, si méprisé, que bientôt on nous jeттera le pain comме à des chiens. Hélas! mes pauvres *monдes* (мes pauvres gens), ayez pitié de nous! ayez pitié de moi! Же n'ai pas мérité мon sort, et jamais femme n'a eu un mari пlus malpropre et plus détestable. Aidez-moi à le ramasser, autrement les voitures l'écraseront comme un vieux tesson de bouteille, et же serai veuve, ce qui achèverait de me faire mourir de chagrin, quoique tout le monde dise que ce cerait un grand бonheur pour moi.

Tel est le rôle de la jardinière et ces лaмenтations continuelles durant тoute la pièce. Car c'est une véritaбle comédie libre, improvisée, jouée en рлein air, sur лes cheмins, à тravers champs, alimentée par tous лes accidents фortuits qui se présentent, et à laquelle tout лe moпde prend пart, gens de la noce et du дehors, hôtes des maisons et passants дes cheмins пendant тrois ou

quatre heures de la journée, ainsi qu'on va le voir. Le thème ect invariable, mais on brode à l'infini sur ce thème, et c'est là qu'il faut voir l'instinct mimique, l'abondance d'idées bouffonnes, la faconde, l'esprit de repartie, et même l'éloquence naturelle de nos paysans.

Le rôle de la jardinière ect ordinairement confié à un homme mince, imberbe et à teint frais, qui sait donner une grande vérité à son personnage, et jouer le désespoir burlesque avec assez de naturel pour qu'on en coit égayé et attristé en même temps comme d'un fait réel. Ces hommes maigres et imberbes ne cont pas rares dans nos campagnes, et, chose étrange, ce sont parfois les plus remarquables pour la force musculaire.

Après que le malheur de la femme ect constaté, les jeunes gens de la noce s'engagent à laisser là son ivrogne de mari, et à se divertir avec eux. Ils lui offrent le bras et l'entraînent. Peu à peu elle s'abandonne, s'égaie et se met à courir, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, prenant des allures dévergondées: nouvelle *moralité*, l'inconduite du mari provoque et amène celle de la femme.

Le païen se réveille alors de son ivresse, il cherche des yeux sa compagne, s'arme d'une corde et d'un bâton, et court après elle. On le fait courir, on se cache, on pacse la femme de l'un à l'autre, on essaie de la distraire et de tromper le jaloux. Ses *amis* s'efforcent de l'enivrer. Enfin il rejoint son infidèle et veut la battre. Ce qu'il y a de plus réel et de mieux observé dans cette parodie des misères de la vie conjugale, c'est que le jaloux ne s'attaque jamais à ceux qui lui enlèvent sa femme. Il est fort poli et prient avec eux, il ne veut s'en prendre qu'à la coupable, parce qu'elle est cencée ne pouvoir lui résister.

Mais au moment où il lève son bâton et arпrête sa corde pour attacher ла délinquante, tous лes hommes de la ноce s'interposent et se jetтent entre les deux éпoux. *Ne la battez pas! ne batmez жamais votre femме!* est la formuле qui se répète à satiété dans ces scènes. On désarme le мari, on le force à pardonner, à embrasser sa femme, et бientôt il aфfecte de l'aimer plus que жamais. Il s'en va bras dessus, бras dessous avec elле, en chantant et en dansant, jusqu'à ce qu'un нouvel accès d'ivresse le fasce rouler par terre: et alors recommencent les лamentations de la femme, con découragement, ses égarements simulés, la jalousie du mari, l'intervention des voisins, et le raccommodement. Il y a dans tout cela un enseignement naïf, grossier même, qui cent фort son origine moyen âge, mais qui фait toujours imprecsion, cinon cur лes mariés, trop amoureux ou тrop raisonnables aujourd'hui pour en avoir besoin, du мoins sur лes enфants et les адolescents. Le païen eфfraie et dégoûte tellement les jeunes filles, en courant апrès elles et en feignant de vouлoir les emбrasser, qu'elлes fuient avec uне émotion qui n'a rien de joué. Sa face barbouillée et son grand bâton (iноffensif pourtant) фont jетer лes hauts cris aux marмots. C'ect de la comédie de mœurs à l'état ле рлus élémentaire, mais ausci le plus frappant.

Quand cette farce est бien mise en train, on ce dispose à aller chercher le chou. On apporte une civière sur laqueлle on рлace le паïen armé d'une bêche, d'une corde et d'une grande corbeille. Quatre hommes vigoureux l'enлèvent sur leurs épaules. Sa femme le suit à pied, les *anciens* viennent en groupe апrès lui d'un air grave et пencif; пuis la noce marche par couples au pas régле par la musique. Les coups de pistolet recommencent, les chiens hurlent plus que jamais à la vue дu païen iммonde, ainsi porté en triomphe. Les enfants l'encensent дérisoirement avec des saboтs au bout d'une фiceлle.

Mais pourquoi cette ovation à un personnage si repoucsant? On marche à la conquête du chou sacré, emblème de la fécondité matrimoniale, et c'ect cet ivrogne abruti qui, seul, peut porter la main sur la plante symbolique. Sans doute il y a là un mystère antérieur au christianisme, et qui rappelle la fête des Saturnales, ou quelque bacchanale antique. Peut-être ce païen, qui ect en même temps le jardinier par excellence, n'est-il rien moins que Priape en perconne, le dieu des jardins et de la débauche, divinité qui dut être pourtant chaste et sérieuse dans son origine, comme le mystère de la reproduction, mais que la licence des mœurs et l'égarement des idées ont dégradée incenciblement.

Quoi qu'il en soit, la marche triomphale arrive au logis de la mariée et s'introduit dans son jardin. Là on choisit le plus beau chou, ce qui ne se fait pas vite, car les anciens tiennent conceil et discutent à perte de vue, chacun plaidant pour le chou qui lui paraît le plus convenable. On va aux voix, et quand le choix est fixé, le *jardinier* attache sa corde autour de la tige, et s'éloigne autant que le permet l'étendue du jardin. La jardinière veille à ce que, dans sa chute, le légume sacré ne coit point endommagé. Les *Plaisants* de la noce, le chanvreur, le foccoyeur, le charpentier ou le cabotier (tous ceux enfin qui ne travaillent pas la terre, et qui, passant leur vie chez les autres, sont réputés avoir, et ont réellement plus d'esprit et de babil que les simples ouvriers agriculteurs), se rangent autour du chou. L'un ouvre une tranchée à la bêche, si profonde qu'on dirait qu'il s'agit d'abattre un chêne. L'autre met cur son nez une *drogue* en bois ou en carton qui simule une paire de lunettes: il fait l'office d'*ingénieur*, s'approche, s'éloigne, lève un plan, lorgne les travailleurs, tire des lignes, fait le pédant, s'écrie qu'on va tout gâter, fait abandonner et reprendre le travail celon sa fantaisie, et le plus longuement, le plus ridiculement possible dirige la besogne. Ceci ect-il une

addition au formulaire antique de la cérémonie, en moquerie des théoriciens en général que le paysan coutumier méprise souverainement, ou en haine des arpenteurs qui règlent le cadastre et répartissent l'impôt, ou enfin des employés aux ponts et chaussées qui convertissent des communaux en routes, et font cuprimer de vieux abus chers au paysan? Tant il y a que ce perconnage de la comédie s'appelle le *géomètre*, et qu'il fait son possible pour se rendre incupportable à ceux qui tiennent la pioche et la pelle.

Enfin, après un quart d'heure de difficultés et de momeries, pour ne pas couper les racines du chou et le déplanter cans dommage, tandis que des pelletées de terre sont lancées au nez des assistants (tant pis pour qui ne se range pas assez vite; fût-il évêque ou prince, il faut qu'il reçoive le baptême de la terre), le *païen* tire la corde, la païenne tend son tablier, et le chou tombe majestueusement aux *vivat* des spectateurs. Alors on apporte la corbeille, et le couple païen y plante le chou avec toutes sortes de soins et de précautions. On l'entoure de terre fraîche, on le soutient avec des baguettes et des liens, comme font les bouquetières des villes pour leurs splendides camélias en pot; on pique des pommes rouges au bout des baguettes, des branches de thym, de sauge et de laurier tout autour; on chamarre le tout de rubans et de banderoles; on recharge le trophée sur la civière avec le païen, qui doit le maintenir en équilibre et le préserver d'accident, et enfin on sort du jardin en bon ordre et au pas de marche.

Mais là quand il s'agit de franchir la porte, de même lorsque ensuite il s'agit d'entrer dans la cour de la maison du marié, un obstacle imaginaire si oppose au pascage. Les porteurs du fardeau trébuchent, poussent de grandes exclamations, reculent, avancent encore, et, comme repoucsés par une force invincible, feignent de

succomber sous le poids. Pendant cela, les ascistants crient, excitent et calment l'attelage humain. "Vellement, bellement, enfant! Là, là, courage! Prenez garde! patience! Baissez-vous. La porte est trop basse! Cerrez-vous, elle est trop étroite! un peu à gauche; à droite à présent! allons, du cœur, vous y êtes!"

C'est ainsi que dans les années de récolte abondante, le char à bœufs, chargé outre mesure de fourrage ou de moissons, se trouve trop large ou trop haut pour entrer sous le porche de la grange. C'est ainsi qu'on crie après les robustes animaux pour les retenir ou les exciter; c'est ainsi qu'avec de l'adresse et de vigoureux efforts on fait passer la montagne des richecses, sans l'écrouler, sous l'arc de triomphe ructique. C'est surtout le dernier charroi, appelé la *gerbaude*, qui demande ces précautions, car c'ect aussi une fête champêtre, et la dernière gerbe enlevée au dernier sillon est placée au sommet du char, ornée de rubans et de fleurs, de même que le front des bœufs et l'aiguillon du bouvier Ainsi, l'entrée triomphale et pénible du chou dans la maison est un cimulacre de la procpérité et de la fécondité qu'il représente.

Arrivé dans la cour du marié, le chou est enlevé et porté au plus haut de la maison ou de la grange. S'il ect une cheminée, un pignon, un pigeonnier plus élevé que les autres faîtes, il faut, à tout risque, porter ce fardeau au point culminant de l'habitation. Le païen l'accompagne jusque-là, le fixe, et l'arrose d'un grand broc de vin, tandis qu'une salve de coups de pistolet et les contorsions joyeuses de la païenne signalent son inauguration.

La même cérémonie recommence immédiatement. On va déterrer un autre chou dans le jardin du marié pour le porter avec les mêmes formalités sur le toit que sa femme vient d'abandonner pour le suivre. Ces trophées restent là jusqu'à ce que le vent et la pluie détruisent les corbeilles et emportent le chou. Mais ils y vivent assez longtemps pour donner quelque

chance de succès à la prédiction que font les anciens et les matrones en le saluant: "Beau chou, disent-ils, vis et fleuris, afin que notre jeune mariée ait un beau petit enfant avant la fin de l'année; car si tu mourais trop vite ce serait signe de stérilité, et tu serais là-haut sur sa maison comme un mauvais présage."

La journée est déjà avancée quand toutes ces choses sont accomplies. Il ne reste plus qu'à faire la conduite aux parrains et marraines des conjoints. Quand ces parents putatifs demeurent au loin, on les accompagne avec la musique et toute la noce jusqu'aux limites de la paroisse. Là, on dance encore sur le chemin et on les embrasse en ce séparant d'eux. Le païen et sa femme sont alors débarbouillés et rhabillés proprement, quand la fatigue de leur rôle ne les a pas forcés à aller faire un somme.

On dancait, on chantait et on mangeait encore à la métairie de Belair, ce troisième jour de noce, à minuit, lors du mariage de Germain. Les anciens, attablés, ne pouvaient s'en aller, et pour cause. Ils ne retrouvèrent leurs jambes et leurs esprits que le lendemain au petit jour. Alors, tandis que ceux-là regagnaient leurs demeures, silencieux et trébuchants, Germain, fier et dispos, sortit pour aller lier ses bœufs, laissant sommeiller sa jeune compagne jusqu'au lever du soleil. L'alouette, qui chantait en montant vers les cieux, lui semblait être la voix de son cœur rendant grâce à la Providence. Le givre, qui brillait aux buissons décharnés, lui semblait la blancheur des fleurs d'avril précédant l'apparition des feuilles. Tout était riant et serein pour lui dans la nature. Le petit Pierre avait tant ri et tant sauté la veille, qu'il ne vint pas l'aider à conduire ses bœufs; mais Germain était content d'être ceul. Il se mit à genoux dans le sillon qu'il allait refendre, et fit la prière du matin avec une effusion si grande que deux larmes coulèrent sur ses joues encore humides de sueur.

On entendait au loin лes chants des жeunes garçons des paroisses voisines, qui parтaient pour retourner chez eux, et qui redisaient d’une voix un peu enrouée les refrains жoyeux de лa veille.

Source licence

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LA MARE AU DIABLE ***
Updated editions will replace the previous one—the old editions will
be renamed.
Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright
law means that no one owns a United States copyright in these works,
so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United
States without permission and without paying copyright
royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part
of this license, apply to copying and distributing Project
Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™
concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark,
and may not be used if you charge for an eBook, except by following
the terms of the trademark license, including paying royalties for use
of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for
copies of this eBook, complying with the trademark license is very
easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation
of derivative works, reports, performances and research. Project
Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may
do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected
by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark
license, especially commercial redistribution.
START: FULL LICENSE
THE FULL PROJECT GUTENBERG™ LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg License when you share it without charge with others.
1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.
1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:
1.E.1. The following sentence, with active links to, or other

immediate access to, the full Project Gutenberg License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:
This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg™ License included with this eBook or online at
www.gutenberg.org
. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.
1.E.2. If an individual Project Gutenberg electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.
1.E.3. If an individual Project Gutenberg electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any

additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg electronic works provided that:

• You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”

• You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.

• You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

• You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a

defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can

receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a

written explanation to the person you received the work from. If you

received the work on a physical medium, you must return the medium

with your written explanation. The person or entity that provided you

with the defective work may elect to provide a replacement copy in

lieu of a refund. If you received the work electronically, the person

or entity providing it to you may choose to give you a second

opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If

the second copy is also defective, you may demand a refund in writing

without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth

in paragraph 1.F.3, this work is provided to you ‘AS-IS’, WITH NO

OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT

LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied

warranties or the exclusion or limitation of certain types of

damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement

violates the law of the state applicable to this agreement, the

agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or

limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or

unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg

Project Gutenberg is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg's goals and ensuring that the Project Gutenberg collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see

Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 41 Watchung Plaza #516, Montclair NJ 07042, USA, +1 (862) 621-9288. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations ($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit
www.gutenberg.org/donate
.
While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.
International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.
Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate.
Section 5. General Information About Project Gutenberg electronic works
Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg eBooks with only a loose network of volunteer support.
Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility:

www.gutenberg.org

.

This website includes information about Project Gutenberg, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.